



BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III

II
SUPPL.
PALATINA

B

339
NAPOLI





762 III

II Suppl. Pakk. B 339



Œ U V R E S

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN

AVEC FIGURES.

TOME TROISIEME.

C E volume contient

Le cinquieme & dernier Livre de
la Traduction libre d'AMADIS DE GAULE,
L'Extrait de ROLAND L'AMOUREUX
de MATHEO-MARIA BOYARDO, Comte
de SCANDIANO.

650619

TRADUCTION
LIBRE
D'AMADIS DE GAULE,
AVEC FIGURES.

TOME TROISIÈME.



A PARIS;
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi



TRADUCTION

LIBRE

D'AMADIS DE GAULE.

LIVRE CINQUIEME,

*CONTENANT partie des faits chevaleureux
d'Esplandian, fils d'Amadis, & autres.*

» O CERVANTES, ingénieux Cervantes !
» vous aviez peut-être raison de faire brûler par
» le Curé du Toboso l'histoire que nous entre-
» prenons de traduire avec encore plus de li-
» berté que les quatre premiers livres qu'on
» vient de lire ; mais pourrions-nous ne nous
» pas occuper d'un fils d'Amadis & de la belle
» Oriane ? Un charme secret nous attache à
» la suite de ces tendres amans ; leur amour est
» heureux . . . mais doit-il en être moins in-
» téressant ? . . . Nous plaignons ceux qui n'ont

Tome III.

A

» pas dans leur ame ce qui peut nous faire jouir
» de cet amour satisfait & tranquille; nous plai-
» gnons ceux dont les crayons émoussés ne
» peuvent plus le peindre avec chaleur. «

ESPLANDIAN, profondément endormi par les sons mélodieux que les Demoiselles d'Urgande avoient tiré de leurs harpes, se trouva très-surpris de se voir seul, & séparé des Princesses & des Chevaliers de l'Isle ferme; il ne douta point que ce ne fût par la volonté d'Urgande; & l'ordre de Chevalerie qu'il venoit de recevoir de la main du vertueux Balan, le mettant en état d'entreprendre les plus hautes aventures, il se consola promptement d'être séparé de ses proches & de ses meilleurs amis; il ne s'occupa plus que du desir de se rendre digne d'eux, & de se trouver bientôt à portée de travailler à la délivrance du Roi Lifvard son aïeul. Il parcourut les vastes appartemens de la grande serpiente, sans trouver personne. Ouvrant enfin la chapelle, il vit Sergil dormant entre deux vieillards vêtus à la Turque; il les réveilla tous les trois avec peine. Sergil, étourdi par un si long somme, eut peine à le reconnoître dans le premier moment. Tous les deux firent en vain plusieurs questions aux vieillards qui, par leurs signes, leur firent connoître qu'ils étoient muets.

Esplandian & Sergil mouroient de faim après ce long sommeil, & cherchoient inutilement de quoi l'appaiser ; ces deux muets les firent promptement passer dans une salle, où la table la mieux servie & le buffet le plus superbe leur firent connoître qu'Urgande veilloit sur eux ; & dès ce moment Esplandian s'abandonna sans inquiétude à tout ce que cette sage Fée décideroit de sa destinée. En sortant de table, ils s'aperçurent que les grandes ailes de la serpente étoient baissées, & qu'elle restoit immobile près d'une montagne de roche très-élevée que la mer environnoit.

Le récit qu'Esplandian avoit entendu faire par Amadis & par Grafandor, de la forme & des merveilles de l'isle de la Demoiselle Enchanteresse, lui fit juger que c'étoit cette même isle ; & bientôt, voyant les deux muets jeter un esquif à la mer, il n'hésita pas d'y descendre avec Sergil. Les muets ayant abordé l'isle, Esplandian commençoit à monter par le sentier tortueux qu'il reconnoissoit d'après le récit de son père, lorsque Sergil, s'apercevant qu'il n'avoit point d'épée, le força de s'armer du moins d'un des avirons de l'esquif dans lequel les muets restèrent.

Esplandian, après avoir monté pendant trois heures par le sentier, & se trouvant déjà près

du sommet de la montagne, entendit quelques siflemens aigus qui lui firent juger qu'il pourroit y trouver quelques bêtes dangereuses à combattre ; & , malgré les larmes & les prières de Sergil , il le força de s'arrêter & de le laisser monter seul : Tu n'es point armé , lui dit-il , & tu m'es trop cher pour exposer ta vie.

Esplandian reconnut bientôt toute l'étendue du péril qu'il alloit courir ; s'arrêtant un moment pour reprendre haleine sur la planimétrie de la roche , le premier objet qui frappa sa vue fut le petit temple d'Hercule , dont les deux battans de la porte étoient traversés & retenus par une riche épée enfoncée jusqu'à la garde dans le granit dont cette porte étoit construite : l'ardeur de s'emparer de cette riche épée , le fit avancer promptement ; mais bientôt un dragon monstrueux sortit d'entre les roches avec des siflemens horribles , & s'élança sur lui. Esplandian le frappa vainement entre les deux cornes aigües dont son horrible tête étoit armée ; le monstre , qui ne fut qu'à peine ébranlé du coup , renversa le Chevalier , cherchant à briser ses armes avec ses griffes tranchantes , & commençant à le lier par les replis de sa queue ; l'intrépide Esplandian , saisissant le monstre au-dessous des ailes , le fit tomber sur le côté , se terrassant tour-à-tour avec lui , sans

pouvoir le vaincre. Esplandian parvint à s'approcher de la porte ; & , faisant un nouvel effort , il saisit l'épée , & l'arracha pour en frapper le dragon ; mais à l'instant même un coup de tonnerre effroyable se fit entendre dans l'intérieur du temple qui s'étoit ouvert , & le dragon tomba mort. Ce coup fut si terrible, qu'Esplandian lui-même tomba sans connoissance , & resta jusqu'à la nuit dans cet état ; reprenant alors ses esprits , il vit le dragon étendu sans vie , & le temple ouvert dont l'intérieur brilloit d'une vive lumière. Esplandian , en entrant dans ce temple , armé de sa riche épée , aperçut une tombe brillante comme le soleil , sur laquelle un grand lion d'or paroissoit reposer : ce lion tenoit d'une patte le riche & brillant fourreau de son épée ; de l'autre , il tenoit un rouleau écrit en latin , qui contenoit ces mots :

» Lorsque doux récit & vive peinture exci-
» teront la grande contrainte en toi , Cheva-
» lier , que fortune conduit à surpasser tout
» autre renom que celui que tu dois acquérir ,
» force te sera de revenir en ce même lieu
» pour y conquérir le trésor auquel en ce mo-
» ment il t'est défendu de prétendre. «

Esplandian , regardant cette espèce d'oracle comme un ordre de la sage Urgande , s'y soumit , & se contenta de retirer de la patte du

lion le riche fourreau de son épée; il descendit aussi-tôt pour rejoindre Sergil qui frémissait des périls que son cher Esplandian n'avoit pas permis qu'il partageât, & tous les deux regagnèrent l'esquif où les deux muets les attendoient & les reçurent *.

L'instant d'après ils abordèrent la grande serpente; &, tandis qu'avec l'un des deux muets Sergil y montoit, l'autre muet d'un coup d'aviron fit éloigner l'esquif; &, le faisant voguer avec la rapidité d'une flèche, Esplandian disparut dans un moment aux yeux de son Ecuyer qui se désespéroit de voir enlever son maître, & de ne pouvoir le suivre.

Ce ne fut qu'après dix jours de navigation que la barque qui portoit Esplandian aborda dans une grande île que sa culture & sa fertilité lui firent regarder comme un des plus beaux

* Nous avons cru devoir passer une respectable & sainte discussion entre Esplandian & Sergil; on commence à y reconnoître le génie Espagnol, & l'influence du saint Office sur l'esprit de ses auteurs. Sergil, dans ses propos, compare Esplandian à son père Amadis, & lui donne la préférence sur ce dernier. Le fils d'Amadis s'humilie; mais il dit que son père n'a montré que des motifs mondains dans ses grandes entreprises, & qu'il espère pour lui que les siennes n'en auront jamais d'autres que la plus grande gloire de Dieu.

pays de l'Univers. Esplandian , étant descendu sur le rivage , suivit les bords de la mer dans l'espérance de trouver quelqueendroit habité ; mais la côte de l'isle changeant de nature , bientôt il n'apperçut plus que des roches qui s'élevoient en amphithéâtre , & qui formoient une montagne élevée sur laquelle on voyoit un très-grand château défendu par de fortes courtines & de grosses tours.

Esplandian ne put croire que le hasard seul l'eût conduit à la vue de ce château ; plein de confiance dans la sage Urgande , animé par la conquête d'une épée avec laquelle il se croyoit invincible , il chercha parmi ces roches avec tant de soin , qu'il découvrit un petit sentier battu qui paroissoit conduire au sommet de la montagne ; mais , après une heure de chemin , il ne parvint qu'au tiers de son élévation ; & , sur un terrain plat qui s'y trouvoit , il découvrit un hermitage.

A l'aspect d'une croix qu'il apperçut sur le toit de cette cabane , il en chercha l'hôte avec empressement. L'Hermite revenoit d'une fontaine voisine , & fut très-surpris de voir un Chevalier le saluer , en lui disant : Mon père , bénissez-moi , comme je vous bénis au nom du Sauveur. Depuis long-tems , lui dit l'Hermite , nul habitant de ces pays-ci ne me fit un semblable salut ;

vosre langage, vos armes me feroient croire que vous êtes de la grande Bretagne : mais par quel malheur vous trouvez-vous dans le lieu le plus dangereux pour vosre vie ou pour vosre liberté ? Ne craignez rien pour moi, lui dit Esplandian, je suis en état de punir quiconque oseroit attaquer l'une ou l'autre ; c'est la Providence qui m'amène dans cette isle, & je brûle d'impatience de savoir à quoi ses décrets me destinent. Hélas ! lui dit l'Hermite, je suis comme vous né sujet du Roi Lisvard, & je l'eusse servi toute ma vie, si je n'eusse été séduit par une nièce d'Arcalaüs qui me promit un riche établissement dans ses Etats. Je venois de perdre mon épouse ; j'avois une fille au berceau, elle me jura de l'élever comme son enfant : je la suivis ; mais quel fut mon désespoir lorsque, passé dans cette isle, je perdis tout espoir d'en sortir jamais, & sur-tout lorsque je vis que celle qui m'avoit trompé, renonçant au culte de ses pères, se livroit à toute la perversité de mœurs & de croyance que tout Chrétien doit abhorrer !

Esplandian crut pouvoir se confier à l'Hermite, & lui fit part de l'enlèvement du Roi Lisvard, de la douleur de tous les Chevaliers de sa Cour & de ceux de l'Isle ferme qu'une paix heureuse avoit réunis ; il ne lui cacha pas

non plus qu'il sembloit qu'un pouvoir surnaturel l'avoit conduit dans cette isle ; un frêle esquif, & un muet tout seul ayant suffi pour lui faire traverser des mers immenses. Ce que vous me racontez , lui dit l'Hermite , me fait naître un violent soupçon ; ma fille me vint voir , il y a quelques jours , & me dit que sa maîtresse venoit d'arriver triomphante & pleine de joie de la grande Bretagne , & qu'elle avoit dit en entrant aux géans qui gardent ce château , que non-seulement elle avoit délivré son frère , mais qu'elle avoit eu l'art d'enlever un grand Prince qu'elle alloit enfermer dans leurs prisons.

Que savons-nous , ajouta l'Hermite , si ce ne seroit pas le Roi Lifvard ? Ah ! s'écria sur le champ Esplandian , tout me porte à croire que ce l'est en effet , & dès demain matin je cours entreprendre sa délivrance. Ah ! mon cher fils , lui dit l'Hermite en le voyant si jeune & si beau , gardez-vous d'offenser & de tenter le Ciel par une entreprise si fort au-dessus de vos forces : l'abord de ce château nommé la montagne défendue , est si difficile , qu'il le rend presque inaccessible , & les trois géans qui le défendent suffiroient pour mettre une armée entière en déroute. D'ailleurs , si ce n'est pas en effet le Roi Lifvard qu'ils retiennent prisonnier , quel intérêt vous porte à vous sacrifier

pour la délivrance d'un inconnu? Ne me suffit-il donc pas que je sache que c'est un Chevalier malheureux, dit Esplandian, & l'ordre de Chevalerie que j'ai reçu ne me prescrit-il pas de le secourir? Accordez-moi seulement l'hospitalité cette nuit; & tout ce que je vous demande, c'est de m'indiquer au lever du soleil la route que je dois suivre pour monter à ce château. Le feu qui brilloit alors dans les yeux d'Esplandian, fit croire à l'Hermite que ce jeune Chevalier agissoit par une inspiration divine: il le prit par la main sans insister davantage, & lui fit part de ses provisions frugales.

L'Hermite passa la nuit en prières; le matin, il aida son hôte à bien attacher ses armes; &, le conduisant au travers des roches jusqu'au sentier taillé dans le roc qui montoit au château, ce fut en versant un torrent de larmes qu'il le bénit & qu'il l'embrassa.

Esplandian monta les degrés qui conduisoient à la plate-forme sur laquelle le château s'élevoit au milieu des larges fossés qui l'entouroient; un seul pont conduisoit à la porte de fer qui paroissoit être l'unique entrée; elle étoit défendue par une espèce de géant qui, loin de la fermer, s'avança sur lui la hache levée, en lui criant de rendre son épée s'il vouloit éviter la mort.

Il vaut beaucoup mieux, lui dit Esplandian que tu me menes à tes maîtres armé comme je suis; & si tu le veux, je suis prêt à te suivre. Ha! ha! dit ce géant, tu fais le raisonneur? J'ai regret de gâter tes armes, elles sont neuves & belles; vois pour la dernière fois si tu veux paisiblement me les remettre; peut-être pourrai-je t'admettre à l'honneur de me servir. Esplandian impatienté, marcha sur lui avec un air menaçant; l'autre croyant l'anéantir d'un coup de hache, le porte, & le voit rebondir sur son bouclier. Esplandian le frappe à son tour d'un coup de pointe; & l'épée de la Demoiselle enchanteresse perçant le géant d'outre en outre, Esplandian fait un saut en arrière pour n'être point souillé du sang que son ennemi répand à gros bouillons en expirant. Ha! malheureux, s'écrie de loin un géant couvert d'armes vertes, encore plus grand que le premier: comment le redoutable Argantes a-t-il pu tomber sous les coups d'une aussi vile créature? A ces mots, il court sur Esplandian qui fait la moitié du chemin, & qui vole sous une voûte au-devant de lui; une herse de fer pesant dix mille tombe derrière lui; son unique ressource alors est de vaincre & de punir le discourtois Chevalier qui l'insulte, &, de part & d'autre, le combat commence avec fureur: celle du

géant augmente encore en voyant couler son sang ; & celle d'Esplandian devient extrême lorsqu'il croit reconnoître le traître Arcalaüs, à sa main gauche estropiée & au son rauque de sa voix. Perfide enchanteur, lui cria-t-il, apprends que c'est le fils d'Amadis que le Ciel vengeur des crimes envoie pour te punir. Ah ! que n'est-il ici lui-même, dit Arcalaüs ! mais du moins je vais me venger sur toi de la longue & dure prison qu'il m'a fait essuyer. A ces mots, il prend son épée à deux mains, mais Esplandian esquivé ce coup qui ne frappe que l'air ; il presse, il blesse Arcalaüs, il le fait reculer jusqu'à l'extrémité de la voûte qui aboutit à l'entrée du château : c'est-là que le frappant de deux coups mortels, il le fait tomber expirant & noyé dans son sang à la vue des habitans du château, préparant déjà des chaînes pour le prisonnier qu'ils attendoient de la main de leur maître.

Un jeune géant désarmé s'avance pour donner du secours à Arcalaüs : Ah ! mon oncle, s'écria-t-il, dans quel état vous vois-je réduit ! Esplandian, généreux comme toute sa race, se retire deux pas en arrière ; & , baissant la pointe de son épée, il ne veut point poursuivre sa victoire contre un ennemi qu'il voit sans défense. Ce géant, nommé Furion, délace le casque

d'Arcalaüs qui rend le dernier soupir , en criant : Venges ma mort sur le fils d'Amadis & sur sa race.

C'est ainsi qu'Arcalaüs reçut la punition de ses crimes par la main du fils d'Amadis. Furion, dès qu'il le vit expiré , s'élança dans une salle, en criant qu'on apportât ses armes : Esplandian ne le poursuivit point ; & , voyant une vieille Dame qui paroissoit être la maîtresse de ce château , il s'avança près d'elle d'un air respectueux. Je regrette, lui dit-il , Madame, que ceux qui vous obéissent, m'aient forcé de combattre & de leur donner la mort ; j'ignore moi-même où je suis ; mais je ne peux douter qu'un pouvoir surnaturel ne m'ait conduit jusqu'ici pour délivrer un grand Roi retenu dans vos prisons. Rendez-lui la liberté , Madame, & je cesserai de troubler les lieux que vous habitez. Vas, lui dit-elle, je ne pense qu'à te voir plus malheureux encore que lui : le sang de mon frère Arcalaüs que tu viens de répandre me demande le tien ; apprends qu'Arcabone, mère de Furion & de Matroco, ne craint point ta race, & qu'elle ne pense qu'à l'anéantir. Esplandian dédaigna de répondre à cette vieille Mégère, & passa dans une grande cour pour éviter ses injures & son odieux aspect.

Peu de momens après une grande porte

s'ouvrit, & Furion, couvert d'armes étincelantes, en sortit le cimeterre à la main. En entrant dans cette cour, il alla d'abord mettre un genou en terre vis-à-vis Arcabone : Venez jouir, lui dit-il, du plaisir de voir venger votre frère Arcalaüs & votre neveu le brave Argantes ; mais comme je veux que mon bras seul sacrifie ce téméraire Chevalier à leurs mânes, permettez que je défende à tous ceux de votre suite de se présenter dans cette cour, quel que puisse être l'événement. Furion ferma lui-même toutes les portes, & n'en laissa d'ouverte que celle d'où sa mère pouvoit voir le combat.

Les deux adversaires s'attaquèrent avec une égale fureur, & Furion, de deux pieds plus haut qu'Esplandian, paroissoit avoir un grand avantage sur lui ; mais les armes noires qu'Esplandian avoit reçues d'Urgande résistoient aux coups terribles de Furion, & l'épée de la Demoiselle enchanteresse tranchoit celles de Furion, dont le sang avoit déjà rougi le pavé blanc de cette cour. Arcabone, voyant que son fils commençoit à s'affoiblir, voulut courir pour séparer les combattans ; mais, avant qu'elle pût en approcher, le coup mortel étoit porté : Furion ne jeta qu'un grand cri, tomba mort aux pieds d'Esplandian, & sa mère évanouie fut emportée par les femmes.

Esplandian, toujours occupé de la délivrance du Roi Lifvard, la suivit; mais, respectant la douleur d'une mère, il s'arrêta sur le seuil de la porte en attendant qu'elle eût repris ses esprits: Cruel ! s'écria-t-elle en rouvrant les yeux & voyant Esplandian couvert du sang de son fils, cruel Chevalier, viens-tu pour m'arracher le reste d'une vie que tu rends si malheureuse ? Que veux-tu de moi ? Je vais te faire délivrer mes trésors & toutes les richesses de ce château. Non, Madame, lui répondit Esplandian, je ne prétends à rien de tout ce que vous possédez, & c'est à regret que je fais couler vos larmes ; mais rendez-moi sur le champ le Roi que vous détenez prisonnier, & ne résistez plus vainement à la volonté du Ciel. Viens donc, barbare, lui cria cette perfide Enchanteresse, & je vais te remettre la clef de sa prison.

Arcabone, en l'appellant, ne doutoit point qu'Esplandian ne cédât au charme attaché au seuil de la porte, pour priver de la connoissance ceux qui le passaient ; mais l'épée lumineuse garantissoit celui qui la portoit de tout enchantement, & ce fut avec la plus vive douleur qu'Arcabone reconnut que les siens étoient inutiles, & qu'elle vit Esplandian s'approcher d'elle en baissant la pointe de son épée : Ah ! s'écria-t-elle, tu triomphes ; ou plutôt le pou-

voir de mon ancienne ennemie Urgande triompher par toi. Furieuse, elle se lève: Suis-moi, lui dit-elle, & viens toi-même briser les fers de celui dont la captivité me coûte si cher. Esplandian la suit avec précaution dans les détours tortueux d'une voûte souterraine. Arcabone espère s'échapper à la faveur des ténèbres, & lui tendre de nouveaux pièges; mais Esplandian découvrant le fourreau de son épée, la lumière qu'il répand ôte toute espérance à l'Enchanteresse, qui le conduit enfin au sombre cachot où le malheureux Lifvard, chargé de fers, attendoit & désiroit la mort.

Esplandian sans se faire connoître le dégage de ses fers, & la vieille Arcaboné désespérée tire un poignard pour l'en frapper; Esplandian le lui arrache, &, prenant la main de Lifvard, le conduit par les mêmes détours pour le ramener à la lumière. Arcabone les suit en proférant mille imprécations sur eux, & se plaint de ce que son fils Matroco ne peut la défendre. Ce Matroco, l'aîné des géans qu'Arcabone avoit pour fils, étoit le plus redoutable de tous; cependant ses mœurs n'avoient rien de féroce; il s'étoit embarqué depuis peu de tems pour aller visiter une isle de ses Etats, & sa mère l'attendoit de jour en jour.

Les deux Princes étant remontés dans la salle
dont

Dont les fenêtres donnoient sur la mer, le premier objet qui frappa leurs yeux, fut une flotte qui jettoit l'ancre dans le port; la vieille Arcabone, la reconnoissant, courut à l'instant dans la chambre voisine, où, s'asseyant dans un fauteuil, une machine avec des contre-poids la descendit en deux minutes au pied de la roche défendue; & jettant de grands cris en appelant Matroco, elle courut le recevoir à la descente d'une chaloupe.

Lisvard cependant prioit son libérateur, avec les plus vives instances, de se faire connoître. Il n'est pas encore tems, Seigneur, lui répondit-il, mais sachez que quand je répandrois la moitié de mon sang pour vous, je ne ferois que ce que je dois. L'un & l'autre étant passés sur un balcon d'où Matroco pouvoit les voir, celui-ci cria d'une voix forte: Rends grâce à ce haut rocher comme aux épaisses murailles qui te ferment; mais sois sûr que je ne sortirai jamais d'ici sans te prendre & me venger de toi. Géant, lui répondit Esplandian, me crois-tu capable de me servir d'un pareil avantage? Choisis toi-même, ou de m'attendre pour te combattre sur le bord de la mer, ou de venir sur ma parole dans la cour de ton château, pour m'attaquer si tu l'oses. Matroco ne pouvant redouter un seul Chevalier, brûlant de se venger

de lui, & voyant qu'en le combattant dans son château c'étoit le moyen de s'en rendre plus promptement le maître, n'hésite point à monter; & le vainqueur de Furion va l'attendre dans cette cour où son frère est encore étendu baigné dans son sang.

Le premier objet qu'aperçut Matroco sous la première voûte, fut le corps de son cousin Argantes: il lui donna quelques larmes; mais quelle fut sa rage & sa douleur, en trouvant un peu plus loin le corps d'Arcalaüs, & quelques-uns des gens du château lui montrant de loin celui de son frère étendu dans la cour.

Ah! traître, s'écria-t-il en appercevant Esplandian à l'extrémité de cette cour, faut-il que tu n'aies qu'une vie, & peut-elle me payer de celles que tu me coûtes? Dans ce moment Arcabone, qui par le moyen de sa machine étoit déjà remontée dans sa chambre, accourut fondant en larmes: Ah! mon cher fils, s'écria-t-elle, ne t'exposes point à combattre le destructeur de notre race, & songes qu'il ne me reste que toi pour protéger & soutenir ma vieillesse. Madame, lui répondit Matroco, ceux que vous & moi nous pleurons sont morts en braves Chevaliers; leur sang & l'honneur m'ordonnent également d'en tirer vengeance. Prends garde de t'abuser, lui dit Esplandian; sois plus sensible

aux larmes de ta mère. Ceux qui sont tombés sous mes coups m'ont attaqué; mon projet est rempli, puisque je leur ai repris celui que je venois délivrer: reprends la possession de ton château que je t'abandonne; tout ce que j'exige de toi, c'est d'abandonner ta folle créance, & d'embrasser la foi du Dieu qui m'a conduit ici pour punir les forfaits d'Arcalaüs, délivrer Lifvard, & pour t'éclairer. Je ne te blâme point, lui répondit Matroco; tu te comportes en brave Chevalier, mais tu me parois trop enthousiaste pour me persuader; l'honneur me prescrit de venger mes proches; ce qui te paroît vrai n'est encore que très-douteux pour moi, & conviens avec moi qu'un Chevalier de ma force, & toujours vainqueur dans les combats qu'il a livrés, ne doit pas te craindre: c'est au fort des armes à décider entre nous. A ces mots, il vint l'épée haute sur Esplandian qui se mit en état de l'attaquer comme de se défendre. Les deux premiers coups qu'ils se portèrent furent terribles; ils les reçurent tous deux sur leurs boucliers; celui d'Esplandian ne fut point entamé, l'épée enchantée emporta le tiers de celui de Matroco. Ces deux coups furent suivis par d'autres, que la colère qui s'allume par degrés dans les combats rendit plus précipités. Malgré la bonté des armes d'Esplandian, son sang coula bientôt

de plusieurs blessures; mais celles dont Matroco fut couvert après un combat de deux heures, l'affoiblirent & le firent désespérer de remporter la victoire. Matroco, pour la première fois de sa vie, recula deux pas & s'appuya sur le pommeau de son épée. Esplandian, quoique couvert de son propre sang, étoit encore en état de poursuivre sa victoire; mais son zèle & sa générosité l'emportèrent sur le desir d'achever de vaincre son ennemi. Le Dieu qui m'éclaire te poursuit par ma main, dit-il à Matroco; ce n'est point à moi que je te conjure de te rendre, c'est au Dieu vivant, qui te trouve digne d'être au nombre de ses enfans. Matroco touché resta plongé dans une méditation profonde, & ne relevoit plus son épée pour combattre, lorsque sa mère effrayée accourut toute en larmes entre les deux combattans pour les séparer. L'un & l'autre, par respect pour elle, voulurent reculer encore de quelques pas; mais Matroco, affoibli par la quantité de sang qu'il avoit perdu, tomba sur ses genoux: Dieu des Chrétiens, s'écria-t-il, tu triomphes! O grand Dieu que je reconnois, prends pitié de moi! A ces mots, abandonnant son épée, & s'appuyant sur sa main gauche, il trace de la droite une croix sur le sable, & se prosterne pour l'adorer. A ces signes éclatans de la grâce céleste qui se

manifeste dans Matroco, Esplandian se jette à genoux, & lui présentant son épée par le pommeau : Ah ! digne Chevalier, s'écria-t-il, recevez cette épée comme un gage de la victoire que vous remportez sur vous-même.

Esplandian & Lifvard, s'apercevant que le sang de Matroco continuoit à couler, & qu'il s'affoiblissoit de momens en momens, le prirent dans leurs bras, & l'emportèrent doucement dans la chambre de sa mère qui remplissoit l'air de ses cris. Le premier soin de Matroco fut d'envoyer sa flotte pour délivrer les prisonniers Chrétiens qu'il avoit sur ses vaisseaux, & qu'il regardoit alors comme ses frères.

Maître Héliabel étoit du nombre de ces prisonniers; il reconnut en arrivant le Roi Lifvard, & courut se jeter à ses pieds. Ce Prince l'embrassa, lui montra le géant blessé, & le conjura d'employer tout son art pour lui sauver la vie. Esplandian, que personne ne connoissoit encore que sous le nom du Chevalier noir, oubliâ dans ce moment qu'il étoit blessé lui-même, pour ne s'occuper que de Matroco. Tout ce qu'Héliabel put faire, ce fut d'arrêter son sang & de panser légèrement des plaies qu'il jugea mortelles. L'épuisement & les soins d'Héliabel procurant un profond sommeil au blessé, Arcahone resta seule près de son lit; & le Chevalier

noir tirant à part Hélisabel, s'en fit reconnoître, en lui défendant expressement de le nommer; il lui dit de venir le trouver le plus promptement qu'il lui seroit possible à l'hermitage, & profitant d'un instant d'absence de Lifvard, Esplandian sortit du château, & retourna chez l'Hermite qu'il trouva seul avec son muet.

Lifvard fut très-affligé de ne plus trouver le Chevalier noir, dont il demanda vainement des nouvelles à maître Hélisabel, qui fut fidèle aux ordres qu'il avoit reçus.

Lifvard avec Hélisabel parcoururent le château, & firent enlever les corps, parmi lesquels ils reconnurent celui d'Arcalaüs. Arcabone, en les voyant passer, sortit en gémissant pour embrasser encore les restes défigurés de son fils & de son frère; elle redoubloit ses imprécations contre Lifvard qui cherchoit en vain à la consoler, & qui ne put s'empêcher de lui demander par quelle fureur obstinée elle lui donnoit tant de preuves de sa haine. Roi malheureux, lui répondit-elle, peux tu me le demander? N'as tu pas fait ton gendre de ce beau Ténébreux qui donna la mort à mon fils Lindoraque, & qui blessa mon frère pour défendre une Demoiselle? Mon mari Cartadaque n'a-t-il pas tombé sous les coups du même dans la bataille

que tu donnas à Cildadan ? Oui , j'ai fait tout au monde pour me venger d'Amadis & de toi ; mais mon ennemie Urgande avoit pourvu le premier d'un anneau qui l'a défendu de mes enchantemens ; j'espérois du moins me venger de toi , je n'attendois que le retour de Matroco pour te sacrifier aux mânes de Cartadaque : hélas ! je perds tout dans un même jour , & je..... Elle fut interrompue par des cris de femmes qui l'appellèrent dans la chambre de son fils ; elle le trouva presque expirant , & Matroco voyant accourir Héliſabel à ſon ſecours : Mon ami , lui dit-il , le plus grand & le ſeul bien que je puiſſe recevoir de toi , c'eſt l'eau ſalutaire du Baptême , que je te demande au nom du Dieu que nous adorons. Héliſabel n'héſita pas à le ſatisfaire ; & Liſvard entrant dans ce moment , vit Matroco lever vers le Ciel ſes foibles bras , & ſes yeux où la joie la plus vive brilloit alors ; mais dans l'inſtant il les ferma pour toujours , & ſa tête retomba ſur ſon oreiller. Liſvard tout en larmes ſe jette à genoux près du lit , & ſe penche pour baiſer la main de celui qu'il regarde comme un prédeſtiné. La vieille Arcabone furieuſe , & ne ſe connoiſſant plus en voyant expirer ſon fils , ſaute ſur ſon épée qu'elle trouve près de ſon lit , & veut en frapper Liſvard ; Héliſabel la déſarme ;

& veut en vain la calmer; elle jette un cri, & s'élance vers la fenêtre qui donnoit sur la mer battant au pied du rocher, & s'y précipite.

Les mariniers de la flotte de Matroco voyant tomber Arcabone, se jettent dans leurs chaloupes pour lui sauver la vie, mais ils ne retirent des eaux qu'un corps froid & inanimé. Celui qui commandoit cette flotte, sachant déjà qu'Argantes, Arcalaüs & Furion étoient morts, & que Matroco touchoit à son dernier moment, ne douta plus, au désespoir d'Arcabone, que ce dernier ne fût expiré; & faisant lever l'ancre, il emporta le corps d'Arcabone, fit mettre à la voile, & s'éloigna de la roche défendue, dont le conquérant resta le paisible possesseur.

Pendant que Lifvard, épuisé par sa longue prison, se faisoit servir par les gens du château qui, voyant leur maître mort, venoient de lui prêter serment de fidélité, Héliabel étoit descendu vers l'hermitage, dont le maître voulut lui refuser l'entrée; mais Esplandian ayant entendu sa voix, se releva de dessus son lit de feuilles, & courut à lui les bras ouverts. Héliabel ne lui trouva que des blessures légères, dont sur le champ il appaisa la douleur. Esplandian l'ayant questionné sur les événemens qui l'avoient rendu prisonnier de Matroco, Héliabel lui raconta qu'après le long sommeil dont

Ils avoient été tous saisis dans la grande serpente, après avoir vu Balan l'armer Chevalier, il s'étoit trouvé près de Quedragant & de Grassinde dans les Etats de cette Princesse; que Grassinde l'ayant envoyé près de son frère le Comte de Salender, à Constantinople, pour lui faire part de son mariage avec le Duc de San-suègue, il avoit passé quelque tems dans cette Cour, & qu'à son retour un corsaire de la flotte de Matroco l'avoit fait prisonnier.

La curiosité d'Esplandian fut bien vivement excitée par ce récit; il se souvenoit des derniers ordres de son père Amadis, & ce fut avec une secrète agitation qu'il demanda des nouvelles de la Cour de Constantinople. L'Empereur, dit Héliſabel, & sa charmante fille Léonorine m'ont marqué le même empressement que vous pour connoître tous les détails de la conquête & des merveilles de l'Isle ferme: nous savons bien, m'ont-ils dit, que c'est Amadis, ce Héros que nous ne connoissions encore que sous le nom du Chevalier à la verte épée, qui s'en est rendu le maître; vous nous apprenez aujourd'hui que le Roi Lisvard l'a pris pour son gendre; mais, quelque grand, quelque puissant qu'Amadis puisse être aujourd'hui, nous ne le connoissons que sous le nom du Chevalier à la verte épée, jusqu'à ce qu'il se soit acquitté envers nous de

la promesse qu'il nous a faite de revenir sous ce nom dans cette Cour, ou de nous envoyer en sa place le Chevalier de sa race qui lui sera le plus proche. Je n'ai pas oublié, continuait-il, de leur raconter les prodiges de votre naissance, de votre éducation, & des lettres que vous portez écrites sur votre sein. Quoi ! m'a dit vivement la jeune Léonorine, le fils d'Amadis est ce beau Damoisel Esplandian dont mon cousin Gastilles m'a dit tant de bien ? Ah ! que je suis curieuse de savoir s'il est en effet aussi digne de tout ce qu'on en raconte, & d'être le fils d'Amadis !

La plus vive rougeur coloroit les joues d'Esplandian pendant ce récit ; il le prolongea par les questions multipliées qu'il fit sur tout ce qui regardoit la jeune Léonorine. Soit que cette belle Princesse eût fait une forte impression sur Héliabel, soit qu'Urgande l'inspirât alors, Apelles & Protogènes réunis n'eussent pu faire un portrait plus séducteur & plus parfait que celui qu'Héliabel fit de la charmante Léonorine.

O puissance de l'Amour ! les Dieux ne nous ont-ils donné des sens que pour ta gloire ? Il n'en est donc aucun qui ne puisse recevoir tes douces impressions ! Chaque trait du portrait de Léonorine se gravoit dans le cœur d'Esplan-

dian, à mesure qu'il étoit tracé par Héliſabel; les yeux d'Eſplandian n'euffent pu porter un feu plus rapide & plus viſ dans ſon ame, que tout ce qu'il entendoit, que tout ce qu'il ſe plaſoit à ſe faire répéter. Que ſera-ce, grands Dieux ! ſi je la vois, diſoit-il en ſoi-même, puis-que je ſens déjà que je l'adore?.... Ah ! mon cher Héliſabel, lui dit-il, cache mon nom plus ſoigneuſement que jamais. Tu fais que je dois aller, par les ordres de mon père, à la Cour de l'Empereur : hélas ! qu'ai-je fait encore pour me rendre digne de paroître aux yeux de Léonore ?

Héliſabel, jugeant qu'il étoit tems qu'il retournât près de Liſvard, convint avec Eſplandian qu'il tairoit ſon nom, & qu'il s'échapperoit tous les jours pour le venir voir, juſqu'à ce qu'il fût guéri de ſes bleſſures, & qu'il fût en état de porter les armes. Héliſabel déguifa les vraies raiſons de ſon abſence à Liſvard, qui devenoit de momens en momens plus inquiet & plus affligé de ne pouvoir retrouver ſon libérateur.

Héliſabel trouva près de Liſvard la jeune Carmelle, fille de l'Hermite. Carmelle ſentoit la néceſſité de ſe ſoumettre au vainqueur de Furion & de Matroco ; s'étant jettée aux genoux de Liſvard, elle lui raconta comme Arcabone

l'avoit amenée de la grande Bretagne dès son enfance , & finit par lui rendre hommage comme à son légitime Souverain , & par le prier de la prendre sous sa protection. Lifvard la reçut avec bonté , & lui promit de la ramener au service de la Reine Brisène , dès qu'il retourneroit dans la grande Bretagne.

Carmelle descendit sur le champ à l'hermitage pour faire part à son père de ce que Lifvard venoit de lui promettre ; mais elle ne put voir sans une vive douleur les corps de Furion & de Matroco qu'on venoit d'ensevelir , & le balcon d'où sa maîtresse s'étoit élancée dans la mer. Carmelle , spirituelle , aimable , & d'un caractère doux & riant , avoit toujours été très-bien traitée par Arcabone & ses deux fils ; ceux-ci même avoient souvent désiré de lui plaire ; & , quoiqu'elle eût été toujours insensible à leur amour , cet amour n'ayant jamais rien eu d'offensant pour elle , Carmelle n'avoit pu s'empêcher de leur savoir gré des sentimens qu'ils avoient eus pour elle , & de n'avoir jamais parlé comme des maîtres , en les lui faisant connoître. Carmelle ne put leur refuser des larmes , & sentit naître en son ame la haine la plus violente pour celui qui leur avoit donné la mort.

Elle arriva chez son père dans un moment où

cet Hermite avec le muet d'Esplandian étoient descendus de la roche défendue, pour aller chercher dans l'esquif ce qui pouvoit être utile au blessé. Esplandian, que le récit d'Hélifabel avoit empêché de dormir pendant toute la nuit, s'étoit assoupi le matin, & ne se réveilla point lorsque Carmelle entra dans sa chambre, ni même lorsqu'elle ouvrit la fenêtre pour y donner du jour. Carmelle, voyant près du lit les armes noires dont Esplandian étoit couvert en combattant contre les deux géans, & son épée toute teinte encore de leur sang, un mouvement de fureur la saisit; elle prit cette épée, & s'avança pour venger la mort de ses maîtres par celle de leur meurtrier.

Carmelle, sans réfléchir davantage, marcha l'épée haute près du lit; & voyant que les draps couvrent la tête de celui dont elle veut la mort, elle les tire doucement pour lui découvrir la gorge, & frapper un coup plus certain; mais quel changement subit l'amour ne fit-il pas dans le cœur de Carmelle, lorsqu'un rayon qui donnoit sur le visage d'Esplandian, lui fit voir une figure céleste dans celui qu'elle vouloit immoler! Esplandian dans ce moment même révoit qu'il étoit aux genoux de Léonorine; la pâleur de son teint étoit animée; un mouvement involontaire acheva de découvrir

son col & son sein d'albâtre; ses yeux noirs si beaux, quoique fermés, sa bouche vermeille qui s'entr'ouvroit, son cœur palpitant par l'agitation de son rêve, soulevoit un sein si beau, que Carmelle ne put se résoudre à le percer; un second mouvement d'Esplandian lui fit étendre les bras vers elle.

Amour! Amour! quel asyle, quels obstacles, quelles réflexions peuvent défendre de tes coups? Cet hermitage où tout respiroit la pénitence, la longue insensibilité de Carmelle, le souvenir de ses maîtres, leur sang qui dégouttoit encore de l'épée qu'elle tenoit dans sa main, rien ne put empêcher Carmelle de recevoir dans son cœur la passion la plus vive; rien ne put l'empêcher de s'approcher assez doucement, assez près même du beau visage d'Esplandian, pour que les soupirs qu'il pouffoit alors vinssent porter sur ses lèvres une chaleur si douce, qu'emportée par sa passion naissante, elle les unit un moment à celles de ce charmant Chevalier..... L'instant d'après, confuse de ce qu'elle venoit de faire, & craignant que le Chevalier ne s'éveillât, elle se retira sans faire de bruit; mais ce fut en soupirant, en le regardant toujours, & portant au fond de son cœur un trait fatal qu'elle n'en put jamais arracher. Carmelle trop agitée, & ne s'occupant



*Amour! Amour! quel arde, quels obstacles,
quelles réflexions peuvent défendre de tes coups?*





que de n'être pas apperçue, ne se dessaisit point de l'épée qu'elle tenoit dans sa main, & fut très-étonnée de l'y retrouver encore lorsqu'elle fut remontée dans sa chambre par les mêmes détours qui l'avoient conduite à l'hermitage.

L'Hermite & le muet étant revenus peu de tems après, Esplandian se réveilla. Leur surprise à tous trois fut extrême en ne revoyant plus l'épée; ils la cherchèrent vainement : Esplandian qui connoissoit sa bonté, la regretta; mais bientôt il ne pensa qu'aux moyens d'en conquérir une autre.

Carmelle étant retournée près de Lifvard, le trouva plus empressé que jamais à questionner Héliſabel qui se défendoit adroitement de lui donner aucune notion certaine sur ce que le Chevalier noir étoit devenu. Carmelle attendit que ce dernier fût sorti : Sire, dit elle alors à Lifvard, je peux vous promettre de vous faire trouver le Chevalier que vous cherchez; mais j'ose en même tems vous supplier de l'engager à m'octroyer un don, sans lequel je sens que je ne peux plus vivre. Lifvard le lui promit; & Carmelle, pour lui prouver qu'elle pouvoit lui tenir sa promesse, le conduisit dans sa chambre, & lui fit reconnoître l'épée de son défenseur, teinte encore du sang de ses ennemis. Ah! ma chère Carmelle, s'écria Lifvard,

conduis-moi promptement près de lui, & je te jure de te faire accorder le don que tu demandes.

Carmelle, ne voulant pas faire connoître le détour caché qui conduisoit à l'hermitage, fit amener deux chevaux, & conduisit Lisvard par un chemin facile, mais infiniment plus long; ils étoient au bas de la montagne, lorsqu'un Ecuyer accourut à Carmelle avec un air effrayé: Ah ! dit-il, courons vite avertir Furion & Matroco que leur oncle Vindoraque est attaqué dans la plaine, par deux Chevaliers couverts d'armes blanches, & portant des croix noires sur leurs boucliers; ils ont déjà mis à mort les Chevaliers qui le suivoient, & Vindoraque est prêt de succomber sous leurs coups. Lisvard dit à Carmelle de rester avec cet Ecuyer, & s'avança dans la plaine pour voir ce combat qui tiroit à sa fin; & quoique Vindoraque eût tué le cheval d'un des deux Chevaliers, & faussé leurs armes en plusieurs endroits à coups de massue, le sang qu'il versoit lui laissoit à peine la force de la relever. Lisvard, qui reconnut alors deux des quatre compagnons d'Esplandian à leurs armes; eut le plaisir en les joignant de voir le géant tomber mort sous leurs coups. Ces deux Chevaliers, reconnoissant Lisvard qui n'étoit point armé, délacèrent promptement leurs

leurs casques, & furent se jeter à ses genoux ; c'étoit Talanque, fils de Galaor, & Ambor, fils d'Angriotes d'Estravaux. Lifvard les embrassa tendrement, & leur raconta tout ce que le Chevalier noir avoit fait pour sa délivrance.

Ne doutez point, lui dirent-ils, que le Chevalier noir ne soit votre petit-fils Esplandian. Ah ! plaise au Ciel que ce soit lui, dit Lifvard ! Suivez-moi, mes chers enfans, je vais vous conduire à son asyle.

Lifvard reprenant le même chemin par lequel il étoit descendu, rejoignit bientôt Carmelle qui fut d'abord effrayée de le voir accompagné de deux hommes armés. Lifvard l'ayant rassurée, elle les conduisit à l'hermitage, en les précédant de quelques pas : Mon père, dit-elle à l'Hermite, je vous amène le Roi Lifvard, & deux Chevaliers de sa Cour, compagnons du Chevalier blessé..... L'Hermite se lève, reconnoît son Souverain, embrasse ses genoux, & le conduit à la chambre du blessé.

Esplandian presque déjà rétabli de ses blessures, étoit alors assis sur le bord de son lit : il voulut se lever ; mais il fut retenu par Lifvard qui le serroit déjà dans ses bras. Ah ! mon cher enfant, lui disoit-il, que ne te dois-je pas !.... Ambor & Talanque partagèrent ses transports en retrouvant leur compagnon ; ils

lui racontèrent leur combat & la mort de Vindoraque , & le pressèrent de quitter l'hermitage pour venir achever sa guérison dans le beau château de l'Isle défendue dont il étoit le maître.

Ils envoyèrent Carmelle au château pour faire préparer une chambre. Cette pauvre Demoiselle n'avoit pu , sans en être frappée comme d'un coup de foudre , apprendre que celui qu'elle adoroit étoit un grand Prince , fils d'Amadis ; elle vit à l'instant la distance immense qui les séparoit , & l'impossibilité de s'unir au Chevalier qui captivoit son ame. En entrant dans sa chambre , lorsqu'elle vit l'épée qu'elle avoit emportée la veille , son premier mouvement fut de s'en percer le cœur ; mais une réflexion secrète l'arrêta : N'est-ce donc rien que d'aimer , se dit-elle ? n'est-ce donc rien que de voir sans cesse & de servir ce qu'on adore , même sans espérance ? Quiconque a bien connu le pouvoir de l'amour , peut avoir éprouvé le sentiment dont Carmelle étoit alors pénétrée : quoiqu'à chaque instant on sente la cruauté du trait qui déchire le cœur , on l'enfonce plutôt encore que de faire des efforts pour l'arracher ; une douce illusion se répand quelquefois sur tous les sens , l'imagination s'égare , elle nous abuse ; & ces instans d'un état moins malheureux ,

nous attachent , & nous consolent de la certitude de devenir plus malheureux encore.

Carmelle devoit obtenir un don de l'aimable Esplandian ; l'amour fixa ses idées , dicta sa demande ; & courant éperdue , & les joues couvertes de momens en momens , ou d'une pâleur mortelle , ou d'une rougeur extrême , elle entra dans la chambre où les Chevaliers venoient d'arriver ; c'est-là que , vaincue par la force de sa passion : Ah ! Sire , dit-elle , plaignez une victime infortunée de l'amour. Vous m'avez promis de m'obtenir un don d'Esplandian votre petit-fils ; hélas ! qu'il me l'accorde , ou je vais expirer à vos pieds. Esplandian embarrassé , hésitoit de répondre à Carmelle , lorsque cette tendre Demoiselle poursuivit ainsi : Je vous aime . . . lui dit-elle ; mais je vous aime , hélas ! . . . sans nul espoir . . . Je ne demande , je ne désire rien que de vous être attachée jusqu'au dernier soupir , de ne vous quitter de ma vie , de vous servir sans cesse , de ne m'occuper que de votre gloire & de votre bonheur. Oui , la malheureuse Carmelle vous aime au point de se sacrifier elle-même à votre félicité ; oui , je le jure à vos genoux , si vous aimez jamais , je serai la première esclave de celle qui saura vous rendre heureux : ou donnez-moi

la mort, ou jurez-moi que Carmelle ne s'éloignera plus de vous.

Esplandian fut très-touché de l'amour éperdu, quoique désintéressé, de la jeune Carmelle; mais celui dont il se sentoît épris pour Léonorine l'empêchoit de lui répondre, lorsque ses deux compagnons & Lifvard, émus jusques aux larmes de l'état de cette malheureuse amante, joignirent leurs prières à la sienne. Alors vaincu par l'amour & la générosité des sentimens de Carmelle, il lui promit qu'elle ne le quitteroit de sa vie. Elle reçut cette promesse comme une grace; & dès ce moment s'aveuglant elle-même sur tout ce qu'elle auroit à souffrir, captivant, éloignant même en elle jusqu'aux plus légers desirs, la certitude de voir, de servir sans cesse ce qu'elle aimoit, remplit son ame de la joie la plus vive & la plus pure. Carmelle prit les mains d'Esplandian, les couvrit de larmes, & renouvela les mêmes sermens qu'elle venoit de faire.

Elle repassa dans sa chambre pour se remettre un peu du trouble qui l'agitoit; &, ne voulant plus rien prévoir de tout ce qui devoit souvent porter le poignard en son cœur, Carmelle ne s'occupa plus que des moyens de se rendre agréable, & de jour en jour plus utile à celui qu'elle avoit choisi pour être le maître de ses volontés & de sa vie.

Tandis qu'Esplandian, Lifvard & les deux Chevaliers causoient ensemble de l'amour de Carmelle & du pouvoir irrésistible qui l'avoit entraînée, le son d'une harpe frappa leurs oreilles, & bientôt ils entendirent la tendre & malheureuse Carmelle chanter ces paroles:

Te voir, t'aimer sans te le dire,
Pourra suffire à mon bonheur;
Jé saurai cacher un martyre
Que tu plains au fond de ton cœur.
Les maux que fait souffrir l'absence,
Seroient les plus mortels pour moi;
Je crains moins ton indifférence,
Que d'aller languir loin de toi.

Si l'image charmante qu'Esplandian s'étoit faite de Léonore, d'après le récit d'Hélisabel, ne l'eût pas occupé tout entier, il eût été sans doute encore plus sensible aux sentimens que Carmelle exprimoit dans cette chanson dont ils s'aperçurent que les derniers chants avoient été interrompus par des sanglots: cependant il sentit naître en son cœur une tendre amitié pour elle; &, s'il étoit possible qu'un siècle d'amitié pût payer un instant de véritable amour, Carmelle auroit pu se consoler de ne pouvoir trouver que ce sentiment en son ame.

Le jeune Talanque ne pouvoit qu'être très-surpris de l'insensibilité de son cousin: ce qu'il pen-

soit, ce qu'il sentoît, en voyant couler des larmes arrachées par l'amour, & qui donnoient de nouveaux charmes à Carmelle, étoit aussi digne du fils de Galaor, que les sentimens d'Esplandian l'étoient du fils d'Amadis & d'Oriane. Il ne put s'empêcher d'en plaisanter avec son cousin; mais la modestie de celui-ci ne lui permit que de rougir sans lui répondre.

Ambor & Talanque rendirent compte à Lifvard de tout ce qui leur étoit arrivé, depuis que pendant leur sommeil ils avoient été tirés de la grande serpente, & s'étoient trouvés dans une barque qui les avoit portés sur les côtes de la Norvège, où le Roi de ce pays, père de la belle Olinde, étoit près d'être détrôné par deux de ses neveux. Sachant qu'Agraves, comme époux d'Olinde, devoit lui succéder, ils avoient formé une faction pour conserver ce Royaume dans leur maison. Ambor & Talanque, vainqueurs de ces deux rebelles, avoient été conduits depuis sur les bords de l'Isle de la montagne défendue.

Lifvard, tendrement occupé de la parfaite guérison d'Esplandian, passa quelques jours dans le château de cette île; mais, dès qu'il vit son petit-fils en état de monter à cheval, le souvenir de Brisène, & le desir de retourner en ses Etats, commencèrent à l'agiter. L'esquis

d'Esplandian ne pouvoit contenir que deux personnes, & celui d'Ambor avoit disparu de la côte pendant une nuit qu'il rêvoit aux moyens de sortir de cette isle. Les sons brillans d'une harmonie guerrière vinrent se mêler au bruit des vents qui souffloient avec violence, & des vagues agitées qui frapportoient le rocher. Lifvard se lève, réveille les jeunes Chevaliers; ils courent au balcon, & bientôt ils reconnoissent la grande serpente qui vient s'arrêter sur le rivage: ils attendent que le jour paroisse, & descendent pour reconnoître ce que la sage Urgande exige d'eux, en leur envoyant ce singulier vaisseau.

En arrivant au port, ils virent un esquif s'en approcher; il étoit sorti de dessous les ailes de la grande serpente: une Demoiselle le montoit. Esplandian lui donna la main pour en descendre, & vit qu'elle portoit dans ses bras un gros paquet enveloppé d'un satin blanc richement brodé: Sire, dit-elle à Lifvard, votre bonne amie Urgande la déconnue regrette de n'avoir pu se rendre elle-même près de vous; mais dans ce moment l'Empereur Arquifil votre gendre & l'Impératrice Léonore votre fille ont besoin de sa présence & de tout son pouvoir. Gentil Chevalier, dit-elle en s'adressant au jeune Esplandian, quittez ces armes noires, symbole du deuil que la prison de votre Aïeul portoit dans l'ame

de ses enfans & de ses amis: recevez ces nouvelles armes, qui vous présagent des aventures bien brillantes & bien douces pour vous. A ces mots, levant le satin, Esplandian trouva l'armure la plus belle, & même ce qui devoit couvrir un cheval de bataille. Le tout étoit blanc comme neige, enrichi de perles & de diamans, & semé de couronnes d'or. Allez remplir vos grandes destinées, dit-elle; & vous, Sire, s'adressant à Lifvard, laissez ici Talanque, Ambor & Libée, pour garder la montagne défendue; embarquez-vous dans la serpente avec Esplandian, Sergil & maître Héliabel: apprenez au reste qu'Urgande approuve ce que vous préméditez; vous en avez fait assez pour acquérir une renommée immortelle: le tems du repos & de la philosophie est arrivé pour vous.

Lifvard fut très-étonné qu'Urgande eût déjà connu le projet qu'il avoit formé d'élever Amadis & sa fille sur le trône de la grande Bretagne, & de consacrer le reste de sa vie à la retraite. Ils prièrent tous la Demoiselle d'assurer la sage Urgande de leur tendre reconnoissance, & de leur obéissance entière à ses ordres. Ils la virent s'embarquer sur l'esquif d'Esplandian avec les deux muets, & remontèrent au château pour se préparer à partir le lendemain dans la grande serpente, où la Demoiselle assura qu'on trou-

veroit un superbe cheval de bataille pour Esplandian.

Esplandian vivement occupé de son amour pour Léonorine, eût désiré que Lifvard l'eût dispensé de le suivre dans la grande Bretagne; cependant tout le rappelloit dans les bras d'Amadis & d'Oriane: il étoit bien honorable & bien doux pour lui de remplir ce devoir, lorsqu'il leur ramenoit Lifvard, après une victoire qui déjà l'égalait presque à son père: mais, quoiqu'il n'eût point encore vu Léonorine, l'idée qu'il s'en étoit formée, d'après le portrait qu'Hélisabel lui en avoit fait, le captivoit au point, qu'il crut ne devoir pas laisser ignorer plus long-tems à cette Princesse que le fils d'Amadis brûloit d'impatience de se trouver à ses pieds, d'acquitter la promesse de son père, & d'obtenir d'elle le titre de son Chevalier.

L'Amour nous aveugle encore plus souvent qu'il ne nous éclaire. Esplandian connoissoit tout l'esprit & toute l'adresse de Carmelle; il étoit sûr du pouvoir qu'il avoit sur son cœur; &, sans réfléchir qu'il alloit le percer en le mettant à la plus cruelle de toutes les épreuves, il se leva la nuit & fut trouver Carmelle dans sa chambre; elle sommeilloit alors. Hélas!... qui pourroit exprimer ce qu'elle sentit à son réveil, lorsqu'elle vit Esplandian entrer dans sa

chambre & s'approcher d'elle ! Endimion parut moins charmant à Diane ; Pélée n'eut pas l'air si séduisant pour Thétis, qu'Esplandian l'avoit alors pour la pauvre Carmelle. Que voulez-vous de moi, Seigneur, lui dit-elle d'une voix tremblante, mais avec des regards trop expressifs, pour ne lui pas laisser juger qu'elle ne craignoit que son indifférence ? Ah ! qu'il est vrai qu'on n'a des yeux que pour ce qu'on aime ! Esplandian ne voulut & ne put lire dans ceux de Carmelle, que l'expression d'une amitié à toute épreuve.

Ah ! qu'il fut cruel en ce moment, sans pouvoir même s'en douter ! Esplandian, plein du sentiment qui l'agitoit, ouvrit son cœur à Carmelle dont une douleur profonde saisit alors tous les sens, & ne lui laissa la force ni de se plaindre, ni de l'interrompre : il eut tout le tems de lui raconter l'aventure d'Amadis à la Cour de l'Empereur de Grèce, les ordres qu'il en avoit reçus d'aller acquitter sa parole ; mais le coup le plus mortel pour Carmelle, ce fut la peinture qu'il lui fit, d'après Héliabel, des charmes de Léonore : l'amour d'Esplandian embellit encore ce portrait qu'il faisoit avec un feu qui l'embellissoit lui-même. Carmelle éperdue, abîmée dans sa douleur, pencha la tête pour cacher son trouble : Qu'avez-vous donc ,

ma chère Carmelle, lui dit Esplandian ? Ah ! cruel, s'écria-t-elle en appuyant son front sur sa main qu'elle baignoit de ses larmes, ordonnez à votre esclave. Que voulez-vous de moi, dit-elle une seconde fois en gémissant ? Dût-il m'en coûter la vie, je suis prête à vous obéir. Vous ne courez aucun risque, lui dit-il (en suivant toujours son idée), vous ne pouvez qu'être bien reçue dans la Cour la plus polie de l'univers, & sur-tout en y portant des nouvelles du Chevalier à la verte épée, & de la délivrance du Roi Lifvard. Alors, continuant à parler avec plus de feu que jamais, il conjura Carmelle de voir Léonorine en particulier, de lui peindre la passion que son portrait avoit allumée dans son ame, & le regret qu'il avoit de ne-pouvoir se rendre en ce moment à ses pieds, pour obtenir d'elle d'être à jamais son Chevalier : Puisque votre bonheur en dépend, lui dit Carmelle en se sacrifiant & s'élevant au-dessus d'elle-même, puisque vous le voulez, Seigneur, je vous obéirai ; je partirai dès demain pour Constantinople, je verrai Léonorine, je lui dirai.... oui.... je lui dirai que vous l'aimez. Ah ! qu'il me sera facile de lui dire aussi que vous méritez de l'être !.... Mais vous partez demain avec Lifvard.... je vais me séparer de vous.... où la malheureuse Carmelle pourra-t-elle donc vous retrouver ?

Esplandian, persistant à ne sentir que le plaisir de voir Carmelle prête à faire tout ce qu'il desire, lui dit que dès qu'il aura rendu Lifvard à sa Cour, il reviendra sur le champ à la montagne défendue pour l'attendre. A ces mots il embrasse tendrement Carmelle ; & , tandis que l'amour le plus passionné frémissait d'un plaisir troublé par le désespoir, le tranquille Esplandian, croyant avoir tout fait pour une amie, s'éloignoit d'elle, & retournoit dans sa chambre.

Libée, établi Gouverneur de la montagne défendue, ayant fait préparer pour Carmelle une barque légère, elle partit le lendemain pour Constantinople ; & Lifvard, accompagné d'Esplandian ; de Sergil & de maître Héliſabel, monta dans la grande serpente à qui ses ailes servoient de voiles, & ils arrivèrent rapidement à l'Isle ferme.

On imaginera sans peine quels furent les transports de joie d'Oriane & d'Amadis en revoyant le Roi Lifvard dont la délivrance étoit due à la valeur de leur cher Esplandian : ils eurent peine à croire le récit que leur fit Lifvard des combats furieux que le jeune Chevalier avoit essuyés, & les Chevaliers de l'Isle ferme ne purent s'empêcher de croire que le vieux Lifvard élevoit un peu trop la gloire de son petit-fils.

Galaor & plusieurs Chevaliers partirent aussitôt pour aller annoncer l'heureux retour de Lisvard à la Reine Brisène, &, quelques jours après, ce Prince & toute sa famille se rembarquèrent dans la grande serpente, pour repasser dans la grande Bretagne.

Dès qu'ils y furent descendus, Esplandian, couvert des riches armes qu'Urgande avoit envoyées par la Demoiselle, monta sur le superbe cheval blanc qui lui avoit été annoncé, & l'heureuse Oriane ne se laissoit point d'admirer l'air noble & la grace avec laquelle il manioit son cheval, en caracolant autour de la litière dans laquelle elle voyageoit avec le Roi son père. Ils n'étoient plus qu'à deux lieues de Vindislore, ils étoient même déjà entrés dans la grande route de la forêt où Lisvard aimoit à chasser, lorsqu'ils apperçurent à deux cents pas quatre Chevaliers armés de toutes pièces qui sembloient barrer la route. Une Demoiselle qu'ils avoient à leur suite s'avança seule vers Esplandian: Damp Chevalier, dit-elle à Esplandian, ces quatre Chevaliers m'envoient vous dire qu'ils sont surpris que vous osiez porter d'aussi riches armes, dont les couronnes d'or qui les couvrent sont l'emblème d'une gloire & d'une toute-puissance à laquelle il est difficile que vous parveniez. Esplandian, surpris d'un

pareil message, lui répondit avec modestie : Damoiselle, dites-leur que ce n'est point moi qui me les suis choisies ; mais qu'en honneur de celle qui m'en a fait don, je les défendrai comme je le dois, si quelqu'un d'eux ose m'attaquer. Vraiment, dit la Demoiselle, je crois que vous seriez plus sage de les quitter ou de prendre un autre chemin, que de risquer de vous les voir enlever par la force. Parbleu ! Damoiselle, dit Esplandian impatienté, je croyois les routes de cette forêt libres, sur-tout en escortant ceux qui me suivent ; mais, quoique mon intention ne fût pas de combattre, assurez-les que je ne me détournerai pas d'un pas pour leur rencontre. La Demoiselle ne put s'empêcher de sourire, rejoignit les Chevaliers ; & sur le champ, l'un des quatre se présentant vis-à-vis Esplandian, lui cria de se mettre en défense. Esplandian, animé par le desir de se venger de cette espèce d'insulte, & de se signaler aux yeux d'Amadis & d'Oriane, courut sur ce Chevalier qu'il renversa sur la poussière : un second s'étant présenté pour venger son compagnon, Amadis envoya Sergil porter sa lance à son fils, qui cette fois renversa l'homme & le cheval : le troisième ayant éprouvé le même sort, Agrayes & Lisvard s'écrièrent qu'ils n'avoient jamais vu de plus beaux coups

de lance : le quatrième Chevalier s'approcha d'Esplandian , pendant que celui-ci demandoit une quatrième lance : En vérité , Damp Chevalier , lui dit-il , je trouve comme vous que mes compagnons ont fait une tres-grande folie en vous attaquant ; mais mettez-vous en ma place , vous voyez que l'honneur ne me permet pas de me retirer sans les venger & m'éprouver contre vous. Chevalier , dit Esplandian , je ne cherche ni n'évite de pareilles rencontres , je me serois très-bien passé de celle-ci ; mais , puisque vous voulez essayer de venger vos compagnons , je n'ai rien à vous refuser. A ces mots , se saisissant d'une forte lance que Sergil lui présenta , ils coururent & se rencontrèrent avec une si furieuse force , que leurs lances s'étant brisées jusques dans les gantelets , leurs boucliers & leurs casques même se choquèrent , & le quatrième Chevalier fut renversé sous son cheval : Esplandian l'eût été pareillement , s'il n'eût embrassé le col de son cheval qui l'emporta très-loin , tout étourdi d'une pareille atteinte. Esplandian ayant repris ses esprits , arrêta son cheval , & fut très-surpris en se retournant d'entendre des éclats de rire , & de voir Lifvard , Amadis & Agrayes à pied , qui s'occupoient à délayer les casques des quatre Chevaliers qui s'étoient relevés avec beaucoup de

peine. Esplandian fut bien surpris lorsqu'il reconnut dans les trois premiers, Cendil de Garnates, Angriotes d'Estravaux & Galvanes. Presque honteux d'une victoire remportée sur d'anciens Chevaliers qu'il respectoit & qu'il aimoit tendrement, il étoit prêt à leur faire ses excuses, lorsque le dernier s'étant enfin débarrassé de son casque, que le choc avoit un peu faussé, Esplandian reconnut son oncle Galaor, auquel Amadis disoit en riant : Eh ! depuis quand, mon frère, êtes-vous devenu guéteur de grands chemins ? Esplandian, confus & désespéré de croire avoir manqué de respect à son oncle, sauta promptement de son cheval, & courut à ses genoux ; Galaor l'embrassa tendrement : Ma foi, mon cher neveu, lui dit il, ma curiosité méritoit bien cette punition qui me plaît encore plus qu'une victoire ; je me souviens encore d'avoir été rudement mené par votre père Amadis, le jour que nous combattîmes ensemble par la ruse diabolique d'une nièce d'Arcalaüs ; mais cette fois-ci je me trouve heureux de n'avoir pas éprouvé l'usage que vous savez faire de votre épée, & je vois que la sage Urgande a raison, lorsqu'elle dit que vous nous surpasserez tous. Esplandian fut également loué par les quatre Chevaliers ; ils le placèrent au milieu d'eux malgré lui, & le conduisirent.

conduisirent comme leur vainqueur jusqu'auprès de la Reine Brisène qui venoit au devant du Roi son époux.

Lès fêtes les plus brillantes signalèrent la délivrance de Lifvard & le triomphe d'Esplandian ; mais ces fêtes n'eurent bientôt plus rien qui pût plaire à ce Prince qui , tel qu'Amadis , ne pouvoit déjà plus s'occuper que de son amour. Prévoyant que Carmelle auroit eu le tems de faire son message , & qu'elle seroit bientôt de retour à la montagne défendue , ni la tendresse de toute sa famille , ni les prières de Brisène & d'Oriane ne purent le retenir. Amadis fut bientôt obligé de lui permettre de partir ; & nous sommes forcés de dire que , malgré tout ce qu'Amadis avoit dû connoître de la force & de la valeur de son fils , il eut l'imprudence de ne vouloir s'en rapporter qu'à lui-même , & de vouloir éprouver Esplandian. Pour cet effet , s'étant couvert d'armes noires , il précéda son fils au passage d'un pont qu'il feignit de lui défendre. Tous deux brisèrent leurs lances , & leurs chevaux tombant sur leurs jarrets , les forcèrent de combattre à pied. Amadis reçut sur son bouclier les deux premiers coups qui lui furent portés par Esplandian , & sentant son bras engourdi de la pesanteur du dernier coup , mais n'en voulant point porter à

son fils, il s'élança sur lui pour l'empêcher de redoubler ; & tous les deux se saisissant au corps, ils firent pendant plus d'une heure des efforts inutiles pour se renverser *. Esplandian fut le premier à dire : Chevalier, quittons cette espèce de combat auquel nous nous éprouvons inutilement ; reprenons nos épées pour le poursuivre. Ma foi, lui répondit Amadis, je crois qu'il vaut beaucoup mieux pour moi que je vous cède le passage du pont, que de m'exposer une seconde fois à la pesanteur de vos coups. Esplandian fut très-surpris d'entendre parler ainsi le défenseur du pont, ayant bien connu dans cette longue lutte que ce Chevalier surpassoit en force tous les géans qu'il avoit combattus. Jugeant donc aussi-tôt que ce n'étoit

* Nous avons cru devoir nous écarter du Roman qui présente ici l'image la plus révoltante ; il peint Amadis comme étant jaloux de la gloire de son fils, & combattant contre ce fils avec toute la fureur d'un ennemi mortel. Dans la narration de l'Auteur Espagnol, le père & le fils se couvrent de blessures, & tombent tous deux baignés dans leur sang : nous avons trouvé cette idée trop éloignée de la nature, & trop indigne d'un Héros aussi parfait qu'Amadis, pour ne la pas soustraire, en en présentant une autre moins odieuse & plus vraisemblable. Étoit-ce pour plaire à Philippe II, que l'Auteur donne à notre Amadis de Gaule le sentiment dénaturé qui coûta la vie à Dom Carlos ?

que par courtoisie que son adversaire lui cédoit le passage : Sire Chevalier, lui dit-il, me croyez-vous assez présomptueux pour oser maintenant passer ce pont autrement que par votre permission ? L'amour & l'impatience de hâter mon voyage, me la font vivement desirer ; mais je ne la regarderai que comme un bienfait qu'il m'est honorable & cher de recevoir de vous. Ah ! mon cher fils, s'écria vivement Amadis, reconnois ton heureux père, & pardonne-lui cette épreuve dont il ne devoit pas avoir besoin pour te connoître. Amadis ne put empêcher Esplandian de se jeter à ses genoux en versant un torrent de larmes ; ce moment fut bien doux pour un père aussi tendre. Esplandian lui fit confidence du message dont il avoit chargé Carmelle, & de l'impression durable que le portrait de la belle Léonorina avoit faite sur lui. Son père ne voulant pas l'arrêter plus longtemps, ils se séparèrent après être convenus que désormais les Chevaliers de l'Isle ferme & ceux de la montagne défendue se regarderoient comme frères, & voleroient au secours les uns des autres contre quiconque oseroit désormais les attaquer. Esplandian poursuivit son chemin ; & Galaor, lorsqu'Amadis, de retour à Vindisiore, lui conta son aventure, assura son frère qu'il étoit heureux d'en avoir été quitte à lui.

bon marché, & qu'il n'eût pas été mal qu'Esplandian l'eût un peu puni de sa curiosité.

Pendant le cours de ces aventures, le jeune Roi de Dace & Maneli fils de Cildadan en éprouvoient de bien étranges ; les deux compagnons d'Esplandian, après avoir reçu de sa main l'ordre de Chevalerie, s'étoient endormis comme tous ceux qui se trouvoient alors dans la grande serpente ; ils furent bien étonnés à leur réveil de se trouver dans une barque qui, sans voiles & sans Matelots, voguoit avec rapidité, & qui vint aborder d'elle-même sur une côte qui leur étoit inconnue : un grand feu, qu'ils apperçurent de loin, leur fit juger qu'ils étoient près de quelque habitation ; un brouillard épais les empêchant de distinguer les objets, ils marchaient vers ce feu ; ils virent qu'une femme, tenant un enfant au maillot entre ses bras, en étoit entourée : dix hommes armés de toutes pièces & l'épée à la main paroissoient être retenus par ces flammes qu'ils n'osoient franchir. La Dame qui en étoit environnée, reconnut aussi-tôt le Roi de Dace & Maneli, & se fit reconnoître au son de sa voix, en leur criant : Secourez-moi, mes chers enfans. Ah ! c'est Urgande qui nous appelle, s'écria Maneli ; les deux Chevaliers à l'instant coururent l'épée à la main vers le feu. Venez,

vous, leur dit le chef de ces dix Chevaliers, pour nous aider à nous venger de cette méchante forcière ? Quiconque, dit Maneli, parle ainsi de cette sage & illustre Fée, en a menti par la gorge, & nous sommes prêts à te le prouver. A ces mots, les dix Chevaliers tournèrent leurs armes contre eux ; & les deux compagnons d'Esplandian, sans s'effrayer de leur nombre, leur portoient de si terribles coups, qu'ils commençoient à les faire reculer, lorsqu'Urgande, pour terminer ce combat inégal, enveloppa les combattans d'un nuage : alors, prenant le Roi de Dace & Maneli par la main, elle les conduisit dans le plus épais de la forêt, tandis que les dix Chevaliers continuoient à combattre les uns contre les autres, sans pouvoir se reconnoître.

Lorsqu'Urgande fut éloignée d'eux, elle leur raconta que le Chef de ces Chevaliers qui leur avoit parlé, étoit le fils de Garadan, ce présomptueux Chevalier Romain tombé sous les coups d'Amadis, lorsque ce Prince étoit chez le Roi de Bohême. Ce traître, continua la Fée, furieux de la mort de Patin, & de voir Arquifib élevé sur le trône des Césars, a trouvé le moyen de s'emparer de l'enfant dont l'Impératrice Léonore venoit d'accoucher ; il l'enlevait, & ce malheureux enfant, privé de tout secours

eût été la victime de la vengeance de ce scélérat, si je n'eusse volé pour le secourir. Ayant pris la figure d'une pauvre femme, j'ai joint les ravisseurs de l'enfant dans cette forêt; &, les voyant importunés par ses cris, je me suis offerte pour le porter, ce qu'ils ont accepté. Dès que j'ai tenu l'enfant dans mes bras, je me suis fait entourer par un feu violent qui les a fait reculer; vous avez vu la fin de cette aventure, & c'est par mon pouvoir que la barque vous a conduits à portée de me secourir. Adieu, mes chers enfans, ajouta-t-elle, rembarquez-vous; armez-vous d'une constance égale à votre courage pour accomplir les aventures qui vous sont réservées; je n'ai plus besoin que de moi-même pour reporter l'enfant à sa mère Léonore. Tous les deux vinrent lui baiser les mains, & virèrent à l'instant deux énormes dragons s'avancer; l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, & la suivre des deux côtés de son palais.

C'est sous la garde de ces dragons qu'Urgande s'avançoit près de Rome, lorsque le Roi de Sardaigne, Florestan, apperçut & reconnut l'enfant à ses langes, sur lesquels les armes de l'Empire étoient brodées; & voyant qu'il étoit tenu par une femme qui marchoit entre deux dragons, il s'avança l'épée haute pour les com-

battre & s'emparer de l'enfant dont il avoit juré de faire pendant un an la recherche. Il fut très-étonné de voir tout-à-coup disparoître les deux dragons : Eh quoi ! lui dit Urgande , le Roi Florestan ne veut donc pas reconnoître son ancienne amie ? Puisque je suis maintenant sous sa garde , je me tiens plus en sûreté que sous celle des monstres les plus redoutables. Urgande , à ces mots ; lui présenta l'enfant afin qu'il achevât de le reconnoître , & tous les deux rejoignirent bientôt Léonore & l'Empereur , qui passèrent de la douleur la plus amère à la joie la plus vive , lorsqu'Urgande remit un enfant si cher entre leurs bras.

A peine le jeune Garinter , Roi de Dace , & Maneli , fils de Cildadan , se furent-ils embarqués , après avoir pris congé d'Urgande , que leur barque fut emportée par les vents avec rapidité. Ne pouvant la gouverner , la barque fut poussée & se brisa sur les rochers d'une grande île. Ce ne fut qu'avec peine qu'eux & leurs Ecuyers purent gravir sur les bords escarpés. S'étant dispersés dans cette île pour y chercher quelque habitation , ils eurent tout-à-tour à combattre des ours & des singes de la grande espèce qu'ils tuèrent ou mirent en fuite ; mais un ennemi plus redoutable commençoit à les attaquer depuis trois jours ; ils n'avoient

appaîsé leur faim que par quelques rayons de miel sauvage, que les ours & les singes continuoient à leur disputer : ils désespéroient de leur sort, lorsqu'ils virent un gros vaisseau s'approcher & jeter l'ancre près de l'isle.

Le Roi de Dace & Maneli, couverts de leurs armes blanches que le soleil rendoit plus brillantes, firent des signaux ; bientôt ils virent jeter une chaloupe à la mer, & quelques gens armés qui s'approchèrent à portée de leur parler. Maneli les pria de les venir prendre, & leur demanda de quelle nation étoit le maître du vaisseau : Nous l'ignorons, dirent-ils ; mais il est l'ennemi de toutes, & bientôt vous serez soumis à son pouvoir. On le nomme communément le diable marin ; mais son vrai nom c'est Frandolo. Les deux Chevaliers connoissoient Frandolo pour être le Pirate le plus redouté. L'Empereur de Grèce avoit souvent envoyé des vaisseaux pour le combattre ; mais le redoutable Frandolo les avoit détruits, & continuoît à faire les plus grands ravages dans toutes les Isles de l'Archipel. Leur situation devenoit si cruelle & si pressante, qu'ils demandèrent à lui parler, lorsqu'un des hommes de la chaloupe, considérant leurs boucliers & remarquant les croix noires, retourna vers le vaisseau, que quelques momens après ils virent

s'approcher d'eux; & le terrible Frandolo, dont la taille approchoit de celle d'un géant, leur cria: Traîtres, je vous tiens, & vous m'allez payer bien cher la mort de mon cousin le géant Vindoraque.

Prends garde, lui répondit Garinter; & si ce n'est pas le dessein formé de nous chercher une mauvaise querelle, sois sûr que nous n'avons jamais connu ce Vindoraque, & que nous n'avons aucune part à sa mort. Pardieu! dit Frandolo, bien lâches doivent être ceux qui n'osent avouer leurs actes: venez, la Demoiselle, s'écria-t-il, en appelant une jeune fille captive sur son vaisseau; ne reconnoissez-vous pas en ces deux Chevaliers ceux qui mirent à mort Vindoraque dans l'isle de la Montagne défendue? Ce sont bien là, dit-elle, les mêmes armes qu'ils portoient, & plaie au sort que ce soit eux, je ne ferai pas long-tems captive! Le Roi de Dace & Maneli, qui commençoient à se douter que Vindoraque étoit tombé sous les coups de Talanque & d'Ambor, délacèrent leurs casques, en disant à Frandolo: Nous ne cherchons pas à te dissuader de ce que tu nous imputes, car il nous importe peu que tu persistes à nous croire vainqueurs de ton cousin; nous désirons même que tu sois assez brave pour chercher à venger sa mort, & nous te déclarons que

nous prenons parti pour ceux dont il l'a reçue. Ah! Seigneur, s'écria la Demoiselle, si vous connoissez Esplandian & ses compagnons, prenez ma défense. Et où les avez-vous laissés, dit Garinter? Esplandian, leur dit-elle, est parti avec Lifvard, & Talanque est avec Ambor à la garde de la Montagne défendue. Pendant que la Demoiselle & les compagnons d'Esplandian s'expliquoient ensemble, Frandolo descendoit dans une chaloupe, & se fit conduire à terre. Jeunes pages, dit-il d'un ton arrogant aux deux Chevaliers, je viens vous chercher pour me servir; je veux bien croire que vous n'avez point de part à la mort de Vindoraque; mais, puisque vous dites être les amis de ceux qui l'ont vaincu, ce que je peux faire de mieux pour vous, c'est de vous mettre au nombre de mes esclaves.

Les deux Chevaliers se continrent, dans la peur qu'ils eurent que Frandolo ne vînt pas jusqu'à l'isle; mais, dès qu'ils le virent descendre, Maneli, remettant son casque, fut au-devant de lui: Frandolo, lui dit-il, tu passes entre les Chevaliers pour être brave & généreux; crois-moi, quittes un genre de vie qui t'avilit, & qui n'est point fait pour toi; remets cette Demoiselle sous notre garde, & conduis-nous à la Montagne défendue pour y rejoindre nos

compagnons. Je le ferois, dit Frandolo, si j'avois l'espérance de vous combattre tous les quatre ensemble; mais dans l'incertitude où je suis de les joindre, je ne perdrai pas l'occasion de m'assurer de vous. Parbleu! dit Maneli, quoique je ne m'estime pas autant qu'un des deux autres, je vais éprouver ce que tu fais faire, & je te désire sous les conditions de te laisser maître de ma vie, si je succombe; ou d'être maître de ton fort & de ton vaisseau, si je suis vainqueur.

Frandolo fut étonné de trouver tant de courage dans un jeune Chevalier dont il ne pouvoit craindre la force; il s'avança pour le saisir; Maneli, sautant en arrière, lui présenta la pointe de son épée, & lui cria de se mettre en défense, Frandolo crut l'abattre du premier coup; mais Maneli lui fit bientôt connoître qu'il auroit besoin de toutes ses forces pour lui résister.

Pendant que le combat s'engageoit entr'eux, & devenoit terrible, le Roi de Dace sauta dans la barque, & força les matelots à le conduire au vaisseau; celui qui le commandoit en second fut très-aise de le voir venir de lui-même se livrer aux chaînes qu'il lui préparoit, & le laissa tranquillement monter sur le pont; mais à peine Garinter y fut-il monté, que, s'élançant sur ce Lieutenant, il le terrassa, lui criant qu'il étoit

mort s'il appelloit ses gens à son secours, & s'il n'attendoit pas pour prendre un parti de voir quel seroit l'événement du combat de Frandolo contre son compagnon. Le combat eût été plus long, si les armes de Maneli n'eussent été supérieures à celles de Frandolo; celui-ci, couvert de blessures, fut obligé de se rendre; & Maneli, suivant la générosité des Chevaliers de l'Isle ferme, courut à son secours & l'embrassa dès qu'il eut reçu sa parole. Frandolo cria sur le champ à ceux de son vaisseau d'obéir aux ordres que les deux Chevaliers leur donneroient. Une barque vint chercher les combattans, & Garinter & Maneli furent si contens de la franchise & des sentimens d'honneur que leur montra Frandolo, que, de ce moment, une tendre amitié les unit avec lui.

La Demoiselle, délivrée par la victoire de Maneli, vint pour remercier ses bienfaiteurs; elle ne doutoit point à leurs armes qu'ils ne fussent Ambor & Talanque; mais elle fut surprise, en les voyant sans casque, de ne les point connoître; & ce fut alors qu'elle s'accusa devant eux d'avoir confirmé ce qu'un Ecuyer de Vindoraque avoit dit du combat & de la mort de ce géant. Ce fut alors aussi que Garinter & Maneli furent informés de la conquête qu'Esplan-dian avoit faite de la Montagne défendue, de

la mort de Furion & de Matroco, & de la délivrance de Lifvard; que la Demoiselle se fit connoître pour être Carmelle, & leur confia les ordres dont Esplandian l'avoit chargée, qu'elle alloit exécuter lorsque Frandolo l'avoit enlevée.

Garinter & Maneli prirent aussi-tôt le parti de la conduire eux-mêmes à Constantinople, avant que de retourner à la Montagne défendue. Frandolo frémit lorsqu'il leur vit prendre cette résolution, sachant que l'Empereur, outré des pirateries qu'il avoit exercées dans les isles de Grèce, avoit juré sa mort; mais Maneli lui promit de faire sa paix avec ce Prince, l'assurant que son compagnon & lui le prenoient sous leur sauve-garde: ils ordonnèrent donc au pilote de faire voile vers Constantinople, & le quatrième jour ils entrèrent dans le port de cette belle capitale de l'Empire d'Orient.

Les Chevaliers, en descendant de leur vaisseau, se firent conduire au palais de l'Empereur, & Frandolo les suivit. L'Empereur étant alors à la chasse, ils furent reçus par Léonorine, dont la beauté les surprit, quoiqu'ils eussent déjà vu dans l'Isle ferme Oriane, Olinde & Briolantié. Léonorine joignoit à tous les dons de plaire, cette politesse noble, & cette urbanité qui rendit la Grèce le modèle de toutes les nations policées.

Les Chevaliers lui présentèrent Frandolo. Maneli, ne parlant qu'avec modestie de sa victoire, ne s'occupa qu'à persuader Léonorine qu'un Chevalier aussi grand marin que l'étoit Frandolo, deviendrait très-utile à l'Empereur, en l'attachant à son service; mais ils présentèrent aussi la jeune Carmelle qui, pensive & les larmes aux yeux, ne pouvoit s'empêcher d'admirer Léonorine, & qui, dans les premiers momens, eut besoin de toute sa constance pour surmonter sa douleur, & s'acquitter de la commission dont Esplandian l'avoit chargée.

Les deux Chevaliers s'étant retirés, Carmelle resta seule auprès de la Princesse. Fléchissant un genou devant elle : Reconnoissez, Madame, cet anneau que vous donnâtes au Chevalier de la verte épée, que vous connoissez aujourd'hui sous le nom d'Amadis. Léonorine, examinant l'anneau, dit à Carmelle, qu'en effet elle l'avoit donné dans son enfance au meilleur des Chevaliers de la terre. Celui qui vous l'envoie par moi, Madame, dit Carmelle, l'égale dès aujourd'hui; c'est Esplandian, c'est le fils du grand Amadis, qui brûle du désir d'être honoré du titre de votre Chevalier. Léonorine rougit; elle hésitoit à répondre, lorsque l'Empereur arriva de la chasse, & monta chez elle, suivi des deux Chevaliers. Léonorine fit part à l'Em-

pereur du message d'Esplandian ; & Carmelle, s'étant remise de son premier trouble , raconta tous les combats qu'Esplandian avoit essuyés pour se rendre maître de la Montagne défendue, celui de Talanque & d'Ambor contre Vindoraque , & celui de Maneli lorsqu'il l'avoit délivrée de Frandolo. L'Empereur, prévenu déjà par Gastilles de toutes les merveilles qui signaloient la naissance, l'éducation & le commencement des actes de la vie d'Esplandian, fit son éloge avec chaleur, & se plaignit à Carmelle que ce jeune Prince ne fût pas venu pour présenter lui-même l'anneau qu'Amadis avoit reçu de Léonorine : Seigneurs Chevaliers, dit-il, je ne le tiens point quitte, &, comme ses compagnons, vous me répondrez de lui : donnez-moi donc votre parole, leur dit-il en leur tendant la main, que vous resterez en otage dans ma Cour, jusqu'à ce qu'il vienne s'acquitter lui-même. Frandolo n'essuya que quelques légers reproches de l'Empereur qui le retint à son service, & lui donna des marques publiques de son estime, en recevant son serment de fidélité.

Léonorine & Carmelle étant restées seules, la jeune Princesse saisit ce moment de faire quelques légères questions au sujet d'Esplandian. L'on se plaît à parler de ce que l'on aime, & la

réponse de Carmelle fut de peindre ce jeune Chevalier avec les traits de feu qui le gravoient dans son ame ; le plaisir qu'elle sentoît à parler de sa beauté, de son courage, de tout ce qui le rendoit si cher à son cœur, l'empêcha de s'appercevoir de toute l'impression qu'elle commençoit à faire sur Léonorine : cette impression fut égale à celle qu'Esplandian avoit reçue du récit d'Hélisabel ; & lorsque Carmelle lui dit en soupirant & le cœur serré, qu'Esplandian n'étoit occupé que d'elle depuis qu'Hélisabel en avoit fait un portrait si fidèle, Léonorine soupira, baissa les yeux, & serra quelque tems les mains de Carmelle, sans lui répondre. Damoiselle, lui dit-elle enfin, je sens que je serois la plus ingrate Princesse de la terre, si je n'étois pas sensible à l'hommage du Prince qui vous envoie ; dites-lui que je me fais honneur de l'accepter pour Chevalier, & portez-lui pour gage de ce premier lien, cette agraffe que Grimanèse, mon aïeule, donna pour présent à mon aïeul Apollidon. Carmelle reçut cette agraffe en soupirant, & la mit dans son sein avec un secret & douloureux sentiment qui l'empêcha d'être sensible au magnifique présent qu'elle reçut pour elle-même de la belle Léonorine.

Le Roi de Dace & Maneli, quoique traités

avec

avec distinction dans la Cour brillante de l'Empereur, regrettoient déjà d'être si long-tems séparés de leurs compagnons, lorsqu'on vit arriver une Irégate, portant le pavillon de Gaule; & l'Ecuyer de Talanque en étant descendu, vint se jeter aux pieds de l'Empereur de la part de son maître & d'Ambor, pour lui demander du secours contre le redoutable Armato, Roi de Turquie, qui, sans respecter la foi des trêves qu'il avoit jurées avec les puissances voisines, étoit venu pour former le siège de la Montagne défendue avec une flotte de trois cents voiles, se croyant en droit de s'en emparer depuis la mort de Furion & de Matroco.

Si quelqu'un eût pu former quelques prétentions sur cette isle; c'eût été l'Empereur, comme étant seigneur suzerain de toutes celles de l'Archipel. Il assura donc l'Ecuyer de Talanque, qu'il regardoit l'entreprise d'Armato comme une injure qui lui devoit personnel. Frandglo, dit-il en appelant ce Chevalier, je t'estime assez pour croire que tu saisiras avec zèle cette occasion de réparer tes anciens torts. Rassembles au plutôt les vaisseaux & les galères de mes ports, le plus en état de mettre à la voile; vas porter un premier secours à la Montagne défendue, en attendant que je ras-

semble des forces assez grandes pour marcher moi-même & punir Armato de sa témérité. Chevaliers, dit-il au Roi de Dace & à son compagnon, je ne vous retiens plus, & je sens trop que l'honneur & l'amitié vous appellent au secours de vos amis. Grinter & Maneli le remercièrent, & la flotte que Frandolo fit équiper à la hâte étant prête, ils s'embarquèrent avec Carmelle. Cette tendre & malheureuse Demoiselle étoit cruellement agitée, en pensant qu'elle reverroit bientôt celui dont l'empire étoit si despotique sur son cœur: elle savoit que la réponse & l'agraffe qu'elle portoit l'attacheroient plus que jamais à Léonore; mais elle avoit trop de délicatesse dans l'ame pour laisser rien ignorer à celui qu'elle adoroit de tout ce qui pouvoit le rendre heureux; elle prit le parti de souffrir en silence, & de ne s'occuper que de tout ce qui pouvoit la rendre nécessaire au jeune Esplandian, & l'assurer qu'elle ne le quitteroit jamais.

Ce Prince, après s'être séparé d'Amadis, avoit repris le chemin de l'Isle ferme avec son Ecuyer Sergil & maître Héliabel. En arrivant à la vue du palais d'Apollidon, ils apperçurent la grande serpente immobile; elle fit un léger mouvement de ses ailes, lorsque l'esquif d'Esplandian en approcha. Ce Prince, plein de

confiance pour Urgande , ne douta point que cette sage Fée n'eût envoyé ce singulier vaisseau pour quelque dessein secret ; & sans toucher aux bords de l'Isle ferme , il monta sur la grande serpente qu'il trouva sans pilote & sans matelots , mais richement parée & munie de provisions de toute espèce.

Esplandian attendit que la grande serpente s'ébranlât d'elle-même ; & ce ne fut que sur le soir que , déployant tout-à-coup ses grandes ailes , elle fendit la mer avec rapidité , & vogua pendant cinq ou six jours sans s'arrêter.

Étant abordée doucement dans une anse qui s'enfonçoit dans une belle prairie , elle ploya ses ailes. Esplandian à ce signe jugea qu'Urgande l'appelloit sur cette côte , & descendit à terre.

Deux géans redoutables étoient les maîtres de ce beau pays ; ils habitoient un fort château , bâti sur des souterrains immenses ; où le plus vieux des deux géans se plaisoit à tourmenter les Chevaliers Chrétiens qui tomboient en sa puissance ; & souvent même il sacrifioit à ses Dieux ceux qui restoient fidèles à leur foi : son fils avoit enlevé tous ceux que leur malheureux sort avoit conduits dans ce pays , & bien-tôt il parut pour combattre Esplandian.

Le vainqueur de Furion & de Matroco le

fut aussi de ces deux géans ; il délivra les prisonniers qui gémissaient dans leurs chaînes , & sa joie fut extrême , en reconnoissant Gandalin & Lafinde , qui dès le lendemain eussent été sacrifiés s'ils n'eussent été secourus , les géans ayant su que ces deux Chevaliers étoient de l'Isle ferme , & les plus fidèles serviteurs d'Amadis.

Esplandian les retint avec lui ; les autres prisonniers délivrés , ayant repris leurs armes , furent envoyés par Esplandian aux pieds de la Princesse Léonorine , avec ordre de lui dire que le Chevalier qui les avoit délivrés , brûloit d'impatience de se trouver bientôt à ses pieds ; il leur fit aussi remarquer ses armes , pour qu'ils pussent en rendre compte à cette Princesse.

Esplandian reprenoit déjà le chemin de la mer , lorsqu'il rencontra sur sa route un Chevalier d'une haute apparence qui l'aborda poliment , & lui demanda s'il n'avoit point appris quelques nouvelles du Roi Lifvard : Sire Chevalier , répondit Esplandian , je pourrois vous en donner de bonnes , si vous vouliez vous faire connoître. Ah ! Seigneur , s'écria-t-il en ôtant son casque , achevez de rassurer le fils de Lifvard sur le sort de ce Prince. Esplandian , reconnoissant aussi-tôt son oncle Norandel , courut l'embrasser , & lui raconta tous les événe-

mens de la délivrance de Lifvard , & de la conquête de la Montagne défendue. Norandel fut enchanté de ce récit : Mon cher neveu , dit-il, vous ne savez peut-être pas que vous êtes à portée d'acquérir une nouvelle gloire : deux géans terribles qui se font rendus les tyrans de ce beau pays , retiennent dans leurs fers un grand nombre de Chevaliers Chrétiens ; je venois seul pour les combattre ; mais vous rendrez la partie plus égale , & nous agirons de concert pour les attaquer. Ma foi , seigneur Norandel , dit Gandalin en riant, vous arrivez trop tard ; il est difficile de précéder Amadis ou son fils, dans les occasions d'acquérir de la gloire : les deux géans sont tombés sous les coups d'Esplandian , & c'est à lui que Lafinde & moi nous devons notre liberté. Norandel, plein de surprise & d'admiration , dit à son neveu que , n'ayant plus rien à faire pour la délivrance de Lifvard & des Chevaliers Chrétiens, ce qu'il desiroit le plus étoit de le suivre ; ils reprirent ensemble le chemin de la mer , & montèrent dans la grande serpente qui déploya ses ailes dès qu'elle les eut reçus dans ses flancs.

Cette navigation fut heureuse & rapide comme les précédentes , & la serpente s'arrêtant dans le port de l'isle où l'affreux Endriaque avoit succombé sous les coups d'Amadis, Gan-

dalain conduisit Esplandian au superbe monument que l'Empereur de Grèce avoit fait élever en mémoire de cette victoire. Après avoir admiré la valeur & la force d'Amadis, & visité cette isle célèbre, ils se rembarquèrent ; & le second jour, vers l'heure du midi, la grande serpente s'arrêta d'elle-même à demi-lieue d'une ville immense qui s'étendoit en croissant sur les bords de la mer, & qu'Hélisabel reconnut aussi-tôt pour être la capitale de l'Orient.

Esplandian commençoit à s'impatier de voir la grande serpente immobile, lorsque tout-à-coup il lui vit agiter la tête, lancer du feu, & pousser des rugissemens qui faisoient retentir la côte. La mer à l'instant devint orageuse autour d'elle ; & les flots, s'élevant & se choquant avec violence, étoient blanchis d'écume, & ne laissoient nul moyen de jeter un esquif pour s'approcher de la côte.

On fut d'abord très-effrayé de ce spectacle dans Constantinople, & la consternation commençoit même à se répandre dans la Cour de l'Empereur, lorsque Gastilles son neveu le rassura ; mais en même tems quel trouble ne jeta-t-il pas dans le cœur de Léonorine, lorsqu'elle l'entendit assurer l'Empereur que la grande serpente étoit le vaisseau qu'Urgande avoit fabriqué par son art, pour Esplandian, & qu'il ne

doutoit point que ce Chevalier n'y fût alors ! L'Empereur & toute sa Cour étant accourus sur le rivage, ils purent distinguer les efforts que ceux qui montoient la serpente faisoient en vain avec de longues rames pour la faire approcher du port. Gassilles essaya vainement de s'en approcher dans un esquif : la mer s'éleva plus haut encore qu'elle n'avoit fait jusqu'alors, & les vagues irritées repoussèrent l'esquif de Gassilles jusques sur le rivage.

Léonorine ne pouvant croire qu'une puissance supérieure empêchât la grande serpente d'aborder, s'indignoit de ce long retard, au point même d'avoir l'injustice d'en accuser Esplandian qui se désespéroit sur le tillac du vaisseau, & qui se fût précipité dans la mer malgré la tempête, pour aborder le rivage, si Gandalin ne l'eût retenu; leur désespoir à tous deux fut à son comble, lorsque la grande serpente, redoublant ses feux & ses rugissemens, étendit ses grandes ailes; & partant avec la rapidité d'une flèche, elle passa le Bosphore, & disparut aux regards de l'Empereur & de la triste Léonorine.

Norandel & Gandalin eurent bien de la peine à calmer Esplandian, en lui représentant que la sage Urgande l'aimoit trop pour l'avoir éloigné de Constantinople sans quelque forte raison; ce

74 AMADIS DE GAULE.

Prince ne put les écouter que lorsque le second jour de cette navigation il reconnut l'isle de la Montagne défendue, & la flotte de Frandolo qui l'avoit fait mouiller couverte par un promontoire, & qui la tenoit prête pour attaquer celle d'Armato, lorsqu'elle s'approcheroit de l'isle pour le débarquement.

Frandolo commençoit à se mettre en défense à l'approche du monstrueux vaisseau qu'il croyoit venir pour le submerger, lorsque le Roi de Dace & Maneli le rassurèrent, en reconnoissant avec la joie la plus vive que c'étoit leur compagnon Esplandian qui s'approchoit; alors, tous les trois s'embarquant dans un esquif, ils voguèrent vers la grande serpente qui cessa de jetter des feux & de rugir, & qu'ils abordèrent avec facilité.

La joie d'Esplandian fut bien vive en revoyant ses deux compagnons; elle redoubla lorsque par le récit qu'ils lui firent de leurs aventures, il apprit qu'ils avoient délivré Carmelle. Son premier soin fut de l'envoyer chercher; &, pendant le tems employé pour les deux trajets, Esplandian fit connoissance avec Frandolo, & lui tint les propos les plus honorables & les plus flatteurs.

Carmelle reçut avec transport l'ordre d'aller trouver Esplandian; il n'est aucun sentiment

douloureux qui puisse troubler le premier moment de revoir ce que l'on aime ! Il tendit la main à Carmelle pour l'aider à monter sur le tillac, il lui ferra la sienne ; il l'embrassa tendrement ; mais les premiers mots qu'il lui dit, furent pour lui demander comment l'Empereur & Léonorine avoient reçu son message. Carmelle l'assura que tous les deux le desiroient vivement dans leur Cour : Je ne peux vous cacher, ajouta-t-elle en soupirant, que la Princesse Léonorine se plaint de ce que vous avez été si long-tems sans exécuter les ordres d'Amadis ; mais j'ai lu dans ses yeux, comme je lis facilement dans mon cœur, qu'il vous sera bien facile de faire votre paix avec elle.

Leur conversation fut interrompue dans ce moment par le retour d'une frégate que Frandolo faisoit tenir en avant pour lui donner des nouvelles de la flotte ennemie ; le Commandant de cette frégate leur rapporta qu'une division considérable de cette flotte s'étoit détachée, & faisoit voile vers les côtes orientales, pour aller recevoir des troupes & des vivres, & qu'il paroïssoit régner assez peu d'ordre & de précautions dans le reste de la flotte, pour qu'il fût aisé de la détruire, en attendant la première pointe du jour pour la surprendre & pour l'attaquer.

Esplandian & Frandolo suivirent cet avis & l'orient commençoit à peine à se colorer, qu'ils sortirent de l'anse qu'un long promontoire couvroit ; la grande serpente, prenant d'elle-même la tête des vaisseaux de Frandolo, les rugissemens & les feux qu'elle lançoit portèrent une telle épouvante dans la flotte Turque, qu'elle fut entièrement défaite, sans presque avoir fait aucune résistance.

Esplandian & Frandolo descendirent dans l'isle de la Montagne défendue avec leurs compagnons, en forçant un des quartiers de l'armée qui l'assiégeoit, Ambor & Talanque, qui depuis un mois avoient résisté courageusement à toutes les attaques, rendirent compte de leurs manœuvres, & conduisirent Esplandian sur une tour, pour lui faire voir la disposition des lignes dans lesquelles Armato s'étoit posté pour envelopper la forteresse, & diriger plusieurs attaques différentes.

Les résolutions les plus fortes & les plus courageuses sont toujours les premières qui se

* Dans le récit que font Ambor & Talanque, ils parlent sans cesse de mines, de contre-mines ; & , cessant absolument de se conformer au costume de l'Amadis de Gaule, ils traitent de ce siège, comme Pierre Navarre, ce célèbre chef de l'artillerie de Charles Quint, auroit pu le faire lui-même.

présentent au véritable héroïsme. Esplandian, ses compagnons & Norandel sentirent une indignation secrète de se voir entourés par une armée d'infidèles, & de rester enfermés entre des murailles en leur présence : ce fut après avoir bien observé les dispositions du camp d'Armato, & sur-tout le quartier de ce Soudan, qu'ils reconnurent à la hauteur des pavillons surmontés d'un croissant ; ce fut, dis-je, après s'être concertés ensemble, qu'ils résolurent de faire une sortie dès la nuit suivante, & d'aller attaquer Armato jusques dans son camp.

Cette sortie, faite avec autant de prudence que de courage, réussit pleinement ; des flots de sang inondèrent bientôt le camp des Turcs ; & le brave Esplandian & Frandolo pénétrant jusqu'aux tentes d'Armato, ce fut en vain que ce Soudan voulut résister : Esplandian le saisit entre ses bras nerveux ; &, l'enlevant tandis que ses compagnons assuroient sa retraite, il le porta jusqu'à la poterne de la citadelle où Gandalin le reçut de ses mains ; & le prit sous sa garde. Esplandian retourna promptement pour achever la défaite des Turcs, épouvantés par la prise de leur Soudan : elle fut entière ; des richesses immenses qu'ils laissèrent dans leur camp furent la proie des habitans dont la valeur avoit

secondé les premiers efforts d'Ambor & de Talianque.

Le jour ayant éclairé la fuite des troupes d'Armato, dont le plus petit nombre se sauva sur quelques vaisseaux qui leur restoiẽt, Armato ne put apprendre sans indignation que Frandolo, qu'il avoit protégé long-tems, étoit au nombre de ses ennemis. Ses chaînes ne purent rien diminuer de sa fierté & de ses menaces; elles irritèrent Esplandian au point de lui faire prendre la résolution de porter ses armes au cœur des Etats d'Armato, & d'aller planter le signe révééré des Chrétiens sur le faite de la grande mosquée où l'on voyoit flotter l'étendard de Mahomet qui dominoit sur le palais de ce Soudan.

L'exécution de ce grand projet lui devint encore plus facile par l'arrivée de Gastilles, neveu de l'Empereur. Ce Prince avoit fait rassembler promptement l'élite de ses Chevaliers, & la flotte nombreuse qui, deux jours après la prise d'Armato, vint sous les ordres de Gastilles au secours de la Montagne défendue: cette flotte se joignit à celle de Frandolo; & les Chevaliers de l'isle de la Montagne défendue, comptant d'ailleurs sur le secours de ceux de l'Isle ferme, résolurent d'attaquer par mer & par terre les Etats d'Armato, & d'élever des temples au

Seigneur sur les débris des mosquées du faux Prophète.

Tandis que tout se préparoit dans l'Isle défendue pour cette grande expédition, la Cour de la grande Bretagne étoit occupée par le spectacle le plus touchant.

Le cours d'une longue vie, rappelé dans l'ame timorée de Lifvard, lui remit, sous les yeux les injustices & les fautes qu'il avoit pu commettre, les périls qu'il avoit courus, le peu d'intervalle qui lui restoit entre la vieillesse & la mort, & plus encore la reconnoissance qu'il devoit au grand Amadis. Il prit la résolution d'abdiquer l'empire * de la grande Bretagne, & de placer de sa main cette couronne sur la tête d'Oriane & du héros devenu son époux. Ce Prince & la belle Oriane combattirent en vain la résolution de Lifvard ; ils furent forcés d'obéir. Ce fut au milieu de la fête la plus solennelle, que le Roi Lifvard & Brisène les firent monter sur le trône qu'ils avoient long-tems occupé, & les couronnèrent aux yeux de tous leurs grands vassaux rassemblés.

* Tout ce que l'Auteur dit ici des motifs de Lifvard pour abdiquer, se rapporte à ce que l'histoire raconte de ceux de Charles-Quint : Lifvard & ce Prince, en effet, avoient quelques traits de ressemblance ; mais Philippe II n'en eut jamais aucun avec Amadis.

Lifvârd & Brisène se retirèrent à Mirefleur, & ne permirent qu'au vertueux vieillard Grumedan de les suivre. Ce fut alors qu'Amadis étant maître des riches possessions que lui laissoit Lifvârd, s'occupâ de faire le bonheur de ceux dont il avoit à récompenser l'attachement & la fidélité : Arban de Norgales vit augmenter ses possessions de la plus belle des isles Hébrides ; Gandales eut les Etats du Duc de Bristol ; Gandalin toutes les possessions d'Arcalaüs ; & les trois grandes charges de la Couronne furent la récompense d'Angriotes d'Estravaux, de Guilan le Pensif, & du main Ardan.

Peu de tems après, un Ecuyer de Norandel vint à la Cour d'Amadis pour lui porter des nouvelles de tous les grands événemens qui venoient de se passer dans l'isle de la Montagne défendue ; & pour l'informer de la résolution qu'Esplandian avoit prise de porter ses armes dans le Levant, & de faire la conquête des Etats d'Armato.

Amadis reconnut bien son grand cœur dans celui de son fils ; & partageant son ressentiment & sa résolution de combattre les infidèles, sa tendresse pour Esplandian, & son zèle pour la foi, le déterminèrent à faire équiper seulement un grand vaisseau bien armé, sur lequel il se proposa de passer, suivi de quelques Chevaliers,

pour aller joindre l'armée de son fils, & combattre sous ses drapeaux comme un simple Chevalier.

Esplandian & Frandolo, connoissant toute l'importance d'attaquer les Turcs dans le moment où la défaite de leur armée & la prise d'Armato les consternoient, marchèrent avec Gastiles; & ne trouvant point d'armée en état de combattre, ils assiégèrent plusieurs villes considérables, & s'en emparèrent malgré la résistance du Prince Alphorax. Ce fut dans la grande & belle cité d'Alphorin, capitale des Etats de ce Prince, que la belle Héliaxa devint la prisonnière d'Esplandian; mais ce généreux Prince, loin d'abuser de l'avantage que la prise d'Héliaxa lui donnoit sur Alphorax, dont elle étoit adorée, ne voulut point troubler leur union; il aima mieux combattre plus long-tems un ennemi qu'il estimoit, que de retenir dans ses fers une des plus belles Princesses de l'Asie; il la renvoya, suivie de tous ceux qui la servoient, & de cinquante chariots couverts.

Cette campagne brillante finit par la prise de la forte cité de Galatie: les compagnons d'Esplandian, Frandolo, Gastiles, s'y couvrirent de gloire sous les yeux d'Esplandian; & Gastiles se rembarqua pour retourner à Constantinople, & rendre compte à l'Empereur du succès des

armées Chrétiennes contre celles des Infidèles.

Gastiles dans son récit, éleva jusqu'aux cieux le courage, la prudence & la générosité d'Esplandian; & l'Empereur ne pouvoit apprendre sans étonnement, que ce Prince dans un âge si tendre, se comportât déjà comme les plus grands Capitaines. Gastiles, mettant un genou en terre devant la belle Léonorine, lui dit, que celui qui s'honoroit du titre de son Chevalier, l'avoit chargé de lui prêter de sa part hommage de ses conquêtes; & sur-tout de la montagne défendue qu'il n'avoit conquise & qu'il ne gardoit que pour elle. Léonorine reçut Gastiles avec froideur, & ne put s'empêcher de marquer un secret dépit de ce qu'Esplandian n'étoit pas venu lui-même auprès d'elle: Il faut, dit-elle, qu'il ait oublié les ordres de son père Amadis, ou qu'il ait bien peu de desir de les exécuter.

Mandez-lui, mon cousin, ajouta-t-elle, que sa conduite me porte à ne point croire les propos que Carmelle m'a tenus de sa part, & que je n'accepte rien de ses offres; & ne le reconnoîtrai pour être mon Chevalier, que dans la Cour de l'Empereur.

Gastiles essaya vainement d'adoucir l'esprit de Léonorine; & quoique l'Empereur tournât
en

en badinage ce qu'elle venoit de dire à Gastiles, celui-ci, qui s'étoit pris du plus tendre attachement pour Esplandian, crut ne devoir pas lui cacher que Léonorine étoit irritée; il fit partir sur le champ un Ecuyer chargé d'une lettre pour ce Prince, dans laquelle il le pressoit de venir au plus tôt réparer sa faute.

Cet Ecuyer fit la plus grande diligence, & se rendit dans la ville d'Alpharin, où s'étoient rassemblés Esplandian & ses compagnons, après la prise de Galatie. Carmelle l'ayant apperçu lorsqu'il entroit dans cette ville, & l'ayant reconnu, ne douta point que Gastiles ne l'eût envoyé pour rendre compte de la commission dont Esplandian l'avoit chargé; & connoissant toute l'impression que ce message pouvoit faire sur ce Prince, ce ne fut que lorsqu'il fut seul qu'elle introduisit cet Ecuyer dans sa chambre.

Esplandian, en effet, ne put retenir ses larmes en lisant la lettre de Gastiles. Carmelle, attendrie de les voir couler, commença par y mêler les siennes; elle voulut lire cette lettre, & poussant un soupir après l'avoir lue; Ah! que vous connoissez peu l'amour, lui dit elle, & la façon dont il s'exprime dans la bouche d'une personne de mon sexe! Que pouvoit dire à Gastiles cette heureuse Léonorine, ajouta-t-elle? Pouvoit-elle vous presser plus adroitement

de vous rendre auprès d'elle? Eh! comment ne voyez-vous pas que les reproches qu'elle fait au fils d'Amadis, sont une vive & douce invitation qu'elle fait à l'amant! Mais ne différez plus de vous rendre auprès d'elle: quelques lauriers de plus ne vous donneroient pas plus de mérite à ses yeux; partons au plutôt... Le sort de votre malheureuse Carmelle est de souffrir sans cesse; mais le plus cruel supplice est de vous voir verser des larmes pour une autre, tandis que celles que je verse pour vous seront éternelles.

Esplandian rassuré par Carmelle, donna des ordres pour son départ, & ne prenant avec lui que le Roi de Dace, Gandalin, Enil & Carmelle, il laissa ses autres compagnons à la garde de ses conquêtes.

A peine le vaisseau d'Esplandian eut-il gagné la grande mer, qu'il fut assailli par un coup de vent furieux qui déchira ses voiles, & l'entraîna rapidement hors de sa route; une brume épaisse & la mer agitée empêchèrent pendant trois jours le pilote de se reconnoître, & le vaisseau tombant dans un courant rapide, fut porté, pendant la dernière nuit de cette périlleuse navigation, dans l'anse d'une isle élevée, où il échoua sur le sable. Des sifflemens & des hurlemens affreux qu'ils entendoient sur une montagne qui dominoit sur cette anse, & dont la lune leur

faisoit à peine distinguer le sommet, les retinrent jusqu'au jour dans le vaisseau. La brume s'étant éclaircie aux premiers rayons du soleil, Esplandian & Gandalin crurent reconnoître l'Isle de la Demoiselle Enchanteresse. Gandalin raconta tous les périls qu'Amadis & son fils Esplandian avoient essuyés au sommet de ce mont: Esplandian, qui se souvint alors qu'il n'avoit pu se saisir que de la riche épée, & que la conquête des autres richesses du petit temple d'Hercule étoient restées dans ce lieu, résolut d'y remonter encore; & le Roi de Date, Gandalin, Enil & Carmelle voulurent partager avec lui les périls de cette recherche. Les serpens s'étant retirés au lever du soleil dans les antres qui s'ouvroient dans ces roches escarpées, les Chevaliers arrivèrent sans peine au sommet de la montagne, & trouvèrent les portes du temple ouvertes; ils admirèrent la grande & magnifique tombe qu'ils trouvèrent au milieu de ce temple; une lame de crystal de roche, de six pouces d'épaisseur & de douze pieds de long, couvroit une seconde lame de lapis-lazuli. Les trois compagnons d'Esplandian essayèrent vainement d'ébranler la lame de crystal; Esplandian se mit à rire de leurs efforts inutiles: Voyons, dit-il, si depuis que je suis venu dans ce temple j'aurois acquis de nouvelles forces.

Alors, faififfant les deux coins de la table de cryftal, il la leva fans peine, & la table azurée ne lui coûta pas plus d'efforts. Cette feconde table couvroit un grand coffre de bois de cèdre, enrichi de bordures d'or couvertes de pierres précieufes; un parfum exquis remplit l'air du temple, & la clef d'or qu'Esplandian trouva dans la serrure d'émeraude de ce coffre, lui donna le moyen de l'ouvrir. Une statue d'or massif, & brillante du feu des diamans, & des efcarboucles qui l'ornoient, rempliffoit l'intérieur de ce coffre; cette statue repréfentoit le grand Jehova. Un delta de diamans, furmonté, par une étoile étincelante, s'élevoit du milieu de la couronne; fa main droite foutenoit une fphère célefte, fa main gauche un ferpent de rubis mordant fa queue, & le fymbole de l'éternité. Un écriteau fe trouvoit aux pieds de la statue, & des lettres grecques traçoient ces mots.

» Au tems à venir, le fers d'amour enfermé
» ci-dedans, la vie lui fera reftituée par celle
» qui caufera fa déceptive mort. Les Grecques
» ouailles nourries en doux pâturages, fouffri-
» ront périls & dures contraintes par les loups
» marins affamés. Hors surviendra le faon du
» brave lion, qui les délivrera de la dent meur-
» trière; mais le grand pafteur perdra fa puis-
» fance, fon ouaille chérie fera la proie du

« jeune lion; alors la grande serpente, l'épée
» enchantée, & cette haute roche disparaîtront
» pour toujours en s'abymant dans la mer Pon-
» tique. »

Esplandian ni ses compagnons ne purent entendre le sens de cette prophétie: se voyant les maîtres de ces riches trésors, ils se les partagèrent pour les emporter; &, malgré l'élévation du mont & la rapidité de la descente, ils parvinrent à les amener jusqu'à leur vaisseau dans lequel ils se rembarquèrent.

Esplandian ayant fait diriger sa route vers Constantinople, retomba bientôt dans une sombre rêverie. La tendre Carmelle en étoit affligée, mais elle ne pouvoit se résoudre à l'en distraire; elle eût encore plus craint d'en demander la cause: l'amour malheureux n'est que trop habile à deviner celle de son supplice; l'intérêt vif qui l'attache à pénétrer les sentimens de ce qu'il adore, ne l'éclaire que trop sur ce qui doit lui percer le cœur; & les soupirs de l'objet aimé dont il n'est pas la cause, font des coups d'autant plus mortels, qu'aucun espoir n'en adoucit l'amertume. Carmelle, les yeux gros de larmes, tenoit ses regards attachés sur Esplandian sans lui rien dire, lorsque le Roi de Dace interrompit ce long silence. Esplandian se réveilla comme d'un long sommeil; il sentoît trop vivement la

besoin qu'un amant bien tendre a de parler de ce qu'il aime, pour ne pas répondre à son ami dès qu'il l'entendit parler de la Cour de Grèce, & pour ne pas l'exciter à poursuivre, dès que cet ami proféra le nom de Léonorine. Le Roi de Dace fit de son mieux pour le rassurer sur la lettre qu'il avoit reçue de Gastiles; mais voyant qu'Esplandian n'écoutoit que la crainte d'avoir déplu, qu'il n'osoit même se déterminer à paroître à la Cour de l'Empereur sans que Léonorine en fût prévenue, il s'offrit de l'y précéder; & son ami recevant cette offre avec les plus vifs transports de reconnoissance, il s'embarqua dans un esquif pour se rendre à Constantinople, promettant à son compagnon de venir le rejoindre à l'entrée du Bosphore, dès qu'il auroit vu la belle Léonorine.

Le Roi de Dace fit force de voiles, tandis que le vaisseau d'Esplandian mit en panne, pour lui laisser le tems nécessaire; mais bientôt un vent contraire ayant entraîné cet esquif hors de la route, le Roi de Dace, après une longue & périlleuse navigation, fut obligé d'aborder sur une côte inconnue, où de longues aventures qu'il mit à fin avec gloire, le séparèrent pendant long-tems d'Esplandian, qui l'attendit vainement à l'entrée du fameux détroit marqué pour leur rendez-vous.

Après avoir attendu vainement le Roi de

Dace pendant près d'un mois, Esplandian se crut plus éloigné que jamais de toute espérance ; & dans sa tristesse profonde, n'imaginant rien, il eut recours à Carmelle. Votre état lui dit-elle, me touche vivement : quoique je sois plus malheureuse que vous, n'ayant aucun espoir, & rien n'ayant encore détruit le vôtre, faut-il, hélas ! que vous me forciez à vous suggérer moi-même les moyens de voir celle que vous aimez ? Ah ! ma chère Carmelle, dit-il en lui serrant les mains, en imaginez-vous qui ne me compromet pas ni la Princesse Léonorine ? Carmelle retira ses mains de celles d'Esplandian ; la plus légère caresse que l'amour eût inspirée auroit fait sa félicité ; mais elle se déroboit, malgré ses premiers mouvemens, à celles qu'elle ne devoit qu'à l'amitié. Laissez-vous conduire, lui dit-elle ; ordonnez seulement à tous les gens de l'équipage de dire que vous êtes resté dans l'isle de la Montagne défendue : cachez-vous à fond de cale dès que nous entrerons dans le port de Constantinople, & laissez-moi faire le reste. Esplandian consentit à tout ce que prescrivait Carmelle ; il donna ses ordres aux gens de l'équipage, & faisant lever l'ancre, son vaisseau longea le Bosphore pendant la nuit, & le lendemain matin il entra dans le port. Carmelle avoit fait transporter sur le tillac la

riche tombe & le lion d'or enlevés de l'isle de la Demoiselle Enchanteresse : elle avoit disposé toutes les pièces telles qu'elles étoient dans le temple d'Hercule , & la tombe de crystal de roche jettoit au loin une lumière éclatante.

Carmelle, accompagnée de Gandalin & d'Ennil, descendit à terre , & se fit conduire au palais de l'Empereur. Elle dit à ce Prince , qu'ils venoient de la part d'Esplandian que la guerre présente retenoit dans la Montagne défendue ; & qu'en attendant qu'il pût se rendre à ses genoux , & s'acquitter des ordres d'Amadis à ceux de la Princesse Léonorine , il la supplioit d'accepter les dépouilles qu'il avoit enlevées de l'isle de la Demoiselle enchanteresse dont il avoit fait la conquête ; elle supplia l'Empereur de venir les voir sur le tillac de son navire , & de lui permettre après de les faire transporter dans l'appartement de Léonorine.

La conquête de l'isle de la Demoiselle enchanteresse , & la renommée des richesses immenses que le temple d'Hercule renfermoit , avoient fait grand bruit dans tout l'Orient. L'Empereur suivit avec empressement Carmelle qui le conduisit à son vaisseau. L'enchantement de la grande tombe étoit fini lorsqu'Esplandian en avoit fait la conquête ; & dès que l'Empereur eut admiré le beau lion d'or dont les

yeux de rubis brilloient d'un feu qui le faisoit paroître animé, Enil & Gandalin levèrent la table de crystal & celle d'azur, & découvrirent le riche coffre de cèdre qu'ils ouvrirent; & qui laissa voir la belle & riche statue du grand Jehova.

L'Empereur, frappé de surprise & d'admiration en voyant ce riche don, ne put cependant s'empêcher de dire à Carmelle, qu'il lui seroit encore plus cher de recevoir dans sa Cour le Prince qui l'envoyoit, que de voir ses richesses en la possession de la Princesse sa fille, & qu'il ne tiendrait jamais le Chevalier de la verte épée pour acquitté, qu'Esplandian ne fût venu lui-même accomplir l'ordre qu'il en avoit reçu; il fit même des instances pour obliger Carmelle à remporter ces présens. De quel prix peuvent-ils être pour nous, lui dit-il, en comparaison du fils d'Amadis? Sire, répondit Carmelle, ne doutez pas qu'il ne se rende bientôt à des ordres aussi flatteurs qu'honorables pour lui; mais permettez-moi de m'acquitter de la commission dont je suis chargée, & de faire porter ces présens dans la chambre de la Princesse. L'Empereur y consentit, & sortit avec sa Cour du vaisseau, tout le monde admirant la richesse & la singularité de cette belle tombe.

Carmelle ne perdit pas un moment à tout

préparer pour faire entrer & coucher Esplandian dans le coffre de cèdre, en y ménageant des ouvertures pour que l'air pût y circuler librement, & faisant recouvrir le coffre par les deux riches tombes. Enil & Gandalin portèrent le tout ensemble au palais, & le déposèrent dans le fallon de l'appartement de Léonorine. Madame, lui dit Carmelle, le Prince Esplandian vous fait hommage par moi de l'isle de la Montagne défendue, qu'il a conquise comme votre Chevalier, en attendant qu'il puisse se rendre à vos pieds; il vous offre de même cette statue, ce lion & cette riche tombe, qui depuis deux cents ans ornoient le temple d'Hercule dans l'isle de la Demoiselle enchantée. Cette conquête, pour laquelle tant de Chevaliers renommés n'ont fait que de vains efforts, étoit réservée à votre Chevalier; mais, Madame, en vous remettant ces riches dons, j'en ai deux à vous demander; le premier, c'est de n'ouvrir le coffre de cèdre que demain matin; le second, c'est de me le remettre après que vous l'aurez examiné, pour que je le porte à l'Hermite mon père, & qu'il s'en serve pour y déposer le corps de mon premier maître Matroco que nous avons vu mourir de la mort des prédestinés.

Léonorine accorda ce que Carmelle lui de-

mandoit ; mais elle continua de lui faire de vifs reproches de ce qu'Esplandian sembloit fuir le moment de paroître à la Cour de l'Empereur. Je ne peux répondre que demain matin, lui dit Carmelle, à ce qui cause votre courroux. A ces mots, voyant qu'elle avoit donné tout le tems nécessaire à la Cour de l'Empereur d'admirer ces riches présens, elle les fit porter devant elle dans un des cabinets de Léonore ; & tirant cette Princesse à part, elle lui remit secrettement la clef de la grande tombe, en lui disant : Madame, je vous laisse un trésor inestimable, & ce que peut-être vous avez le plus désiré de voir ; je reviendrai demain matin vous redemander le coffre de cèdre que vous m'avez promis. A ces mots, Carmelle, Enil & Gandalin sortirent de l'appartement de la Princesse, & la laissèrent seule avec la Reine Menoresse.

Léonore resta très-étonnée des dernières paroles de Carmelle ; & cherchant à les interpréter, une terreur soudaine la saisit, lui serra le cœur, & se jettant dans les bras de Menoresse : Ah ! mon amie, je suis perdue : ah ! dieux, je frémis d'horreur ; & je ne doute point, à ce que la Demoiselle m'a dit en me quittant, que ce ne soit le corps mort d'Esplandian qu'elle m'ait apporté dans cette tombe. Ah ! Madame, lui répondit Menoresse, pour-

quoi concevoir des idées aussi funestes ? Eh ! que n'ouvrez-vous plutôt votre cœur à l'espérance ? Carmelle ne vous a-t-elle pas promis de vous apporter demain la clef ? Non , je ne peux croire qu'elle eût l'audace & la cruauté d'exposer mort à vos yeux celui qu'elle sait que vous avez déjà choisi pour être votre Chevalier. Eh ! que fais-je , dit Léonorine en redoublant ses sanglots , si ce n'est pas pour obéir aux dernières volontés d'Esplandian , que Carmelle a renfermé dans cette tombe son corps privé de vie ? Il peut l'avoir exigé d'elle en mourant , pour me prouver qu'il a voulu jusqu'à son dernier moment , & même après sa mort , obéir aux ordres de son père. Ah ! cher Esplandian , ajouta-t-elle en jettant un cri douloureux , sois sûr que Léonorine ne te survivra pas.

La Reine Menorelle , effrayée du désespoir & du cri que Léonorine avoit jetté , se mit en devoir de briser les ferrures & de s'éclaircir. Léonorine épouvantée de ce qu'elle vouloit faire , & toujours frappée de la cruelle idée que le coffre de cèdre renfermoit le corps de son Chevalier , donna d'une main la clef à Menorelle , & de l'autre fermant ses yeux , elle rentra dans sa chambre , & se jeta sur son lit , le visage sur son oreiller qu'elle baigna de lar-

mes. Menoresse ne perd pas un instant à lever les deux premières tombes ; elle sent cependant un léger frémissement qui la retient lorsqu'elle est prête d'ouvrir le coffre de cèdre , & d'une voix tremblante elle dit : Seroit-il possible que ce coffre renfermât une créature vivante ? Oui, Madame, répondit Esplandian ; mais sa vie ou sa mort sont entre vos mains. Eh ! grand Dieu, qui pouvez-vous être, dit la Reine Menoresse ? Le plus heureux, ou le plus malheureux de tous les hommes ; la vie d'Esplandian dépend de la pitié de Léonore , & de la vôtre.

La Reine Menoresse à ces mots ouvrit le coffre ; Esplandian en sortit , & se mit à ses genoux. Quoique le portrait que Gastiles en avoit fait , bannît la crainte de toute surprise au moment où Menoresse voyoit le plus beau Chevalier de l'univers , elle eut soin de s'assurer encore qu'elle parloit au fils du Chevalier à la verte épée , & le quittant en riant , elle courut au lit de Léonore : Ne pleurez plus , lui dit-elle en l'embrassant ; & venez avec moi voir un mort plus beau que l'amour même , & dont les yeux & le langage ont son expression & sa tendresse. Léonore , rougissant & pâlissant tour-à-tour , se lève , se laisse entraîner ; elle paroît à la porte du cabinet , & le charmant Esplandian se précipite à ses pieds. Quelque

impression que leurs portraits eussent faite dans le cœur de ces jeunes amans, leurs regards qui se rencontrèrent, leur firent croire que jusqu'à ce moment elle avoit été imparfaite. Esplandian ne résista point à l'ardeur de baiser une main qu'il vit ornée de l'anneau qu'il avoit envoyé par Carmelle. Léonorine se baissa pour relever Esplandian de ses genoux. Ah ! qu'il est difficile en de pareils momens de conserver assez de force ! . . . La jeune Léonorine tendit en vain ses bras ; elle trembloit, elle alloit tomber, si l'amoureux Esplandian ne l'eût pas soutenue dans les siens. Ménoreffe accourut à leur secours ; mais, émue elle-même par un spectacle aussi touchant, ses efforts en les relevant furent assez lents, pour que l'heureux Esplandian sentît quelques momens sur son front l'impression des lèvres brûlantes de Léonorine, qui ne pouvoit ou ne vouloit pas alors s'appercevoir que la bouche d'Esplandian étoit muette, & pressoit son col d'albâtre. Menoreffe les ayant à la fin fait asseoir tous les deux sur un canapé, cette Reine fut le témoin des sermens qu'ils se firent de s'aimer toujours. Ne craignant point de se livrer à leur amour, qu'ils savoient être approuvé par l'Empereur, par Amadis & par Urgande, ils se rendirent compte tour-à-tour de tous les sentimens qu'ils avoient éprouvés

depuis qu'ils avoient entendu parler l'un de l'autre. Que chacun d'eux répéta bien le portrait qu'il avoit entendu faire , & qu'il y joignit bien ces traits de flamme qui ne brillent que dans les yeux & dans le cœur d'un amant ! Mille caresses innocentes occupoient les premiers momens de cette première entrevue.... lorsqu'elles devenoient un peu plus vives , la Reine Menoresse se méloit un peu de la conversation ; ils l'appercevoient alors , ils soupiroient ; mais ils lui faisoient bien des caresses. Esplandian se remit aux genoux de Léonorine , pour lui jurer de revenir bientôt auprès d'elle ; il ne pouvoit s'en arracher , il sembloit craindre de ne pas répéter assez le serment d'être à jamais fidèle. Léonorine voulut encore l'aider à se relever ; mais leurs bras s'entrelacèrent , leurs lèvres se rencontrèrent , & la Reine Menoresse se hâta de parler : Le jour approche , leur dit-elle , je crois même avoir entendu la garde ouvrir les portes du palais ; il est tems de vous renfermer dans ce coffre de cèdre , que Carmelle doit venir reprendre avant qu'on soit éveillé dans ce palais.

Menoresse ne s'étoit point trompée ; Carmelle non-seulement craignoit les risques que pouvoit courir son cher Esplandian , mais au fond de son cœur elle craignoit autant les momens

qu'il passoit auprès de Léonorine. Elle avoit facilement devancé le jour pour se rendre au palais ; elle ne doutoit point que la clef du coffre n'eût été employée, & cette nuit avoit paru bien longue & bien cruelle à cette malheureuse amante.

Elle ne reconnut que trop dans les yeux de Léonorine, que ses craintes étoient fondées ; toutes les deux rougirent & soupirèrent, l'une en rendant la clef, l'autre en la recevant. Enil & Gandalin enlevèrent le coffre de cèdre, & laissèrent la riche tombe, le Jehova & le lion d'or ; & tandis que Gandalin reportoit le coffre au vaisseau, Carmelle fut recevoir les ordres de l'Empereur, & lui rendre compte du présent que Léonorine venoit de lui faire du coffre de cèdre, pour le porter à son père, & le faire servir à recueillir les cendres de Matroco. L'Empereur chargea Carmelle de renouveler ses instances au fils d'Amadis, & de le presser de se rendre à Constantinople.

Dès qu'Esplandian, les deux Chevaliers & Carmelle furent en sûreté dans le vaisseau, les mariniers déployèrent les voiles au vent favorable qui les portoit vers la Montagne défendue ; mais bientôt ce vent devint contraire, la mer agitée élevoit ses vagues jusqu'aux nues ; & le pilote ne pouvant plus diriger le vaisseau,

la

la nuit acheva de lui faire tenir une fausse route , & les vents , après deux jours & deux nuits , le portèrent sur une côte inconnue.

Les Chevaliers s'étant couverts de leurs armes , montèrent sur une dune d'où l'on découvroit l'intérieur du pays ; une belle & forte cité paroissoit à l'extrémité d'une plaine dans laquelle le combat le plus inégal frappa leurs yeux ; huit ou dix Chevaliers combattoient avec courage , & se défendoient à peine contre une multitude d'ennemis qui les entouroient. Esplandian , Enil & Gandalin ne balancèrent point à voler à leur secours , & leur ardeur redoubla lorsqu'ils crurent reconnoître à leurs armes deux des compagnons d'Esplandian. Lorsqu'ils furent à portée de charger leurs ennemis , ils les firent reculer avec tant d'audace & de succès , que les Chevaliers portant des croix noires sur leurs écus , qui se trouvoient démontés , purent s'emparer de quelques chevaux , & seconder l'effort de leurs défenseurs qu'ils ne connoissoient point encore. La dernière charge qu'ils firent ensemble fit reculer leurs ennemis vers la cité ; ce fut alors qu'ils se reconnurent avec la joie la plus vive , & qu'Esplandian apprit de ses compagnons qu'étant sortis la nuit de la ville d'Alpharin , pour venir reconnoître celle de Galatie , ils avoient été

attaqués par un gros détachement des troupes qui gardoient cette belle & forte cité.

Tandis qu'ils causoient ensemble, de nouvelles troupes fortoient de Galatie pour les attaquer; & le son éclatant de clairons & de trompettes qu'ils entendirent derrière eux, leur fit craindre d'être enveloppés. Esplandian se préparoit à faire une prudente retraite, lorsque Gandalin, qui s'étoit avancé pour reconnoître cette nouvelle troupe, revint à toutes jambes pour l'assurer que les croix qu'il avoit reconnues sur les bannières & sur les boucliers, annonçoit une troupe de Chevaliers Chrétiens. C'étoit en effet Frandolo, Talanque, Ambor, & la plus grande partie des Chevaliers de la Montagne défendue, qui s'avançoient pour secourir & retirer leurs compagnons, ayant appris par un espion que les Turcs étoient sortis en force de Galatie pour les attaquer.

Esplandian, après s'être fait connoître, se mit à la tête de cette nouvelle troupe, & se portant sur les Turcs, rangés en bataille sous les murs de Galatie, non-seulement il les renversa, les défit entièrement, mais s'élançant dans les portes de Galatie, que la multitude des fuyards avoit empêché de fermer, il s'empara, presque sans perdre un seul homme, de cette forte cité, qu'il n'auroit pu conquérir qu'après un

long siège sans cet événement. Esplandian & ses compagnons traversèrent cette ville en poursuivant les Turcs qui, sortant par les portes opposées, s'enfuirent vers les montagnes. Il les eût poursuivis plus long-tems, sans des espèces de hurlemens qu'il entendit entre les rochers d'une de ces montagnes assez proche de la ville; s'étant arrivé, suivi de Frandolo, du côté de ces rochers, ils apperçurent la figure la plus hideuse qui pût être dans la nature: une vieille femme presque nue, dont la peau ridée ressembloit à l'écorce d'un vieux chêne, sembloit ronger de fureur des serpens qui lui servoient de collier, de bracelets & de ceinture. Ah! Dieux, s'écria Frandolo, c'est l'affreuse & redoutable Mélye. Cette cruelle Enchanteresse étoit sœur du bifaïeul d'Armato; près de deux cents ans d'une vie noircie par les crimes, ne peuvent encore éteindre en elle le desir & l'activité de nuire. Esplandian, qui connoissoit le pouvoir de son épée sur les plus noirs enchantemens, courut vers la roche pour purger la terre de cette furie qu'il savoit être l'ennemie mortelle d'Urgande; mais il fut facile à Mélye de se dérober à ses coups. Connoissant qu'elle n'avoit aucun pouvoir sur lui, elle se releva de la roche en bondissant dix pieds de haut: Je ne fais que trop, cria-t-elle d'une voix horrible,

que ce pays doit être détruit par toi ; mais n'espère pas que je tombe en ta puissance ; celle qui te protège doit frémir encore de la vengeance que j'espère en tirer. A ces mots, sautant sur une autre roche , elle parut s'abîmer dans un antre dont l'entrée vomit à l'instant des feux qui mirent tous les arbres en cendre , & qui , calcinant jusqu'aux rochers , les faisoient voler par éclats.

Esplandian & Frandolo furent emportés par leurs chevaux effrayés qui sentoient quelques atteintes de ces feux dévorans ; & ce fut avec peine que les deux Chevaliers s'en rendirent assez les maîtres pour rejoindre leurs compagnons , & rentrer avec eux dans Galatie , dont il vouloit s'assurer la conquête. Les richesses qui furent le prix des vainqueurs étoient immenses ; Esplandian n'en retint pour lui que trois superbes statues : la plus grande étoit celle de Nabucodonosor ; la seconde représentoit Alexandre , vainqueur de la Perse , & tenant l'urne du Gange d'une main victorieuse ; la troisième étoit la plus belle & la plus riche de toutes , c'étoit celle d'Hector , au moment où , sortant par la porte de Scée , il étoit prêt à combattre contre Achille : cette statue avoit paru le plus digne présent que les Grecs pussent offrir au puissant Agamemnon après la prise de Troye ; elle devint le prix de

la valeur d'Esplandian, avec les deux autres; & ce Prince fit partir sur-le-champ le fidèle Gandalin, pour aller les offrir toutes les trois de sa part à la Princesse Léonorine.

Gandalin accomplit cet ordre avec autant de diligence que de zèle; l'Empereur apprit par lui la nouvelle conquête d'Esplandian, & voulut conduire lui-même Gandalin chez la Princesse sa fille, pour admirer avec elle la richesse des dons envoyés par son Chevalier.

Léonorine fut renfermer dans son cœur le plaisir & les sentimens dont elle étoit pénétrée, & feignit de ne recevoir ces nouveaux présens qu'avec l'apparence du dédain & de la colère. Esplandian, dit-elle, croit-il donc que l'Empereur & moi nous soyons assez touchés de ses dons, pour oublier qu'il nous manque essentiellement en différant d'obéir aux ordres de son père? Gandalin, consterné de cet accueil, se fût peut-être retiré, sans un coup d'œil que lui fit Léonorine dans le moment où le bon Empereur faisoit tous ses efforts pour appaiser un courroux qu'il trouvoit injuste. Gandalin, rassuré par ce signe que l'amour avoit rendu bien expressif, attendit donc que l'Empereur se fût retiré, pour recevoir les derniers ordres de Léonorine: ils furent dictés par l'amour; & ce fut les larmes aux yeux, qu'elle lui fit connoître à

quel point elle désiroit de revoir son Chevalier, l'inquiétude mortelle que lui caufoient les nouveaux périls qu'il couroit fans cesse, & la fidélité d'un cœur qui n'étoit plus occupé que de lui.

Gandalin ayant représenté devant l'Empereur que les conquêtes qu'Esplandian & Frandolo venoient de faire sur les Turcs, étoient trop nombreuses & trop étendues pour être facilement conservées par des troupes aussi peu nombreuses, l'Empereur fit rassembler promptement trente mille hommes d'élite, qu'il envoya sous les ordres de son grand Amiral, pour se joindre aux Chevaliers de la Montagne défendue.

La flotte Grecque, poussée par un vent favorable, aborda peu de jours après dans le port de la Montagne défendue, & le renfort envoyé par l'Empereur mit les Chevaliers de cette île en état de ne plus craindre leurs ennemis.

Le rapport que Gandalin fit en particulier à l'amoureux Esplandian, déterminâ ce Prince à ne plus différer à se rendre à Constantinople, tel qu'un grand Prince, fils d'Amadis, devoit y paroître: il chargea Sergil & Gandalin de faire préparer le plus beau vaisseau qui fût dans le port; mais les soins de Gandalin furent prévenus. Un bruit de clairons & de trompettes, entremêlé de sons harmonieux, se fit entendre

vers la mer, & les premiers rayons du soleil éclairèrent l'arrivée de la grande serpente. La sage Urgande, qu'Esplandian croyoit être alors dans la grande Bretagne, parut sur le tillac, & sur le champ Esplandian & ses compagnons coururent au-devant d'elle. Urgande, en abordant Esplandian, voulut embrasser ses genoux : Ah ! que faites-vous, Madame, lui dit-il en se précipitant aux siens, ne vous dois-je pas ma vie, mon état & mon bonheur ? Hélas ! lui dit-elle, peut-être vous devrai-je encore plus, en peu de tems : mon art m'apprend que je suis près de courir le péril le plus affreux ; mais il n'a pu m'instruire sur l'espèce de malheur qui me menace, ni sur le tems où je dois l'éprouver ; je fais seulement que ce tems est proche, & que je ne peux en échapper que par votre secours & celui de vos compagnons. Mais ne nous occupons présentement que du voyage que vous devez faire à Constantinople : j'apporte avec moi des armes brillantes & pareilles pour vous & pour vos Chevaliers ; & je vous ramène le Roi de Dace, votre compagnon, qui n'est pas encore guéri des blessures qu'il a reçues dans son combat contre le redoutable Garlante, qu'il a forcé de lui demander la vie, & de renoncer aux coutumes injustes & barbares qu'il avoit établies dans l'isle de Galafre.

Urgande, sachant que Norandel étoit resté dans la ville d'Alpharin, l'envoya promptement chercher, cette sage Fée ayant des raisons secrètes pour vouloir qu'il suivit Esplandian à Constantinople. Ce Prince, en attendant Norandel & le moment de son départ, s'empressoit à donner des fêtes à la Fée Urgande; & lui montrant un jour du haut d'une des tours du palais, la richesse de la campagne au milieu de laquelle la belle ville de Galatie étoit située, Urgande lui demanda ce que pouvoit être cette montagne hérissée de rochers noirs & arides, qui formoit un contraste avec cette plaine fleurie. Vraiment, lui dit Esplandian, c'est la demeure de la plus horrible & de la plus singulière créature qui respire; les fouches des chênes les plus antiques peuvent disputer de jeunesse avec elle; leur écorce est moins dure & moins sillonnée que sa peau.

Urgande connut Mélye au portrait qu'Esplandian acheva d'en faire: depuis long-tems elle desiroit voir cette célèbre enchanteresse; & dès qu'elle la fut aussi près, elle pressa les Chevaliers de la conduire à sa retraite. Esplandian voulut lui servir de guide: ses compagnons & la fleur de la Chevalerie de la Montagne défendue montant à cheval avec lui, cette brillante troupe entoura le palefroi qui portoit Urgande, & sortit

avec elle de la ville pour se rendre à l'espèce d'autre que Mélye habitoit.

Après avoir traversé la plaine, Urgande étant arrivée au pied de la montagne, aperçut Mélye assise les jambes croisées sur la pointe d'un roc, appuyant sa tête baissée sur ses deux mains; elle paroissoit absorbée dans une profonde rêverie, & sa figure hideuse imprimoit une secrète horreur. Urgande, remarquant son extrême décrépitude, ne pouvoit rien craindre d'elle; mais, sachant qu'elle possédoit un livre magique, dont elle desiroit depuis long-tems la possession, & craignant que la présence & le nombre de Chevaliers qui la suivoient ne déterminât Mélye à prendre la fuite, elle les pria tous de la laisser approcher seule. Esplandian, Talanque & Maneli, ne pouvant cependant se résoudre à la laisser seule avec cette dangereuse enchanteresse, mirent pied à terre; &, se glissant sans pouvoir être aperçus entre les roches, ils se tinrent à portée de secourir Urgande, en cas qu'elle en eût besoin.

Mélye, ayant entendu marcher près d'elle, s'écria d'une voix haute & cassée: Qui es-tu?... Madame, lui répondit poliment Urgande, je suis la sœur d'Alquise, & je ne viens ici que pour admirer de plus près celle dont la science profonde fait tant d'honneur à notre art, & pour

lui offrir mes respects & mes services. Ah ! ah ! dit Mélye, quoi ! Madame, vous êtes cette célèbre Urgande, si chère & toujours utile aux Chevaliers chrétiens ? Vraiment, je suis bien honorée & bien satisfaite de votre visite : ce malheureux pays-ci peut en souffrir, mais il est tout simple que vous favorisiez ceux de votre religion ; & , loin de vous en faire mauvais gré, je suis charmée de vous voir, & d'être à portée de m'éclairer avec vous sur un art que vous pratiquez avec tant de gloire. Mais j'apperçois bien des Chevaliers à votre suite, & des profanes doivent ignorer nos mystères : entrez , Madame, & nous pourrons causer ensemble avec plus de liberté.

Urgande croyoit n'avoir rien à craindre de Mélye ; l'état de caducité de cette Fée lui faisoit même espérer qu'il lui seroit facile de s'emparer de ses livres, de l'arrêter, & de la mettre entre les mains des Chevaliers qui la suivoient ; mais la méchante vieille, dès qu'elle rentroit dans sa grotte, y reprenoit des forces bien supérieures à celles d'Urgande. A peine furent-elles entrées, que Mélye s'élançant sur elle, la renversa sur le dos, & lui ferra la gorge avec tant de violence, que la pauvre Urgande ne put jeter un cri. Talanque & Maneli étant assez près pour l'entendre se débattre, entrèrent brusquement dans

la grotte ; mais à peine en eurent-ils passé le feuil , que le pouvoir des enchantemens glaça leurs sens , & les fit tomber sans connoissance. Heureusement que le retentissement de leurs armes fut entendu par Esplandian , qui courut à leur secours. Ses premiers regards furent frappés par l'affreux état où paroissoit Urgande : il tira aussitôt la redoutable épée qui l'avoit garanti de l'effet de l'enchantement de la grotte ; il courut sur Mélye , qui s'enfuit effrayée , & qu'il arrêta par sa peau d'ours ; mais ne pouvant se résoudre à tremper ses mains dans le sang d'une femme , il se contentoit de l'entraîner hors de la grotte , lorsqu'un grand singe , digne amant de cette infâme Magicienne , s'élança sur lui pour lui arracher les yeux. Un coup du pommeau de son épée l'étendit mort à ses pieds ; & , continuant à traîner Mélye hors de sa grotte , il la remit entre les mains d'Enil & de Gandalin , qui la lièrent fortement , & retourna promptement enlever tour-à-tour entre ses bras Urgande , Talanque & Maneli , qu'il coucha sur l'herbe hors de la grotte , & qui , quelques momens après , reprirent leurs esprits.

Hélas ! je vous l'avois bien dit , mes chers enfans , leur dit Urgande à peine revenue , que vous seuls pouviez me sauver la vie ; mais ce n'est point encore assez , mon cher Esplandian ,

il faut que vous retourniez à la grotte de Mélye; vous seul pouvez vous emparer des livres que je desiré être en mon pouvoir. Esplandian y courut; mais en approchant de cette grotte, il fut attaqué brusquement par trois Géants, suivis de plusieurs Chevaliers de l'armée d'Alphorax; &, malgré sa valeur, il eût peut-être succombé, s'il n'eût été promptement secouru par ses compagnons, que le bruit du combat appella; & cette troupe, taillée en pièces, laissa le brave Esplandian maître de la grotte & des livres de Mélye.

Urgande les ayant en sa possession, les lut avec la plus grande attention, & s'étonna que cette Magicienne n'eût pas encore exécuté de plus grandes choses, & n'eût pas prévu l'événement qui la rendoit sa captive. Elle fit assembler les principaux Chevaliers; & les faisant couvrir, au nombre de quarante, des armes brillantes & toutes pareilles qu'elle avoit apportées, elle combla les vœux d'Esplandian, en lui disant qu'il étoit tems qu'il se rendit près de l'Empereur de Grèce.

Dès le lendemain, ce Prince, suivi de la fidelle Carmelle, s'embarqua dans la grande serpente avec Urgande & ses compagnons.

La serpente, comme la première fois, s'arrêta près du port de Constantinople, jettant des

feux brillans, qui ne causèrent alors que de l'admiration. Léonorine courut à son balcon avec la Reine Ménoreffe; la plus vive émotion l'agitoit, mais l'immobilité de la serpente la faisoit soupirer. Urgande, Urgande, disoit-elle tout bas, que tu m'es cruelle ! Mais à peine avoit-elle fini ces mots, que la serpente, déployant ses grandes aîles, sembla voler pour entrer dans le port; un esquif parut sortir de ses flancs; & Carmelle, suivie de plusieurs Demoiselles d'Urgande, vint, au son harmonieux des instrumens, débarquer au bas d'un perron qui conduisoit au palais de l'Empereur. Lorsque Léonorine la reconnut, sans la prudente Reine Ménoreffe qui la retint, elle eût volé pour la recevoir; & cette jeune Princesse ne pût s'empêcher de dire à cette belle Reine, qu'elle méritoit bien que l'amour la punit de son indifférence, & du peu de pitié qu'elle avoit de l'état présent de son cœur.

Carmelle, ayant appris de la bouche même de l'Empereur tout le plaisir qu'il se faisoit de voir le fils du Chevalier à la verte épée, dès qu'elle fut de retour au vaisseau, Esplandian en descendit, donnant la main à la sage Urgande; & les trente-neuf autres Chevaliers ayant entouré le Roi Armato, Mélye & le gouverneur de Thésiphante, qu'ils conduisoient comme pri-

sonniers , cette troupe brillante se rendit auprès de l'Empereur.

A peine commençoit-elle à s'approcher du palais , que l'Empereur vint au-devant d'Urgande avec toute sa Cour , & lui rendit les mêmes honneurs qu'à la plus grande Reine. L'Empereur reconnut facilement Esplandian , pour être le fils du Chevalier à la verte épée ; jamais ressemblance ne fut plus frappante que celle de ce jeune Prince avec Amadis. Après l'avoir embrassé tendrement , il le présenta lui-même à Léonorine. Esplandian aussi-tôt mit un genou en terre : Madame , lui dit-il , je viens acquitter la parole que vous reçûtes du Chevalier à la verte épée ; mais après avoir rempli ses ordres , je viens jurer à vos pieds , comme votre Chevalier , de suivre à jamais les vôtres. A ces mots , il s'approcha d'elle pour baiser sa main ; Léonorine la retira , feignant un courroux qu'elle étoit bien éloignée de sentir : Vous avez , Seigneur , lui dit-elle , montré si peu d'empressement pour acquitter la promesse d'Amadis , que vous m'avez fait croire que ce n'est qu'aux loix de la Chevalerie que nous devons aujourd'hui votre présence. Esplandian eût été bien cruellement ému par ce que lui répondit Léonorine , s'il n'eût trouvé dans ses yeux (qui démentoient sa bouche) tout ce qu'un amant

peut y voir de plus tendre. Le bon Empereur, trompé par la feinte colère de sa fille, voulut lui faire quelques reproches sur l'accueil qu'elle faisoit au fils d'Amadis, mais Urgande en souriant mit fin à cette légère querelle : Madame, dit-elle à Léonorine, que pouvoit faire de plus pour vous, un Chevalier qui vous consacre sa vie ? N'a-t-il pas déjà bravé les plus grands périls pour se rendre digne de vous ? Oui, Madame, j'ose vous répondre d'un Chevalier que l'appareil de la mort, que l'aspect même d'une tombe ne pouvoit empêcher d'être sensible à vos charmes & de vous adorer. Léonorine rougit ; &, connoissant avec quelle adresse Urgande lui rappelloit sa première entrevue avec Esplandian, elle feignit de s'apaiser, & présenta sa belle main à ce Prince. Les faveurs de l'amour n'ont d'autre prix que celui que le cœur leur donne : à l'instant où l'amoureux Esplandian baïsa la main de sa Léonorine, son ame heureuse & passionnée ne desiroit rien de plus ; il se crut payé de tout ce que l'amour lui faisoit souffrir depuis si long-tems.

Jusqu'alors l'Empereur, occupé d'Esplandian, n'avoit pas fait attention aux compagnons de ce Prince, parmi lesquels Armato paroïssoit désarmé ; Urgande l'en fit appercevoir, & ce Prince répara sur-le-champ cet oubli, avec

cette politesse qui caractérisoit la Cour de Grèce : il courut chercher une épée brillante de pierreries ; & , la ceignant lui-même au Roi de Turquie : Mon frère , lui dit-il , puissent nos différends être bientôt terminés ! vivez , en attendant , mon égal en cette Cour. Quoique l'affreuse Mélye lui causât une espèce d'horreur , il crut devoir des égards à son illustre naissance ; mais Mélye parut insensible à ses prévenances , & ne les paya que par un air sombre & dédaigneux , & par un silence obstiné.

L'Empereur crut aussi devoir récompenser les grands services qu'il avoit déjà reçus de Frandolo depuis le commencement de la guerre , & le déclara grand Amiral de toute la Grèce.

Les jours suivans furent remplis par des fêtes brillantes ; la patrie d'Homère étoit toujours fertile en Poètes sublimes comme en Artistes célèbres , & les compagnons d'Esplandian étoient bien agréablement occupés des merveilles que la Cour de Grèce offroit de tous côtés à leurs yeux. Pour Esplandian & Norandel , un intérêt bien plus vif encore les attachoit sur les pas de Léonorine & de la Reine Menoreffe. Norandel , jusqu'alors insensible , n'avoit pu voir cette jeune Reine sans éprouver ce sentiment qu'on ne peut exciter dans son ame , & qu'on peut encore moins détruire. Norandel avoit fait la
même

même impression sur le cœur de Ménorelle : tous les deux étoient jeunes, aimables, & n'avoient pas aimé. Si quelquefois Ménorelle, effrayée de l'état cruel où l'absence d'Esplandian faisoit tomber son amie, s'étoit proposée de ne courir jamais le risque d'essuyer les mêmes peines, le bonheur vif & pur dont elle la voyoit jouir depuis quelques jours, se peignoit encore plus vivement à ses yeux. Eh ! quelle est l'ame sensible, lorsqu'elle commence à ne se plus défendre qu'avec peine, qui puisse n'être pas émue & ne pas céder au penchant qui l'entraîne, lorsque deux amans heureux lui font connoître ces charmes sans cesse renaissans qui marquent tous les instans de leur vie ? Ménorelle aimâ ; Norandel mérita d'apprendre son bonheur de sa bouche, & l'un & l'autre en devinrent encore plus aimables & plus chers à Léonôrîne & à son amant. L'Empereur voyoit avec attendrissement s'accroître de jour en jour une passion que ces deux Princesses tâchoient en vain de lui cacher ; il n'avoit d'autre vue que celle de faire leur bonheur ; &, loin de chercher à faire taire le bruit public qui présageoit la prochaine union de la Princesse de Grèce avec l'héritier de la grande Bretagne, il écoutoit avec plaisir ceux de sa Cour qui lui parloient de cette belle alliance : il fut confirmé

dans le dessein de l'accomplir, par la sage Urgande; & la naissance, le courage & les vertus de Norandel le déterminèrent en faveur de ce Prince, à lui donner sa nièce la Reine Ménorelle.

Les deux Princesses ignoroient encore le sort que l'Empereur leur destinoit, & les efforts qu'elles faisoient contre elles-mêmes pour cacher leurs secrets sentimens, les flattoient encore de pouvoir y réussir. Leur frayeur fut extrême, un jour que l'Empereur demandoit, en leur présence, à la sage Urgande, d'expliquer le sens des paroles qu'il voyoit gravées aux pieds de la belle statue de Jehova; ces paroles portoient : *Le serf de la serve aura ici sépulture, & la vie sera restituée par qui souffre peines mortelles.* Urgande se tourna du côté d'Esplandian & des deux Princesses, qu'elle regarda quelques instans en souriant; mais leur voyant baisser les yeux : Seigneur, dit-elle promptement à l'Empereur, le vrai sens de ces paroles est accompli; vous avez donné la riche tombe à Carmelle pour inhumer Matroco; il fut serf de la serve tant qu'il fut plongé dans l'erreur, & la vie lui fut restituée lorsqu'il mérita par sa belle mort de jouir de la béatitude éternelle. L'Empereur fut satisfait de cette explication; & le moment d'après, les deux Princesses

(sans oser dire un seul mot) prirent leur tems pour ferrer doucement la sage Urgande dans leurs bras.

Occupé du soin de plaire à cette illustre Fée, l'Empereur fit préparer pour elle une nouvelle fête dans le beau parc du château de Valdéen. Malgré le chagrin qu'Armato ne pouvoit cacher en se voyant toujours prisonnier, & malgré le silence & le dédain de Mélye, l'Empereur, à l'ordinaire, les avoit conviés tous les deux à cette fête. On avoit tendu de riches tentes dans une vaste prairie où l'on avoit rassemblé des spectacles & des jeux également magnifiques & galans ; ce fut alors que Mélye, parlant pour la première fois, dit d'un ton assez doux à la Fée Urgande : Je m'étonne, Madame, que dans une si belle fête, vous ne vous plaisiez pas à l'embellir encore par quelques-uns de ces prodiges agréables qu'il vous est si facile de former. Ah ! Madame, dit Urgande, c'est de vous que cette brillante Cour doit l'attendre ; & je me garderois bien d'exercer quelque pouvoir en votre présence, sachant combien le vôtre est supérieur au mien. L'état où je suis, Madame, dit Mélye, ne doit pas le laisser croire ; d'ailleurs, je me trouve privée de tous mes livres, & sans eux, je ne peux marquer ma reconnaissance de

tout ce que j'éprouve d'obligeant dans cette Cour.

La belle ame d'Urgande n'étoit point défiante ; son premier mouvement fut de croire que ses bons procédés pour Mélye, & ceux de toute la Cour, avoient touché le cœur de cette dangereuse Fée ; elle eut l'imprudence d'offrir à Mélye celui qu'elle voudroit choisir parmi les livres qu'Esplandian avoit enlevés de la grotte : Mélye prit celui qui portoit le nom de Médée, & s'avancant quelques pas dans la prairie avec le Roi Armato & la Fée Urgande, elle fit tout-à-coup une conjuration si forte, qu'un nuage noir & immense se précipita sur la prairie ; il en sortit un charriot attelé par deux dragons qui vomissoient des flammes ; & tout-à-coup, Mélye & Armato enlevant Urgande, ils la placèrent au milieu d'eux dans le char qui, s'élevant de terre, disparut bientôt dans les airs. Au moment de la conjuration de Mélye, l'Empereur & toute sa Cour avoient été saisis d'un engourdissement absolu ; le seul Esplandian, à l'abri de tout enchantement par son épée, n'étoit malheureusement alors occupé que de Léonorine, & ne put accourir à tems pour s'opposer à ce funeste enlèvement.

L'Empereur désespéré reprit ses sens. Dès que le char fut disparu, personne ne douta que

Mélye n'eût conduit le Roi Sarrafîn & sa prisonnière dans la ville de Thésiphante, où le Prince Alphorax, fils d'Armato, commandoit l'armée Turque qui la défendoit.

La reconnoissance qu'Esplandian devoit à la sage Fée sa bienfaitrice, ne lui permit pas de différer un moment à voler à sa délivrance; & quelque douleur mortelle que Léonorine sentit en le voyant s'éloigner d'elle, son cœur étoit trop généreux pour ne le lui pas permettre. Norandel reçut en soupirant la même permission de sa chère Ménoreffe; & tous les deux, suivis de leurs compagnons, coururent en armes vers le port, où la grande serpente pouffoit des gémissemens douloureux, & levoit ses aîles en entr'ouvrant ses flancs pour les recevoir.

Dès qu'ils furent embarqués, la serpente, en continuant de jeter des cris qui retentissoient jusqu'au fond du Bosphore, vogua si rapidement, qu'en deux jours elle aborda dans le port de la Montagne défendue: c'est-là qu'Esplandian, déjà maître d'Alpharin & de Galatie, deux des plus fortes villes de la Turquie, fit en diligence tous les préparatifs nécessaires pour aller assiéger celle de Thésiphante.

Alphorax s'occupoit dans cette ville à la mettre en défense, en attendant les nombreux secours qui devoient bientôt lui former une

nouvelle armée, & le mettre en état d'attaquer ses ennemis ; de quelle surprise & de quelle joie ne fut-il pas saisi, en voyant le char qui portoit Mélye fendre les airs, descendre rapidement sur la grande place de l'hypodrome, & qu'il en vit sortir le Roi Armato son père ; Urgande & Mélye ? Mes neveux, leur dit-elle, mettez-vous en état de vous venger & de porter la guerre dans la Grèce, & la mort & la flamme dans la Montagne défendue. Urgande, dit-elle à cette malheureuse Fée, je ne t'ôterai pas la vie, parce que je reconnois que tu m'as bien traitée lorsque j'étois ta prisonnière ; mais pour t'ôter les moyens de nuire à ma famille, je te condamne à garder une prison éternelle. A ces mots, sans écouter les représentations d'Urgande, elle l'entraîna dans une forte tour, & forma des conjurations assez fortes pour qu'un nuage impénétrable ne permît l'accès de cette tour qu'au seul Armato. Mélye, remontant alors sur son char, fut se renfermer dans sa caverne.

Armato n'abusa point du pouvoir qu'il avoit sur Urgande, & lui porta dans sa prison tout ce qui pouvoit diminuer l'horreur de ce séjour, & contribuer à lui faire supporter sa captivité.

Armato fut quelques jours sans rien entre-

- prendre ; & ne se trouvant point en état de reprendre les fortes villes d'Alpharin & de Galatie, il envoya des couriers dans tout le Levant aux Princes ses alliés , en les conjurant de rassembler toutes leurs forces, & d'accourir à Thésiphante, non-seulement pour chasser les Chrétiens de la Turquie, mais pour aller ravager la Grèce, & faire triompher l'étendard de Mahomet au milieu de la capitale de l'Orient.

Esplandian fut bientôt informé de cette nouvelle par Belleris, Talanque & Maneli. Ces trois Chevaliers, deux jours avant son retour à la Montagne défendue, s'étoient avancés vers Thésiphante pour faire quelques prisonniers qui pussent les instruire de l'état de la place ; mais s'étant par hasard approchés de la fontaine aventureuse, ils furent retenus plusieurs jours dans le bois qui l'entouroit, par les enchantemens que Mélye avoit attachés à cette fontaine ; mille prestiges différens, tantôt leur faisoient voir des Chevaliers orgueilleux qu'ils vouloient punir, & qui ne se trouvoient être, au moment de se battre, que des ombres vaines & légères ; tantôt ils se mettoient en défense contre des monstres furieux qui paroissoient vouloir les attaquer : ils commençoient à reconnoître que tout ce qui les arrêtoit depuis près de trois jours, n'étoit qu'une illusion ; &

Talanque & Maneli s'avançoient déjà pour achever de traverser le bois, lorsqu'à la sortie d'un buisson épais, Talanque apperçut deux jeunes enfans de seize ans, qui se baignoient toutes nues dans un bassin que la fontaine avoit formé naturellement dans son cours : la charmante Juliande, mère de Talanque, ne parut point plus belle aux yeux de Galaor son père, que l'une des deux ; Maneli courut au cri d'admiration que jeta son compagnon, & bientôt ce fils de Cildadan éprouva tout ce que son père avoit senti pour Solise. Talanque & Maneli ne croyoient point aux Nymphes ; & ces deux jeunes personnes s'étant mises à chanter avec une voix divine des vers à la louange de la Chevalerie, ces sons enchanteurs & leur beauté leur firent croire qu'elles devoient être des Syrenes. Belleris qui les joignit en ce moment, & qui possédoit les ouvrages d'Homère, les confirma dans cette opinion ; &, comme le plus vieux & le plus indifférent, il fit tous ses efforts pour entraîner ses compagnons ; mais à l'instant même les deux jeunes personnes, en folâtrant dans la fontaine, leur apprirent bien agréablement que ces corps charmans & dignes d'Hébé ne finissoient point en queue de poisson. Quel moment, quel spectacle enchanteur pour le digne fils de Galaor ! Il ne raisonne plus ; il

saute à terre, jette sa lance, son casque & son bouclier; il arrache avec impatience le reste de ses armes: il est imité par le fils de Cildadan.... A l'égard du prudent Belleris, il prend la bride de leurs chevaux, reste tranquille pour voir la fin de cette aventure, en se tenant prêt à défendre ses compagnons.

Les deux jeunes filles ne paroissent pas fort effrayées de voir Talanque & Maneli prêts à se précipiter dans le bassin. D'abord elles ont l'air de s'opposer à leur dessein; mais ce n'est qu'en arrachant des fleurs, ou puisant de l'eau dans une nacre, & leur jettant l'une & l'autre au visage, qu'elles se défendent d'une entreprise qu'elles n'ont point l'air de craindre. Cependant, à l'instant que les deux Chevaliers s'élancent dans le bassin, en leur tendant les bras en riant, elles commencent à s'éloigner à la nage. L'onde étoit bien pure, & dans ce moment elles en deviennent encore plus belles; cependant elles cachent une partie de leurs charmes dans des touffes de roseaux, où les deux Chevaliers les poursuivent. A chaque instant ils s'élancent pour les saisir; bientôt les touffes de roseaux, devenues plus rares dans le lit de la fontaine, ne leur laissent plus d'asyle. Elles semblent se cacher dans les deux dernières touffes qui dépassoient de quelques pieds l'extrémité du bois.

Talanque & Maneli font de nouveaux efforts, s'élancent, embrassent ces roseaux: hélas! ils ne faisoient que deux grosses carpes dorées qui glissent dans leurs bras, s'échappent & se replongent dans l'eau; tout dispaçoit à l'instant; ils se trouvent enfoncés dans l'eau bourbeuse d'un étang, & des éclats de rire immodérés retentissent dans les airs. Belleris qui les avoit suivis, ne put s'empêcher d'y joindre les siens. Ah! pauvres Chevaliers, ce ne fut point l'amour qui vous punit; ce trait affreux ne pouvoit partir que de la vieille Mélye. Urgande eût été moins trompeuse & plus compatissante pour le fils de Galaor.

On se peindra sans peine quelle fut la confusion & le dépit des deux Chevaliers. Quel passage cruel & subit de l'espérance & des transports les plus vifs, à la mortelle langueur où la fin de cette illusion délicieuse les plongeait! Ce qui leur étoit resté de leurs vêtemens, & leurs bras étoient salis par la boue. Belleris en eut pitié; ce fut par son secours qu'ils s'arrachèrent pesamment de la fange de cet étang, & qu'ils reprirent leurs armes, en suppliant ce Chevalier de cacher leur aventure, dont ils se promirent bien de se venger avec honneur, lorsque quelqu'autre illusion moins magique que celle de Mélye, les dédommageroit de celle qu'ils venoient d'essuyer.

Esplandian ignora quelque tems ce que ses compagnons avoient éprouvé; ce fut sur le rapport de quelques jeunes Demoiselles, que Talanque avoit rencontrées prêtes à rentrer dans Thétyphante, qu'il apprit au fils d'Amadis & la captivité d'Urgande dans une tour enchantée, & les grands préparatifs que faisoit Armato.

Il eût été téméraire d'entreprendre le siège de Thétyphante dans ce moment; il ne s'occupait donc qu'à bien conserver ses premières conquêtes, & à mettre la Montagne défendue dans un état de défense redoutable à ses ennemis.

Le corsaire Crescelin, neveu de l'ancien grand Amiral de Grèce, aborda deux jours après à la Montagne défendue, & confirma la nouvelle de la flotte immense qu'Armato rassembloit près de l'Isle de Tenedos. Ce jeune Corsaire, entraîné par la fougue de l'âge, & le desir de se signaler, exerçoit depuis un an le métier de pirate sans l'aveu de son Empereur; mais au moment où les Turcs menaçoient d'attaquer son souverain, il accourut à la Montagne défendue pour prier Esplandian de le faire rentrer en grace auprès de son maître. Ce Prince, qui connoissoit le courage de Crescelin, lui promit non-seulement ses bons offices; mais, plein de confiance dans la bonté de l'Empereur, il chargea Crescelin d'une lettre pour ce Prince; &, se servant des

six galères bien armées que ce corsaire avoit amenées, il fit embarquer avec lui Norandel, Talanque, Ambor, Maneli, Belleris, & presque tous ses Chevaliers, pour aller au secours du père de Léonore; il ne fit rester près de lui que le Roi de Dace, Enil, & le nombre de Chevaliers nécessaire pour garder les principaux postes de la Montagne défendue.

L'arrivée de Norandel à Constantinople coûta bien des larmes & des regrets à la belle Léonore; & ce ne fut pas sans se plaindre, mais avec douceur, qu'elle vit briller la joie la plus vive dans les yeux de la Reine Ménoresse. L'amour ne perd jamais rien de ses droits, & le bonheur d'une amie rappelle malgré soi celui dont on est privé par l'absence d'un objet aimé. Léonore crut cacher ses secrets sentimens aux compagnons d'Esplandian, en feignant de la colère de ce qu'il ne les avoit pas accompagnés; mais, lorsqu'ils lui dirent que toute l'Anatolie étoit en armes & prête à fondre sur la Grèce & sur la Montagne défendue, qu'il conservoit pour elle, comme le premier don qu'elle eût reçu de lui, elle ne put leur montrer que sa vive inquiétude des périls où peut-être il alloit être exposé.

Tandis que l'Empereur de Grèce rassembloit ses forces pour résister aux barbares prêts à l'at-

taquer, Esplandian travailloit à s'assurer les secours les plus prompts & les plus puissans. Il choisit Enil pour l'envoyer à Rome avertir l'Empereur son oncle du péril que couroit la Chrétienté; & la navigation d'Enil ayant été heureuse, le Chevalier arriva bientôt dans l'Empire Romain, après avoir été porter en Sardaigne le même avis au Roi Florestan. Les deux oncles d'Esplandian ne balancèrent pas à rassembler toutes leurs forces; &, les ayant jointes ensemble, une flotte nombreuse fut promptement équipée pour porter cette belle & nombreuse armée sur les côtes de la Grèce.

Ce fut le fidèle Chevalier Gandalin qu'Esplandian préféra pour l'envoyer dans la grande Bretagne & dans la Gaule; il savoit à quel point il étoit cher à ces deux Cours, & qu'il seroit reçu d'Amadis & d'Oriane comme un véritable frère. Gandalin devoit aussi demander à Galaor, Bruneau, Grafandor & Quedragant, de reprendre les armes qu'ils avoient long-tems portées avec tant de gloire, pour venir défendre la Grèce de l'irruption prochaine des Anatoliens *.

La navigation de Gandalin fut bien plus longue & plus périlleuse que celle d'Enil; cepen-

* On nommoit alors Anatolie, le pays où les sectes Mahométanes d'Omar & d'Hali régnoient.

dant, un vent favorable l'ayant porté jusqu'aux caps de l'Europe & de l'Afrique, il traversa le détroit; quelques jours après il découvrit les côtes blanches de la grande île d'Albion, & son navire entrant dans le fleuve Tamefis, il aborda près de Mirefleur, où séjournoient alors Amadis & Oriane, pour rendre les soins les plus tendres à la Reine Brisène, dont la mauvaise santé leur caufoit de vives inquiétudes.

Gandalin fut reçu dans les bras d'Amadis comme Esplandian l'avoit prévu; le grand cœur de ce Héros fut vivement ému par le récit de Gandalin, & les ordres les plus prompts furent envoyés de tous côtés, pour que l'armée & la flotte qu'il vouloit commander lui-même fût prête à se mettre en mer à la fin du mois.

Pendant ce tems-là, Gandalin, admis dans la société particulière d'Amadis, d'Oriane & de la Demoiselle de Danemarck, se plaisoit à leur rappeler les premiers événemens de leur jeunesse. Le vieux Grumedan retraçoit les exploits presque incroyables d'Amadis, & n'oublioit pas de rapporter aussi les siens. Pour la Demoiselle de Danemarck, elle ne leur parloit que de leurs amours, & la belle Oriane n'étoit jamais distraite en l'écoutant; elle la faisoit souvenir des moindres circonstances; l'une & l'autre peignoient le bois & les gazons où la belle Oriane

se vit hors du pouvoir du barbare Arcalaüs ; la petite porte du jardin de Mirefleur n'étoit point oubliée. Cependant ces espèces de conversations rendoient souvent la soirée plus courte : Amadis & Oriane les suivoient d'abord avec intérêt, mais presque toujours cet intérêt augmentoit par degrés : leurs yeux se rencontroient, les belles mains d'Oriane étoient tendrement pressées par celles d'Amadis ; un certain sourire, qui n'est connu que par l'amour heureux, terminoit leurs propos ; Amadis entraînoit sans effort sa chère Oriane ; ils dispa-roissoient : le bon Grumedan alloit se coucher ; & Gandalin & la Demoiselle de Danemarck restés seuls, bâilloient & soupiroient, en se disant : Ces époux-là sont bien heureux. Oriane, un soir ayant eu la curiosité d'écouter ce qu'ils se diroient quand elle seroit partie, les entendit envier son sort, & vit que tous deux se retiroient tristement dans leur chambre. Elle crut trouver le moment favorable pour l'exécution d'un projet que depuis long-tems elle avoit formé : Mes amis, leur dit-elle en les rappelant tous deux, mes vœux seroient comblés si je pouvois assurer le sort & la félicité des deux personnes qui nous ont toujours été les plus utiles & les plus chères. Amadis qui suivait Oriane, mais que l'aventure du coupable Gal-

pan retenoit pour proposer la Demoiselle de Danemarck à Gandalin, fut très-aise qu'Oriane eût hasardé de leur parler la première de cette alliance ; il dit à l'un & à l'autre tout ce qu'il crut de plus fort pour les persuader qu'étant pénétrés d'estime l'un pour l'autre, si leur union ne devoit pas avoir pour eux cet attrait si vif, & des transports si sujets à s'éteindre, elle auroit toujours la douceur & la solidité de l'amitié la plus tendre ; il leur offrit des domaines si considérables, & des honneurs si distingués dans sa Cour, que l'un & l'autre ne purent résister aux instances de deux personnes qui leur étoient les plus chères. Vous pouvez disposer d'une vie que je vous ai consacrée, dit Gandalin. Oriane, à ces mots, sans presque donner le tems de se reconnoître à la Demoiselle de Danemarck, lui prit la main & la présenta à Gandalin qui la reçut avec tendresse ; tous les deux prononcèrent ensemble le premier serment d'être à jamais unis. Le lendemain matin Amadis déclarant Gandalin Comte des Isles méridionales de la grande Bretagne, & grand Ecuyer, il le conduisit à l'autel ; & la Reine Oriane fit le même honneur à la Demoiselle de Danemarck.

Nous serions bien affligés de douter que cette union ne fût toujours parfaitement heureuse ;
elle

elle parut l'être à toute la Cour; & les nouveaux époux, plus chers que jamais à ceux qui l'avoient formée, continuèrent à mériter également l'estime publique.

Amadis proposa vainement à Gandalin de charger un autre Chevalier d'aller en Gaule, & près des Princes dont Esplandian attendoit le secours. Non, non, Seigneur, lui répondit-il, je suis bien plus accoutumé à vous servir & les Princes de votre race, qu'au nouvel état que vous m'avez fait prendre; & je suis sûr que mon épouse vous est trop attachée, pour souffrir qu'un autre m'enlevât l'honneur de remplir une commission pareille. Amadis conservant toujours quelques petits scrupules, & la nouvelle Comtesse Gandalin en ayant senti naître aussi quelques-uns, ils jugèrent que, quoique Gandalin ne parût point s'en être formé, rien n'étoit plus sage que de ne le point presser; & l'un & l'autre, après les adieux les plus tendres, virent Gandalin s'embarquer pour aller achever son message.

Amadis continuoit à presser son départ & celui de son armée: Oriane en soupироit; mais le tendre intérêt qu'elle prenoit à son fils, & l'élévation de son ame, ne lui permirent pas de s'opposer aux grands desseins d'un Héros dont la gloire ne devoit souffrir nulle atteinte. Ce fut

elle-même qui laça les armes d'Amadis le jour de son embarquement; leurs adieux furent bien tendres, leurs larmes coulèrent & se confondirent sur leurs joues. Amadis monta sur son vaisseau; & ceux de sa flotte, prêts à lever l'ancre, attendirent qu'il eût fait la revue de son armée, & qu'il donnât le signal de mettre à la voile. Pendant qu'Amadis formoit les différentes divisions de sa flotte, un esquif qui sortoit de l'abri d'un rocher de la côte, en faisant force de rames, vint joindre son vaisseau; il en sortit deux Chevaliers la visière baissée, & couverts d'armes simples & sans aucunes devises, qui demandèrent avec instance d'être reçus sur son bord. Amadis leur fit descendre l'échelle, qu'ils montèrent avec quelque peine; & leur ayant demandé leur nom en langue Celtique, l'un d'eux, qui feignit de ne le point entendre, lui présenta pour réponse un écrit en langue Grecque, qui portoit qu'ils étoient Chevaliers, & qu'ils desiroient le servir, & qu'ils ne pouvoient se faire connoître que lorsque la flotte auroit perdu de vue les côtes de la grande Bretagne.

Amadis n'insista pas, les reçut honorablement, & les deux Chevaliers s'assirent sur le tillac, jusqu'au moment où la flotte, portée par un vent favorable, se trouvoit déjà presque

vis-à-vis les côtes de la grande Aquitaine ; alors , abaissant la mentonnière de leurs casques d'où de longues barbes blanches tombèrent sur leur poitrine , ils s'avancèrent les bras ouverts. Quelle fut la surprise d'Amadis , en reconnoissant dans ces deux vieillards le Roi Lifvard , & le brave & bon Grumedan ! Par saint Georges , mon fils , dit le vieux Roi , nous voulons mourir comme nous avons vécu : quelques Sarrafins tomberont encore sous le tranchant de nos épées ; & , si nous tombons sous le leur , que peut-il arriver de plus heureux à deux vieux guerriers tels que nous , que de mériter la palme du martyr , en défendant l'étendard de notre sainte foi ? Amadis , pénétré d'attendrissement pour ces généreux vieillards , les serra tour-à-tour dans ses bras , & voulut remettre le commandement de l'armée à Lifvard ; mais ce Prince ne voulut jamais l'accepter : Il est bien juste que vous me commandiez , dit-il , après m'avoir non-seulement vaincu les armes à la main , mais de plus après avoir dompté dans mon ame un orgueil qui l'avoit souvent rendue coupable.

Tandis qu'une navigation heureuse portoit la flotte d'Amadis vers le grand détroit qu'elle devoit passer pour s'approcher de la mer Egée , Gandalin faisoit force de voiles pour aborder

sur les côtes de la Gaule. Une tempête assez forte, & son vaisseau démâté, ne lui permettant pas de tenir la mer, il se trouva très-heureux de se réfugier dans l'embouchure d'un grand fleuve dont le cours arrose la Neustrie; &, ne voulant plus courir les risques d'être retardé par ceux de la mer, il prit le parti d'achever son voyage par terre. Il suivit la rive droite de ce même fleuve, &, pendant deux jours de marche, il admira la fertilité des belles campagnes qu'il traversoit. Vers la fin du second jour, étant arrivé sur le haut d'une montagne élevée, il découvrit une vaste & belle vallée qui s'étendoit au loin; & ce qui restoit de jour lui permettant d'aller chercher un asyle pour la nuit dans un des villages de cette vallée, il sortit du pays des Sartriens, pour entrer dans celui des Francs. Il poursuivit sa marche, & ne s'arrêta que lorsque le soleil eut disparu sous l'horison. Gandalin s'informoit déjà des habitants d'un village dans quel hospice il pourroit descendre, lorsqu'un vieillard encore assez vert pour son âge, le pria de s'arrêter chez lui : Sire Chevalier, lui dit-il, je vois à vos armes que vous êtes étranger; si vous desirez vous rendre à la Cour du Roi de Gaule, vous êtes encore à quatre lieues de sa résidence; acceptez un asyle que vous offre un vieillard qui suivit

long-tems la même profession que vous. Gandalin se rendit avec l'air du plaisir & de la reconnoissance à cette invitation. Tout annonçoit dans la maison du vieillard la simplicité des mœurs du maître : cette douce familiarité qui n'exclut point la politesse, s'établit promptement entre les deux Chevaliers ; & Gandalin, fatigué d'une longue marche, fut conduit dans un appartement, où bientôt ses yeux furent fermés par le sommeil. S'étant réveillé dès que le soleil parut sur l'horizon, il ouvrit sa fenêtre, & vit avec quelque surprise que cette petite maison dominoit sur de vastes jardins bien cultivés, & sur l'étendue de la riche vallée qu'il avoit observée la veille.

Cette longue vallée étoit terminée sur ses flancs par des côteaux couronnés d'arbres ; la pente douce de ces côteaux étoit ornée par plusieurs temples & quelques beaux châteaux ; un entr'autres qui fut long-tems l'habitation des plus anciens héros de la Gaule, commandoit à cette vallée, à laquelle il avoit donné son nom. Le vieillard, qui se rendit dans ce moment près de Gandalin, se plut à lui faire remarquer toutes les différentes beautés réunies dans cette vallée ; une immense quantité d'arbres couvroit une partie de son intérieur ; le parfum des fleurs dont alors ils étoient couverts, embau-

moit l'air, & le rendoit plus élastique & plus salubre. Bientôt les groupes multipliés des habitans qui se répandirent dans cette vallée, semblèrent l'animer. La jeunesse, lui dit le vieillard, y trouve sans cesse du travail, des fleurs, ou des plaisirs : les chefs de familles viennent y rendre grâce à l'Eternel qui bénit leur culture, & qui, près de la capitale, leur laisse voir la nature dans tout son éclat & sa simplicité. Les vieillards y viennent comme moi respirer un air pur qui ranime leurs ressorts ; nos yeux satisfaits par l'aspect de la nature toujours fleurie ou féconde, ne nous font naître que des idées riantes ; l'activité des habitans, le succès rapide de leur culture, éloignent de nous la triste image de la destruction.

Gandalin suivit le vieillard dans l'intérieur de sa maison, & celui-ci finit par le conduire dans un grand cabinet : Vous voyez, lui dit-il, mon dernier asyle ; c'est ici qu'élevant souvent mes vœux à l'Eternel, je le remercie de ses bienfaits. Heureux dans ma famille, recherché souvent encore par des amis éclairés & vertueux, je me dis sans cesse : Prestiges de toutes espèces, passions tyranniques, vous ne pouvez plus rien sur moi.

Gandalin fut ému par ce peu de mots que le

vieillard prononçoit avec feu ; mais il ne put s'empêcher de lui demander par quel hafard tant de chofes fi différentes entr'elles fe trouvoient réunies dans fon cabinet. Ces armes , dit le vieillard , me font toujours chères , après les avoir portées plus de cinquante ans avec honneur : ces recueils de minéraux font le fruit de mes recherches : ces machines , ces instrumens , & cette partie de livres qui traitent des fciences exactes , occupent une partie de mes momens : ces Poëtes , ces Romanciers amufent les autres. Vous êtes peut-être furpris de ne trouver ici qu'un petit nombre de livres de Philofophie ; mais je crois qu'à mon âge on ne doit plus la chercher que dans fon cœur : j'eftime d'elle tout ce qui tend à nous rendre meilleurs & plus tranquilles ; mais j'ai prefque pitié des vains efforts qu'elle fait dans la recherche de la vérité , dès que les subtilités où le Métaphyficien ou le Géomètre transcendant l'élèvent , ceffent d'avoir la nature & les faits pour bafe , & dès que le produit de ce travail ne peut conduire qu'à des conjectures. J'ai peut-être fait quelques efforts heureux pour connoître les grands refforts de la nature ; mais je fuis fi peu sûr moi-même du fuccès de mon travail , que je m'amufe maintenant à faire des contes. Le bon Gandalin favoit beaucoup mieux

se battre que discuter; il crut que le vieillard avoit raison, parce qu'il se prenoit d'amitié pour lui; & si le bon-homme avoit eu l'amour-propre de se faire des sectateurs, il en eût fait un de Gandalin; mais le vieillard se bornoit à rendre son existence heureuse, & n'imaginait pas qu'il fût possible d'enseigner les moyens dont il s'étoit servi pour y parvenir.

Gandalin, très-content de son hôte, étoit prêt à prendre congé de lui pour se rendre à la Cour de Perion, lorsqu'un homme qui revenoit de la Capitale leur dit que ce Prince en étoit absent depuis quelques jours, & ne devoit y revenir que le lendemain. Le vieillard saisit cette occasion d'engager son hôte à passer le reste du jour avec lui. Gandalin y ayant consenti: Sire Chevalier, lui dit le vieillard, si vous voulez achever de connoître les mœurs des habitans de cette vallée, accordez-moi de vous la faire parcourir. Je devois passer cette journée avec un de ceux de mes amis qui contribuent le plus au bonheur de ma vie, & qui me défendent d'une misanthropie dans laquelle bien des injustices que les hommes m'ont fait essuyer, auroient pu me plonger; je suis sûr du plaisir qu'ils auront à vous recevoir, vous en aurez à les connoître; ils n'ont conservé des mœurs des anciens Français, que leur candeur & leur vérité.

Tous les deux s'acheminent, & suivent une route verte qui serpentoit entre des vergers & des champs fertiles. Ils arrivent dans un autre village où l'ami du vieillard habitoit; ils entrent dans la maison d'Isambert sans trouver personne : ses domestiques s'occupoient des travaux utiles qu'ils aimoient à se partager, & le sage maître de cette maison se reposoit sous un berceau dans le fond de ses jardins. Ils s'assirent, en l'attendant, dans un salon que des vases de fleurs parfumoient, & où tout respiroit la simplicité. Un grand nombre de livres épars leur donnèrent la curiosité de les ouvrir. Un de ces livres contenoit les ouvrages d'Homère, un autre la doctrine d'Hermès; ils y trouvèrent aussi les doctes écrits d'Euclide & d'Architas, à côté des Fables ingénieuses de Locman, & du Jardin de roses de Pilpay. Un manuscrit de Pyrrhon occupoit le milieu de la table, & paroissoit devoir être la lecture dont le matin Isambert s'étoit occupé; mais le vieillard reconnoissant sur la dernière feuille l'écriture de son ami, il se crut permis d'y jeter les yeux, & fit remarquer à Gandalin qu'elle contenoit les premières strophes d'une Hymne à l'Être des êtres. Ils eussent peut-être porté plus loin leurs recherches, s'ils n'eussent été frappés par les sons harmonieux d'une lyre : c'étoit

Isambert qui se rapprochoit d'eux, en chantant les présens de la nature, & les louanges que le vrai Philosophe & l'homme content de son existence doivent au Dieu puissant qui fait leur bonheur.

L'un & l'autre se gardèrent bien de troubler ces chants divins; & ces chants étoient déjà finis, qu'ils écoutoient encore dans ce silence délicieux qu'observent l'ame & les sens, lorsqu'ils sont occupés & satisfaits; mais bientôt Isambert les appercevant, accourut près d'eux; & les abordant d'un air libre & poli, il embrassa le vieillard, & le remercia d'avoir conduit Gandalin dans son hermitage: un coup de sifflet fit paroître quelques domestiques qui revinrent bientôt couvrir une table des plus beaux fruits de la saison. Gandalin n'avoit jamais passé de journée aussi délicieuse que celle-ci; son esprit naturel, & la simplicité de la conversation des deux anciens amis, le firent jouir des charmes attachés à la communication des idées entre des gens éclairés & vertueux. Isambert se sentit naître une douce sympathie pour Gandalin; les ames sensibles se reconnoissent entre elles: Vous êtes digne, lui dit-il, de jouir d'une fête où mon cœur m'appelle aujourd'hui. Des enfans heureux que leurs parens viennent d'unir, vont célébrer la fête d'une

mère qu'ils adorent ; c'est dans ses bras qu'ils vont lui rendre l'hommage de leurs nouveaux liens & de leur bonheur ; suivez-moi tous les deux. A ces mots il les prend par la main, & les conduit entre les différentes habitations qui peuplent la vallée.

Gandalin admire de plus en plus la culture & l'accord qui paroît y régner ; on croiroit qu'une seule & même famille en est occupée. Ils arrivent bientôt dans un beau village , où tout se prépare à dissiper les ténèbres de la nuit ; des instrumens rustiques font les premiers qu'ils entendent ; une joie vive & naïve anime les habitans ; tous les âges paroissent être confondus : les jeunes gens saisissent avec tendresse , mais d'un air libre , les auteurs de leurs jours ; ils leur prennent la main pour les entraîner à la danse : l'aïeul rit , fredonne un vieux refrain , & frappe encore la terre de son talon , en suivant son petit-fils.

Ils traversent enfin une cour ornée de festons , & pénètrent dans un grand salon brillant de lumière , & par la beauté des Nymphes de la vallée. Sophistile , maîtresse de cette maison , confondue entre elles , les voyoit s'occuper autant que ses enfans du soin de faire les honneurs de cette fête. Tout ce qui l'entouroit , occupé du desir de lui plaire , sembloit vouloir

lui dérober l'embarras de mille soins attentifs , dont elle s'acquittoit avec grace.

Le milieu de cette salle étoit occupé par une cymbale d'une nouvelle invention, & dont les sons étoient plus sonores & plus doux que ceux des cymbales d'airain. Aussi savantes que la Muse de l'harmonie, aussi modestes que les Nymphes de Diane, de jeunes amies des enfans de la maîtresse de la maison, faisoient tour-à-tour parler cette cymbale sous leurs doigts légers : une musique délicieuse fut le prélude de cette fête touchante.

Le concert fini, des berceaux de fleurs s'entr'ouvrent ; on entre sous une tente immense ; quelques gradins de gazon y supportent un autel qui s'élève avec grace ; on y lit ces mots si sacrés pour les ames vertueuses & sensibles : *A l'amitié, à l'amour filial.* Les quatre heureux enfans de Sophistile entretiennent avec des parfums précieux un feu pur qui brûle sur cet autel ; une jeune Nymphe, sous des habits de lin, s'avance avec un air tendre & modeste, & chante une hymne à l'amitié ; ses sons retentissent dans tous les cœurs. Le sentiment, la poésie sublime de cette hymne font reconnoître Isambert pour en être l'auteur ; mais bientôt de douces larmes coulent de tous les yeux, lorsque ces enfans terminent la fête, en voulant se jeter

aux genoux d'une mère adorée qui les reçoit dans ses bras.

Le vieillard & Gandalin profitèrent, quoiqu'à regret, du moment où cette assemblée étoit si vivement émue, pour se retirer; ils reprirent le chemin de la demeure du vieillard, d'où Gandalin partit le lendemain matin, après que l'un & l'autre se furent jurés l'amitié la plus durable. Gandalin, enchanté des mœurs Gauloises, se disoit en lui-même : Mes compatriotes Bretons ont bien autant de courage & d'esprit que les peuples de cette contrée; mais ils n'ont pas la même aménité de mœurs : j'avoue même que, quoique leur air, souvent sombre & taciturne, leur donne l'apparence d'une philosophie plus réfléchie, ils sont encore bien loin, non-seulement d'en faire le même usage dans la société, mais aussi de mettre dans leurs idées un ordre aussi précis, aussi lumineux que celui qu'Isambert m'a fait connoître dans les siennes. Tandis qu'il s'occupoit de ces réflexions, des tours élevées qu'il apperçut de loin au milieu d'une grande cité partagée par un beau fleuve, lui firent connoître qu'il approchoit de la capitale. Il pressa sa marche pour se rendre près de Perion, & hâter un secours que la position présente de l'Empereur de Grèce rendoit bien nécessaire; l'armée Turque assemblée près de

Tenedos, paroissant déjà près de Constantinople, & l'Empereur ayant reçu l'avis qu'une armée beaucoup plus nombreuse encore étoit déjà avancée jusqu'au Cap d'Abidos.

L'Empereur, forcé de rester sur la défensive, en attendant les secours qu'il espéroit des Princes Chrétiens, fit tendre une grande chaîne qui fermoit le port de Constantinople. Il confia les portes du Dragon à Frandolo, celle d'Elporso à son neveu Gastiles, & la tour Aquiline à Norandel; Talanque & Maneli furent chargés de défendre les deux fortes redoutes où la grande chaîne du port étoit attachée. Armato n'hésita plus à former le siège de Constantinople, dès que le fier Rodrigue, puissant Soudan de Liquie, eut joint son armée, avec un grand nombre de vaisseaux & de troupes aguerries, animées par l'espérance du pillage de la plus riche ville de l'Orient.

Cette flotte formidable s'avança vainement avec un vent favorable; &, précédée par de grosses galéasses, dont la proue étoit armée de fer, la forte chaîne qui fermoit le port soutint leur choc, & le plus grand nombre de ces galéasses, brisées ou renversées, couvrirent la mer de leurs débris.

La plus grande partie de l'armée Anatolienne, forte de plus de cent cinquante mille hommes

étoit portée sur des bâtimens plats; & celle de l'Empereur de Grèce n'étant pas assez forte pour garder des côtes d'un facile abord, Armato prit le parti d'abandonner l'attaque du port, qu'il laissa bloqué par ses plus gros vaisseaux; & descendant à terre avec le Soudan de Lique, il forma promptement des lignes de circonvallation autour de Constantinople; & resserrant cette cité le plus près qu'il lui fut possible, il fit construire des tours de bois, & les machines propres à l'attaquer de vive force.

Dès les premiers jours du siège, l'audace de Rodrigue & d'Armato leur fit entreprendre de donner un assaut général; mais la valeur du brave Norandel, & celle des compagnons d'Esplan-dian, rendirent cet effort inutile; & les Turcs, obligés de se retirer, après avoir perdu l'élite de leurs troupes, furent poursuivis jusqu'à leurs lignes, sans pouvoir défendre leurs machines, qui furent brûlées ou renversées par les Grecs qui se retirèrent presque sans perte dans la cité. Armato, forcé de faire construire de nouvelles machines, & voyant son armée rebutée par la perte qu'il avoit faite dans l'assaut général, resta près d'un mois sans oser rien entreprendre.

Pendant ce tems l'audacieux Rodrigue, brûlant d'impatience de se signaler, Norandel vit arriver un matin à la porte Aquiline qu'il dé-

fendoit, une Demoiselle conduite par deux hérauts d'armes; Norandel la reçut avec politesse, & prit de ses mains un parchemin roulé, scellé d'un grand sceau d'or: l'ayant promptement déployé, il trouva sur deux colonnes écrites, l'une en grec, l'autre en langue arabe, le cartel suivant.

» Rodrigue, ami des Dieux, grand Soudan
» de Liquie & défenseur de l'Alcoran, à toi
» qui te dis Chevalier de la grande Serpente,
» salut: Saches que le motif qui m'a fait passer
» la mer, est celui de venger l'injure que mon
» oncle Armato reçut dans cette contrée. Je
» regretterois que l'Empereur de Grèce pérît,
» que sa Capitale & son Empire fussent rava-
» gés, que tu fusses entraîné dans leur ruine
» avant que je me sois éprouvé contre toi: je
» t'offre donc le combat de seul à seul, ou dix
» contre dix, & je te jure une entière sûreté.
» Fais-moi sur le champ une réponse dictée
» par l'honneur, & digne d'un Chevalier. «

Norandel dans l'absence d'Esplandian, courut se jeter aux genoux de l'Empereur avec Talanque, Maneli, Garnates du Val-craintif, & plusieurs autres Chevaliers de la grande Bretagne; il supplia ce Prince de lui permettre de réprimer l'orgueil du Soudan de Liquie, en le laissant accepter le combat de dix contre dix,
&

& répondre à son cartel; ce que l'Empereur ne put lui refuser. Norandel, autorisé par ce grand Prince, répondit sur le champ au Soudan de Liquie.

» Les Chevaliers Chrétiens, défenseurs de la
» vraie foi & du glorieux Empereur de Grèce,
» à toi, Rodrigue, Soudan de Liquie, salut :
» Le Chevalier de la grande Serpente n'est point
» ici pour te répondre; mais si tu veux sou-
» tenir le même défi que tu lui fais, nous som-
» mes ici dix de ses compagnons, tous fils de
» Rois ou de hauts Barons, qui l'acceptons en
» son honneur; donnez-nous promptement ta
» réponse & la sûreté du camp, dont nous te
» laissons le choix. «

Un des Ecuyers de Norandel fut chargé d'accompagner la Demoiselle messagère, & de remettre cette réponse à Rodrigue. Ce Prince étoit trop brave pour ne pas accepter ce combat; il choisit un champ de bataille entre les lignes & la cité, & d'anciens Chevaliers des deux partis furent envoyés pour faire dresser la lice, en établir la sûreté & pour servir de juges du camp.

Le jour marqué pour le combat, les dix Chevaliers Chrétiens furent armés par les Dames de la Cour de l'Empereur; Talanque, cousin germain d'Esplandian, reçut cet honneur des mains de la belle Princesse Léonorine, & la Reine Me-

norelle attachâ d'une main lente & tremblante les armes brillantes de Norandel, dont quelques pièces furent ternies par ses larmes. Madame, lui dit-il tout bas, accordez-moi quelque gage de l'intérêt que vous daignez prendre à votre Chevalier ; un seul bout de ruban me suffira pour redoubler mes forces & mon courage : Ah ! Norandel, lui dit-elle, je vous ai déjà donné ce que j'avois de plus précieux ; puisse mon cœur qui ne cessera d'accompagner le vôtre, produire tout l'effet que vous en espérez ! Cependant, en disant ces mots, elle détacha de son bras d'albâtre un bracelet qu'elle portoit depuis son enfance, & le passa autour de celui de Norandel : son cercle, lui dit-elle, est le symbole de l'immortalité, puisse-t-il l'être de notre union ! Norandel, transporté d'amour, lui baïsa la main, fut rejoindre ses compagnons ; &, s'avancant à leur tête, il entra par l'une des deux portes de la lice au même moment où le Soudan de Lique entroit par l'autre. Le Soudan, qu'un nombreux détachement avoit suivi jusqu'à la porte de la lice, s'avança vers Norandel, en lui disant qu'il étoit surpris de le voir s'avancer seul avec ses compagnons : Seigneur, lui dit Norandel, votre réputation nous est trop connue, pour que nous ayions besoin d'aucune autre garde que de la parole d'un aussi grand

Prince. Rodrigue, après avoir remercié Norandel de l'opinion qu'il avoit de lui, renvoya son détachement, & les dix Chevaliers de chaque parti se portèrent aux deux extrémités des lices, pour attendre le signal, au son duquel ils poussèrent leurs chevaux la lance en arrêt. Cette première rencontre fut très-favorable au parti de Norandel, & les deux tiers des Chevaliers du Soudan furent renversés; lui-même, très-ébranlé par l'atteinte de Norandel, perdit les étriers; & son cheval l'ayant emporté presque hors de la lice, lorsqu'il s'en fut rendu le maître & qu'il revint l'épée à la main pour combattre, il vit que Norandel l'attendoit & n'avoit pas voulu profiter de ce premier avantage. Celui que les Chevaliers de la grande Bretagne eurent en peu de tems sur les Chevaliers Sarrasins, fut si marqué, que le Soudan de Lique reconnut leur supériorité. Désespérant de la victoire, après avoir long-tems combattu contre Norandel, de façon à mériter son estime, il s'arrêta, voyant presque tous ses compagnons terrassés & désarmés: Seigneur, dit-il à Norandel, cessons un combat maintenant trop inégal; je vous cède la victoire; de grace, obtenez de vos compagnons d'épargner la vie des miens: Ah! Seigneur, lui dit Norandel, cet aveu de votre part nous est trop glorieux

pour ne nous pas suffire. A ces mots, s'avancant vers ses compagnons, & leur répétant ce que le Soudan venoit de lui dire, il n'en fut aucun d'eux qui ne relevât de terre son adversaire, & qui ne lui rendît son épée. Norandel & ses compagnons, suivis des juges du camp, reconduisirent le Soudan & ses Chevaliers hors de la lice : c'est-là que ces deux chefs se jurèrent amitié, secours même dans toutes les occasions où l'honneur & l'intérêt de leurs Souverains leur permettroient de s'en donner des preuves mutuelles.

Norandel & ses compagnons rentrèrent triomphans dans Constantinople : les mêmes mains qui les avoient armés le matin, s'empresèrent à les délivrer du poids de leurs armes. Ce fut un soin bien doux pour la Reine Menoreffe ; elle fut bien lente à détacher les dernières pièces de l'armure de Norandel ; & , feignant de ne pouvoir délayer son haubert, elle appuya sa main sur son cœur, & le sentit palpiter d'amour & de plaisir en revenant victorieux à ses genoux. Talanque ne reçut point les mêmes secours de la belle Léonorine : effrayée de voir ses armes teintes par le sang de ceux qu'il avoit combattus, elle chargea la jeune Félicie, sa fille d'honneur, de le défarmer ; & le croyant blessé, elle remit à Félicie un flacon d'un baume précieux, & se retira dans son appartement.

Le fils de Galaor éprouva de la jeune Félicie des soins aussi tendres, que ceux que son père avoit reçus de la charmante Juliande. Quelque fidèle qu'il fût aux loix de la Chevalerie, il crut que quelques légères contusions qu'il avoit reçues, le mettoient en droit de prolonger des soins qui l'enchantoient; & Félicie regarda ces meurtrissures, dès le lendemain, comme des blessures assez considérables pour exiger une cure longue & suivie. Le fils de Galaor garda sa chambre pendant plusieurs jours; il feignit d'observer le régime le plus sévère: cependant ses ennemis qui n'avoient rien entrepris pendant quelque tems, étant venus jusqu'aux barrières braver la garde qui les défendoit, & la barrière qu'ils avoient feint d'attaquer, se trouvant voisine du Palais que Talanque & Maneli habitoient, le blessé ne put s'empêcher de se couvrir de ses armes, de faire une vive sortie sur les Sarrafins; &, leur arrachant de sa main le drapeau qu'ils avoient arboré, il accourut le présenter à l'Empereur, qu'il surprit autant par la brillante santé qui paroissoit sur son beau visage, qu'il s'en fit admirer par sa valeur.

L'entreprise d'Armato & du Prince Alphorax son fils sur l'Empire de Grèce, avoit fait un grand bruit dans toute l'Europe, & la renommée avoit porté cette nouvelle jusques dans les monts Ry-

phées & dans la Californie : ces vastes & sauvages contrées obéissoient alors à la Reine Galafie ; elle descendoit de ces cruelles Amazones , qui , s'élevant contre les sentimens que la nature & l'amour inspirent , avoient préféré le plaisir de dominer , au bonheur d'être aimées. Il est vrai que les anciens Scythes étoient peu galans ; leur humeur étoit sombre & farouche , ils ne respiroient que le sang & les combats ; & le crâne d'un ennemi dont ils avoient percé le cœur , étoit la coupe la plus agréable dont ils se servoient dans leurs festins. L'empire féroce qu'ils exerçoient sur un sexe enchanteur qui peut & veut donner des loix à l'homme le plus libre , avoit enfin excité son indignation. Thériclée , la jeune épouse d'un des principaux chefs de cette nation barbare , profita du moment où presque tous les guerriers de la nation s'étoient rassemblés pour attaquer les Tartares. Ayant appris que son époux étoit péri dans un combat sanglant avec presque tous ceux qui l'avoient suivi , elle rassembla promptement les veuves de ces guerriers & celles de son sexe , qui dès leur enfance étoient accoutumées comme elle à porter les armes dans les chasses dangereuses où leurs pères & leurs époux mêmes les exhortoient à s'exposer.

Thériclée avoit une jeune esclave Lesbienne ,

que les Scythes avoient enlevée dans leurs cour-
ses; cette esclave joignoit à la beauté la plus
touchante, l'élévation d'ame, & cette éloquence
douce & persuasive des Grecs, qu'on avoit ad-
mirée dans Sapho : ce fut d'elle dont Thériclée
se servit pour animer les compagnes de ses
malheurs à secouer le joug odieux sous lequel
elles languissoient. La jeune esclave les déter-
mina sans peine à prendre les armes, à s'assu-
jettir ceux qui n'avoient pas marché contre les
Tartares, à les chasser hors des montagnes,
& à s'emparer des défilés & des gorges par
lesquelles on pouvoit y pénétrer. La jeune Les-
bienne, éclairée par les leçons qu'elle avoit
reçues dans sa patrie, aida Thériclée à former
le plan d'une nouvelle législation; & le plan
parut si sage à toutes ces nouvelles Amazones,
qu'elles prièrent Thériclée d'en être la dépositaire,
& que toutes d'une voix elles la recon-
nurent pour leur Reine. Thériclée, aidée par
les conseils de l'aimable esclave, qui dès ce
moment devint presque son égale, gouverna
cet Etat naissant avec tant de sagesse, qu'il
devint de jour en jour plus florissant & plus
redoutable.

Quelques guerrières du fond de l'Imaüs
avoient eu l'art d'élever de jeunes griffons, &
ces monstres redoutables obéissoient à leur

voix; c'est sous leur garde que ces guerrières retenoient un certain nombre de jeunes Scythes qui ne pouvoient, sans être à l'instant déchirés, sortir de l'enceinte qui leur étoit prescrite; & les faveurs que ces jeunes gens recevoient quelquefois de leurs Souveraines, étoient bien moins regardées comme celles de l'amour, que comme la suite d'une administration nécessaire au bien de l'Etat.

Thériclée ni son amie ne visitèrent jamais le séjour des femmes terribles, gardiennes de ces esclaves & des griffons; mais elle permit à la jeune Thalésis d'aller prendre connoissance des Etats auxquels elle étoit destinée de donner la loi, étant née de Thériclée, la première année de son mariage avec le barbare qui n'avoit su que lui faire détester ce lien. Thalésis ne parut point effrayée des déserts affreux de l'Imaüs: n'ayant jamais éprouvé l'injustice d'un sexe différent du sien, elle céda sans peine à l'attrait que tous les deux doivent à la nature. Son séjour dans le château de l'Imaüs fut assez long, & ce fut avec la joie la plus vive, qu'à son retour la Reine sa mère lui vit donner le jour à la belle enfant qui devoit régner un jour sur les pays hyperborées, & qui reçut d'elle le nom de Calasie.

Peu de tems après sa naissance Thériclée

mourut, & l'esclave Lesbienne expira de douleur sur son tombeau. Thalésis lui succéda; ses soins les plus tendres furent occupés à l'éducation de Calasie qui joignoit aux graces & à la beauté de son sexe, la force, l'adresse & le courage qu'on avoit admirés dans Thériclée. Dès qu'elle eut quinze ans, la Reine sa mère lui ceignit en cérémonie le carquois & le baudrier: cet acte étoit équivalent chez les Amazones à celui qui conféroit l'ordre de la Chevalerie. De ce moment, Calasie ne quitta plus sa mère dans les combats qui devinrent fréquens alors sur les frontières de la Tartarie, dont les peuples belliqueux faisoient souvent des incursions pour pénétrer dans les Monts Rypheés. Ce fut dans un de ces combats que Thalésis, emportée par son courage en poursuivant les Tartares, eut le sein percé par une flèche, & tomba mourante entre les bras de Calasie. Malgré le désespoir de cette jeune Princesse, elle immola de sa main à ses mânes les barbares qui l'avoient privée de cette tendre mère; &, retournant au centre de ses Etats avec des dépouilles si chères, pour les unir à celles de Thériclée, elle fut proclamée tout d'une voix pour succéder à Thalésis.

Calasie, douée de toutes les vertus guerrières qu'on eût admirées dans les plus célèbres Che-

valiers, s'occupa plus fortement encore que les Reines qui l'avoient précédée, à former un corps d'armée : elle surmonta les difficultés qui peuvent s'opposer à la discipline & au silence même, dans une armée telle que celui qui lui obéissoit ; & , lorsque quelqu'une de ses favorites lui demandoit en souriant s'il n'entroit pas dans ses projets de faire le voyage du Mont Imaüs, elle prenoit un air très-sérieux qui leur imposoit silence, & ne leur parloit que du desir qu'elle avoit de pénétrer dans le cœur de l'Europe, & d'y rendre sa nation & son nom à jamais célèbres. Ce fut dans ce tems-là que les nouvelles de l'entreprise d'Armato & du Soudan de Lique firent naître en son ame le desir ardent de se signaler, & de partager avec eux les riches dépouilles de la Grèce.

Calasie étoit adorée par ses sujettes ; il n'en étoit aucune qui n'eût versé tout son sang pour elle : nulle résistance de leur part ne combattit la proposition qu'elle leur fit de partir à la tête de trente mille guerrières, pour s'aller joindre à l'armée d'Armato qu'elle savoit prête à former le siège de Constantinople. Cependant, voulant en imposer aux alliés qu'elle se choissoit, & leur faire respecter ses armes, Calasie imagina de joindre à son armée mille guerrières de l'Imaüs qui conduiroient à sa suite cinquante

griffons de ceux qu'elles s'étoient assujettis , & qu'elles savoient faire obéir à leurs ordres aussi facilement qu'un habile Fauconnier des plaines Beligiques gouverne ses faucons & ses gerfaux. L'exécution de ce projet se fit avec promptitude ; les bagages d'une pareille armée n'étoient pas embarrassans : des fruits & du miel sauvage suffisoient à la nourriture de ces Amazones , & l'eau pure des fontaines à leurs toilettes. Calasie , par une marche rapide , arriva bientôt dans la Thrace , & joignit l'armée d'Armato peu de tems après le combat que ses dix Chevaliers avoient perdu contre les dix de l'Empereur.

Armato , le Soudan de Lique & tous les Princes leurs alliés , reçurent avec les plus grands honneurs la jeune & belle Calasie ; mais , loin de paroître sensible à l'hommage qu'ils rendoient à ses charmes , elle ne leur parut occupée que du desir de signaler sa valeur à leurs yeux. Elle demanda qu'on assemblât un Conseil , dans lequel elle proposa de donner un nouvel assaut à la Ville assiégée : Armato lui rendit compte du peu de succès du premier , de la perte qu'il avoit faite de l'élite de ses troupes , & de l'espèce de découragement qu'elles montroient. Calasie l'interrompit avec chaleur : Laissez-moi donc faire , lui dit-elle , & j'espère vous prouver bientôt que rien n'est

impossible à mon sexe , quand il est animé par un grand intérêt & par l'amour de la gloire. A ces mots , elle fit part au Conseil des moyens dont elle projettoit de se servir. Renfermez-vous dans vos tentes , leur dit-elle , au moment qu'à la tête de mes Amazones j'escaladerai les murs de Constantinople ; alors mes guerrières de l'Imais lâcheront mes cinquante griffons : ces monstres obéissant à notre voix , loin de nous attaquer , fondront sur tous les gens armés qui paroîtront pour défendre les murs , & les mettront en pièces ; c'est par ce moyen que j'espère emporter cette cité , presque sans éprouver de résistance.

On admira dans le Conseil la résolution courageuse de la Reine Calasie , & le moyen ingénieux dont elle devoit se servir pour l'exécuter. Calasie , sûre de l'approbation du Conseil & d'être obéie , donna ses ordres , & fit préparer le même jour , & pendant celui qui le suivit , tout ce qui pouvoit faciliter cette grande entreprise.

Le jour marqué pour l'assaut , Calasie , déployant son armée dont le premier rang étoit muni d'échelles , marcha d'un pas rapide contre la partie de la Ville dont les fossés avoient été précédemment comblés. Les Grecs accoururent pour défendre leurs murailles , & Calasie atten-

dit qu'elles fussent couvertes de combattans, pour donner le signal auquel les guerrières de l'Imaüs devoient lâcher les cinquante griffons. Le moment où ces monstres s'élevèrent en l'air fit frémir les Grecs ; l'air presque obscurci retentissoit du sifflement de leurs grandes ailes : ils fondirent avec fureur sur les Grecs que la terreur empêchoit de se défendre ; & , les faïssant avec leurs serres tranchantes , ils les enlevoient & les précipitoient , ou sur les estacades des murailles , ou sur la pointe des piques des Amazones : en peu de momens les murailles furent abandonnées , le reste de leurs défenseurs s'étant précipité dans l'intérieur de la Ville pour éviter l'atteinte des griffons , & la mort. Calasie monta alors sur les remparts avec les Amazones : elle les rassembloit & les remettoit en ordre pour pénétrer dans l'intérieur de la cité ; mais elle fut troublée dans son dessein par l'imprudence & la cupidité des Turcs.

Au moment où les troupes d'Armato virent les murailles sans défense , & les Amazones prêtes à s'emparer de Constantinople , excités par le desir de partager le pillage de cette riche & superbe cité , ils sortirent de leurs tentes & coururent en foule aux murailles , le cimenterre à la main , en faisant retentir les

nues du cri allah, allah. A ces cris, les griffons s'élevèrent de dessus les corps déchirés dont ils suçoient le sang ; & voyant les Turcs moins couverts de fers que les Grecs, ils les regardèrent comme une proie plus facile à saisir. Ils fondirent sur eux, en firent un massacre horrible, & leurs hurlemens & les cris des Turcs empêchant les guerrières de l'Imaüs de faire entendre leur voix, les griffons s'acharnèrent à déchirer les Turcs, tandis que les Grecs, revenus de leur première terreur, & conduits par Talanque, Ambor & Maneli, reparurent sur les murs dont ils précipitèrent la plus grande partie des Amazones. Calasie presque seule défendit long-tems une tour dont elle s'étoit emparée : suivie de quelques braves Amazones, elle appelloit les autres à sa défense, lorsque Talanque, croyant trouver un ennemi digne de sa valeur, s'élança sur la plate-forme de cette tour pour l'attaquer & le prendre prisonnier. Calasie se défendit long-tems avec courage, & fit couler le sang de Talanque ; mais un coup que celui-ci lui porta sur le gorgerin, ayant coupé le lacet du casque de Calasie, le casque s'échappa, ses cheveux blonds tombèrent sur ses épaules, & sa belle tête resta désarmée. Talanque, éperdu de surprise & d'admiration en voyant ce visage céleste, se recule un pas, flé-

chit un genou, & lui présente son épée par le pommeau. Calafie fut trop touchée de la générosité de Talanque, pour en abuser : Non, Sire Chevalier, dit-elle, je n'ai garde de recevoir une épée dont vous vous servez avec tant de gloire, lorsque je suis sans défense, que la mienne est à vous, & qu'elle n'a pu me défendre de porter des fers. Ah ! Madame, s'écria Talanque en délaçant son casque, vous êtes destinée à faire porter les vôtres à l'univers, & à n'en recevoir que de l'Amour. A ces mots, il ramasse le casque de Calafie, il relève & baise ses beaux cheveux qu'il renoue sur sa tête ; & la couvrant d'une main avec son bouclier, il l'aide de l'autre à descendre de la tour, en assurant l'échelle qui la porte, & la voyant s'éloigner à regret.

Les griffons continuoient à faire un ravage horrible dans l'armée Turque ; & ce ne fut qu'après s'être gorgés du sang de plus d'un millier de Sarrafins, que les guerrières de l'Imaüs purent les reprendre & les renfermer dans leurs cages de fer. Armato montra quelque ressentiment à la Reine Calafie, de la perte que ses griffons venoient de lui faire effuyer : cette Reine lui reprocha vivement aussi que l'avidité de ses troupes avoit arraché de ses mains une victoire certaine ; & sans le Soudan

de Liqüie, Calasie mécontente eût retiré ses troupes, & seroit retournée dans ses Etats. Cette querelle étant apaisée, elle prit le parti de renvoyer les griffons & leurs gardiennes dans les rochers de l'Imaüs.

Quelques nouveaux renforts joignoient de tems en tems l'armée d'Armato; cependant le siège n'alloit que bien lentement: les sorties fréquentes & toujours heureuses que faisoient les Grecs, animés par la valeur des Chevaliers de la grande Bretagne, ruinoient les travaux des assiégeans, & près de deux mois s'étoient écoulés, sans qu'aucun avantage décisif pût donner l'espérance aux Sarrafins de s'emparer de cette superbe cité.

Ce tems avoit suffi pour que l'Empereur des Romains se fut mis en état de secourir celui de Grèce; & l'arrivée & le récit de Gandalin, ayant ranimé l'ancienne valeur & l'activité du vieux Roi de Gaule, Perion avoit envoyé des couriers à Galaor, à Bruneau de Bonnemer & à Quedragant. Ces braves Princes rassemblant à la hâte l'élite de leurs Chevaliers, se rendirent promptement aux ordres de Perion, grossirent sa flotte & son armée, & le Roi de Gaule faisant faire force de voiles, l'armée Gauloise joignit celle de la grande Bretagne, avant qu'elle eût passé le détroit.

On

On croira sans peine que l'entrevue entre d'illustres Princes si proches, & qui s'aimoient si tendrement, fut bien touchante. Monfrère, dit gaiement le bon Perion en collant sa barbe blanche sur celle de Lisvard, je m'attendois bien à vous embrasser, . . . par saint Denis & saint Georges, j'espère bien que les Sarrazins essuieront encore quelques-uns de ces beaux coups de lance que nous donnions dans notre jeunesse : puissent nos derniers regards voir défaite des ennemis de la foi ! puissions-nous après mourir entre les bras de nos enfans victorieux, en répandant notre sang pour la gloire du Dieu qui versa le sien pour nous !

O mon frère, ô mon ami, s'écria le vieux Roi Lisvard, puissent vos vœux être écoutés par l'Être des êtres ! Amadis, Galaor & Bru-
neau se jetèrent à l'instant aux genoux des deux vieillards ; & , croyant voir la flamme céleste de la foi briller dans leurs yeux mouillés par leurs larmes, ils leur demandèrent & reçurent leur bénédiction. Les deux flottes réunies franchirent le détroit avec un vent favorable qui se soutint assez long-tems pour leur faire voir bientôt les Îles Baléares à leur gauche, pour dépasser le Cap de Sicile & les porter à la pointe de l'Italie où l'Empereur des Romains les attendoit dans le port & la rade de Reggium,

Jamais une flotte aussi formidable ne s'étoit encore rassemblée contre les infidèles ; un espace de mer très-considérable en étoit couvert, les vents permettant aux trois armées de voguer de conserve ensemble : c'est ainsi qu'elles pénétrèrent dans la mer Egée, & qu'elles allèrent mouiller à Tenedos, pour se préparer à forcer le détroit & l'Helléspont où le Prince Alphorax étoit en station avec les plus forts vaisseaux de sa flotte, pour défendre l'accès de la mer Pontique.

Quelques vaisseaux légers ayant été envoyés à la découverte, ceux qui les commandoient vinrent faire leur rapport de la position de la flotte Sarrafine ; & lorsque les princes alliés délibérèrent sur la manière dont ils s'y prendroient pour l'attaquer, le Roi d'Irlande Cildadan, obtint de voguer à l'avant garde, & d'attaquer l'embouchure du détroit, avec ses vaisseaux Irlandois & Orcadiens, dont la structure étoit beaucoup plus forte que celle des autres vaisseaux de la flotte.

Ce Prince s'avança contre Alphorax avec l'audace d'un ancien guerrier éprouvé par les combats les plus mémorables ; mais Alphorax ayant l'ordre positif du Roi son père de ne point combattre, & de se retirer sur le gros de la flotte Turque, mouillée près de Constantinople, ce

fut en frémissant que le brave Alphorax se vit obligé de ne se battre qu'en retraite, & de céder à Cildadan le libre passage de l'Hellespont. Cildadan, ainsi qu'il en étoit convenu dans le Conseil, jetta l'ancre de l'autre côté de l'Hellespont; & formant une tête de force à se bien défendre, la flotte immense commandée par Amadis passa librement ce détroit, & vint se former dans la mer Pontique.

Cildadan monta sur le vaisseau le plus léger de sa flotte, entra seul dans le port de Constantinople, dont on abaissa la chaîne dès qu'on eut reconnu son pavillon. Ce Prince apprit à l'Empereur de Grèce l'arrivée d'Amadis & du puissant secours qu'il commandoit, & retournant aussitôt vers Amadis, il lui rendit compte du succès de son expédition & de l'état présent du siège de Constantinople. Ce fut par Cildadan qu'Amadis apprit qu'Esplandian & le Roi de Dace n'étoient point dans la ville assiégée, & qu'ils étoient restés pour tenir la montagne défendue en sûreté contre les entreprises des Sarrasins. Amadis ne craignant point que ces barbares osassent affaiblir leur armée, pour se porter sur l'isle de la montagne défendue, & prévoyant que bientôt une grande bataille décideroit du sort de cette guerre, il fit monter Gandalin sur le meilleur voilier de sa flotte, & l'envoya chercher Esplan-

dian & son compagnon. Ces deux Princes, prêts à voler aux ordres d'Amadis, voulurent se servir de la grande serpente, restée dans le port de l'isle; mais ce singulier vaisseau se ressentoit de la prison d'Urgande, & rien ne put l'ébranler ni lui faire déployer ses grandes ailes. Ils prirent donc le parti de s'embarquer sur le vaisseau de Gandalin, & leur trajet prompt & heureux le fit aborder dans le port de Constantinople, peu de tems après que la grande flotte d'Amadis eut vaincu la légère résistance qu'on lui avoit opposée, & que les troupes nombreuses qu'elle portoit fussent descendues, & se fussent formées dans un camp retranché sous les murs de Constantinople.

La tendre & fidelle Carmelle suivit Esplandian: nous ne savons si l'on peut regarder comme heureux un hasard qui le lui rendoit encore plus cher. Peu de jours avant le départ de la montagne défendue, Esplandian ayant fait une très-longue chasse avec le Roi de Dace, ces deux jeunes Princes à leur retour avoient soupé gaiement ensemble, les bons vins du Rémois avoient été prodigués. Carmelle d'abord les servoit à table; mais le jeune Roi de Dace ne put souffrir qu'elle prît ce soin; & la faisant asseoir, il s'occupa de lui faire partager la gaieté qui les animoit; Esplandian lui-même se plaisoit à lui

présenter un verre dont une mousse pétillante surmontoit les bords, & Carmelle crut ne pouvoir mieux reconnoître l'air riant & presque galant qu'il avoit en ce moment avec elle, qu'en lui parlant de la charmante Léonorine, & en lui rappelant l'aventure du cercueil où son adresse l'avoit si bien servi. L'imagination d'Esplandian s'alluma plus que jamais en parlant du bonheur dont il avoit joui lorsque Carmelle l'avoit conduit aux genoux de Léonorine : le souper fut prolongé beaucoup plus loin qu'à l'ordinaire ; le plaisir de parler de ce qu'il aimoit, en faisoit éloigner la fin à l'amoureux fils d'Amasis ; & ce ne fut qu'à regret que tous les trois se séparèrent pour goûter les charmes du sommeil ; où les douces vapeurs du vin Rémois ne tardèrent pas à les plonger.

Peu de tems après, quelques mots sans suite qu'Esplandian prononça, réveillèrent Carmelle : cette voix retentissoit toujours dans son cœur, & sa chambre étoit assez près de celle du Prince, pour qu'elle pût entendre qu'il marchoit & s'agitoit dans la sienne. Son premier mouvement fut de voler à son secours ; mais nous ignorons quel fut le second ; lorsqu'Esplandian, plus endormi, quoique plus agité que jamais, la saisit entre ses bras en criant : Ah ! divine Léonorine !... Nous savons bien tout

ce que l'Amour devoit à la plus tendre des amantes ; mais cet enfant cruel n'est que trop sûr qu'une seule de ses faveurs peut payer un siècle de peines : peut-être s'amusa-t-il à prolonger, à rendre encore plus vif le songe du neveu de Galaor. Un éternel silence des deux parts n'a pu laisser que de tres-légers soupçons au Roi de Dace, qui se réveilla quelques instans après, & qui n'a raconté cette aventure que dans cet âge où l'on aime à rappeler celles de sa jeunesse.

L'arrivée des deux Princes & de Gandalin porta la joie la plus vive dans la Cour de l'Empereur. Périon, Lifvard, Amadis, ne pouvoient se lasser d'embrasser & d'admirer Esplandian qui, lorsqu'il s'étoit séparé d'eux, n'étoit encore que dans l'adolescence, & qui joignoit alors aux fleurs de la jeunesse, l'air noble & majestueux d'Amadis.

Ce fut l'Empereur même qui conduisit Esplandian chez la Princesse Léonorine ; &, lorsque ce jeune Prince lui baïsa la main d'un air respectueux : Mon frère, se dirent mutuellement Amadis & l'Empereur, puissions-nous voir bientôt le jour où nous pourrons les unir ! Ce jour heureux approchoit ; mais bien des combats & des pertes cruelles devoient encore éprouver le courage & la constance de tant de héros qui se trouvoient rassemblés.

Peu de jours après l'arrivée d'Esplandian , la Reine Calasie en fut informée par un Chevalier Grec que la Princesse Liotte sa sœur avoit fait prisonnier dans une escarmouche. Ayant fait part de cette nouvelle à Rodrigue , Soudan de Lique , qui brûloit d'impatience de s'éprouver contre Esplandian , l'un & l'autre dès le lendemain envoyèrent une Demoiselle au camp de l'Empereur. Après les formules usitées, la Demoiselle s'étant fait montrer Amadis & son fils , elle leur présenta le cartel, dans lequel Rodrigue défioit le Chevalier de la grande serpente, & Calasie, le vainqueur de l'Endriaque : le cartel finissoit par proposer que le lieu du combat fût entre les deux armées , & que de part & d'autre une pleine sûreté fût établie pour les combattans.

Esplandian n'hésita pas à répondre au défi de Rodrigue ; mais Amadis ne dit qu'à regret à la Demoiselle, que le respect qu'il avoit pour la Reine Calasie , & la haute réputation de valeur qu'elle avoit , ne lui permettant pas de refuser son cartel , il accompagneroit son fils dans un combat, pour admirer de plus près & son courage & sa beauté.

La Demoiselle, en portant cette réponse à Calasie, lui parla de la Cour de l'Empereur , & sur-tout des Chevaliers de la grande Bretagne,

avec tant d'admiration, qu'elle excita sa curiosité jusqu'à vouloir faire la démarche un peu hasardée d'aller elle-même au camp de l'Empereur avant de commencer un combat, que l'impatience d'Esplandian à punir la présomption de Rodrigue avoit fait marquer pour le surlendemain. Calasie, à cet effet, envoya la même Demoiselle demander un sauf-conduit à l'Empereur, &, l'ayant obtenu sans peine, elle se prépara le lendemain matin à paroître dans cette Cour avec la magnificence & la dignité d'une grande Reine.

Calasie crut ne devoir conserver des armes qu'elle portoit dans les combats, que celles qui servoient à caractériser la Reine des Amazones. Une épée brillante de pierreries, un riche carquois que couvroient en partie ses beaux cheveux qui flottoient avec grace sur ses épaules, sembloient ne former qu'un ornement de plus sur la robe éclatante dont elle étoit couverte. A la tête de vingt-quatre jeunes & belles Amazones, presque aussi parées qu'elle, Calasie s'avança jusqu'aux barrières du camp retranché des Grecs : Galaor & Quedragant l'attendoient pour la conduire aux tentes Impériales ; &, dès qu'elle fut à portée, Amadis & son fils s'avancèrent eux-mêmes pour lui servir d'Ecuyers.

L'entrevue entre cette belle Reine & l'Empereur, fut des deux parts pleine de politesse & de dignité : Seigneur, lui dit-elle, nul ressentiment ne m'anime contre vous ; le seul desir d'acquérir de la gloire m'a mis les armes à la main, & n'en connoissant pas de plus grande que celle de combattre contre un héros tel qu'Amadis, quel que puisse être l'événement de notre combat ensemble, mes ordres sont donnés pour que mes guerrières en restent simples spectatrices, & cessent de se joindre aux troupes d'Armato pour répandre le sang de vos sujets.

Toute la Cour de l'Empereur admira la beauté, la grace & la générosité de la Reine Calasie. Amadis lui tint les propos les plus respectueux & les plus galans sur tout le péril qu'il trouvoit à résister à ses charmes & à sa valeur : Esplandian lui dit combien il se trouvoit heureux de n'avoir à combattre que le Soudan de Lique, & Calasie ne put s'empêcher d'admirer les charmes répandus sur toute la personne d'Esplandian ; peut-être même Calasie n'eût-elle pu se défendre de quelque émotion ; si, dans ce moment même, elle n'eût reconnu Talanque qui, quelques jours auparavant, avoit sacrifié sa propre gloire pour lui conserver la vie ou la liberté. Ce jeune Prince tenoit alors les mains de son père Galaor, &

lui faisoit admirer la beauté de la jeune Reine des Amazones : elle s'en apperçut ; & s'approchant d'eux d'un air libre & poli : Me pardonnerez-vous, leur dit-elle, d'employer contre le grand Amadis des armes que vous étiez le maître de m'arracher ? Ah ! Madame, répondit Talanque, peut-être l'invincible Amadis pourrat-il résister à vos coups ; mais mon cœur sera pénétré jusqu'à mon dernier soupir de ceux que vous m'avez portés. Calasie rougit un peu ; Talanque avoit une figure charmante, & ce digne fils de Galaor portoit alors dans ses yeux un feu que la seule Léonorine pouvoit allumer dans ceux d'Esplandian : une partie de ce même feu rendit les yeux de Calasie plus brillans ; & , pour terminer un léger embarras qui commençoit à l'inquiéter, elle abrégea les suites de cette conversation, en se rapprochant de l'Empereur, dont peu de momens après elle prit congé. Amadis la reconduisit avec Esplandian ; & Talanque volant à leur suite, s'empara de l'étrier, lorsque Calasie y plaça son joli pied, qu'il ne put s'empêcher de baiser avec tant d'ardeur, que Calasie fut émue de ce qui ne parut être à ceux qui s'en apperçurent qu'une marque de respect.

Calasie rêva plus, en retournant au camp, à ce qui venoit de se passer entre elle & Talan-

que, qu'au combat qu'elle devoit avoir le lendemain contre Amadis : cependant elle s'occupoit fortement de ce dernier objet, dès qu'elle eut rejoint le Soudan de Lique ; & visitant les armes qu'elle devoit porter, elle ne négligeoit nulles mesures pour pouvoir s'en servir le lendemain avec avantage.

Léonorine éprouvoit alors les mêmes alarmes, & verfoit autant de pleurs que le combat de Norandel contre le redoutable Rodrigue en avoit coûté à la Reine Ménoreffe : ces deux amans cherchoient en vain à la rassurer : Ah ! pouvez-vous craindre, lui disoient-ils, que le fils d'Amadis, animé par ses regards & par les vôtres, ne revienne triomphant à vos genoux ? Ménoreffe s'occupoit bien tendrement toute la nuit à consoler son amie, tandis que Norandel se joignoit à Lifvard, Périon, Florestan & Galaor, pour veiller, selon l'usage de ce tems, une partie de la nuit dans la Chapelle de l'Empereur avec Amadis & son fils.

Au lever de l'aurore, ces deux Princes se couvrirent de leurs fortes armes. Amadis ceignit la redoutable épée dont le fourreau vert l'avoit si glorieusement fait connoître dans la Grèce, mais avec la résolution de ne s'en point servir contre une Reine charmante, pour le service de laquelle il eût désiré de l'employer.

Esplandian prit l'épée qu'il avoit conquise dans le château de la Demoiselle enchanteresse ; & les prédictions d'Urgande le menaçant de la perdre lorsque la grande serpente s'abîmeroit dans la mer , il espéra s'en servir encore avec gloire avant qu'elle fût arrachée.

Le camp de l'Empereur & celui des Turcs ayant pris les armes , l'Empereur , accompagné des Princes & des deux vieux Rois , fut occuper les échafauds couverts qu'on avoit préparés , & qui dominoient sur la lice : Galaor & Florestan portoient le casque & la lance d'Amadis ; les compagnons d'Esplandian , Talanque & Maneli , lui rendoient le même honneur. Les deux combattans s'avancèrent avec grâce sous le balcon de l'Empereur , & le saluèrent. Léonorine & l'amoureux Esplandian éprouvèrent bien du trouble au moment où leurs yeux se rencontrèrent : celui de la Princesse fut assez violent pour que sa main tremblante laissât tomber un de ses bracelets qu'elle rattachoit. Esplandian s'en saisit , & regardant plutôt cette espèce de faveur comme celle de l'amour , que comme celle du hasard , il crut recevoir un gage assuré d'une prochaine victoire , & passa promptement ce bracelet autour de son bras.

Armato , suivi de son fils le Prince Alphorax , accompagnèrent le Soudan de Liquie : il

reçut les mêmes honneurs par les Princes de Tingitane & celui de Circassie. Pour la belle Reine des Amazones, elle ne voulut être suivie que des mêmes guerrières qui l'avoient accompagnée la veille; &, faisant prendre les armes à sa petite armée, elle la fit marcher sous les ordres de sa sœur la Princesse Liotte, en lui donnant celui de s'emparer du sommet d'une montagne qui dominoit sur les deux camps, & d'y rester inébranlable après s'y être fortifiée, jusqu'à ce qu'elle lui envoyât les ordres les plus positifs.

Cette Reine & le Soudan de Liquie étant entrés dans la lice, Amadis & son fils s'avancèrent en présence des Juges du camp, & de part & d'autre on répéta le serment qui portoit que les vainqueurs ameneroient librement les vaincus comme prisonniers de guerre. Les Juges du camp s'étant mis sur les ailes, après avoir opposé Calasie au Roi de la grande Bretagne, & son fils Esplandian au Soudan de Liquie, le son aigu des trompettes leur donna le signal de s'élancer l'un contre l'autre. La rencontre des deux Princes répondit à leur valeur; elle fut terrible: le bouclier d'Esplandian fut traversé d'outre en outre par la lance du Soudan de Liquie; un cri douloureux s'éleva du côté des Grecs, & la belle Léonore se

trouva mal, le croyant mortellement blessé ; mais on apperçut bientôt qu'il ne l'étoit pas , à l'aïssance avec laquelle il termina cette course par une demi-volte , & lorsqu'il revint pour combattre son ennemi. Rodrigue, moins heureux & plus foible, ne put résister à l'atteinte d'Esplandian , & son casque tomba de sa tête par la violence du coup qui l'avoit renversé sur la poussière. Le généreux Esplandian lui donna le tems de se remettre de ce premier choc , & de relacer son casque : alors il mit pied à terre , & les deux Princes commencèrent ensemble un combat mémorable à coups d'épée.

Amadis & la Reine Calasie avoient dans ce même tems couru l'un contre l'autre ; mais à la moitié de sa carrière, Amadis, au lieu de mettre sa lance en arrêt, en baissa le fer jusqu'à terre , & la brisa. Calasie , troublée par la galanterie d'Amadis, voulut aussi baisser le fer de sa lance ; mais n'étant plus à tems, le fer porta dans le chanfrein du cheval d'Amadis ; ce qui les mit tous les deux dans un tel désordre, que leurs boucliers s'étant rencontrés de droit fil, Calasie fut désarçonnée , & son adversaire n'eut que le tems de sauter de dessus son cheval qui tomba l'instant d'après du coup qu'il avoit reçu. Calasie, honteuse de sa chute , mit promptement l'épée à la main , & vint

attaquer Amadis qui se contenta d'opposer son bouclier & le tronçon de sa lance aux coups multipliés qu'elle lui portoit. Le désavantage volontaire qu'il avoit dans un pareil combat, commençoit à devenir dangereux, & bientôt son bouclier brisé le laissoit sans défense, lorsque, s'apercevant qu'Esplandian venoit de défarmer le Soudan de Liquie, il crut qu'il étoit tems de le terminer. Il jeta le tronçon de sa lance & ce qui lui restoit de son bouclier; & s'élançant sur Calasie, d'une main il arrêta son bras levé pour le frapper, & l'embrassant étroitement, il l'enleva dans ses bras comme un faucon pourroit enlever une tourterelle. Belle Reine, lui dit il, vous ne pouvez plus vous défendre d'être ma prisonnière, comme Rodrigue l'est d'Esplandian. Il faut bien que je l'avoue, lui dit-elle; mais du moins je ne cède qu'au premier héros de la terre: à ces mots, elle délaça son casque, & tirant son gantelet, elle tendit la main à son vainqueur qui fléchit un genou pour la recevoir & pour la baiser. Esplandian, en ce moment, consoloit Rodrigue de sa défaite, par des procédés aussi nobles; & s'étant rapprochés tous les quatre, Amadis dit à Calasie, que, puisque le sort des armes le laissoit maître de son sort & de celui de son compagnon, il croyoit ne pouvoir leur choisir

une prison plus agréable que le palais & la cour de la Princesse Léonorine. A ces mots, appellant les Juges du camp & le Comte Gandalin, il le chargea de conduire Rodrigue & Calasie à cette Princesse.

Amadis & son fils rentrèrent triomphans dans Constantinople, tandis qu'Armato frémissait de rage, en voyant les Grecs conduire les deux prisonniers. Ce Prince ayant reçu le même jour un renfort de quarante mille hommes, arrivés des bords des Palus Méotides, & de ceux du fleuve du Tanaïs, il fit assembler son Conseil de guerre où le Prince Alphorax fut appelé; jusqu'alors l'armée navale Turque, après avoir été forcée de céder le détroit de l'Helléspont, s'étoit retirée dans le Bosphore de Thrace pour rester maîtresse de la mer du pont Euxin, & les troupes d'élite de l'armée Turque remplissoient les vaisseaux de cette flotte. Armato se décidant à faire les plus grands efforts, & à remettre le sort de cette guerre à la bataille générale qu'il se déterminoit à livrer, ce Prince fit promptement retirer ces troupes d'élite, & ne laissa sur la flotte que les matelots nécessaires pour la manœuvre : il passa tout le jour suivant à faire ses dispositions; &, quoique la Princesse Liotte se fût retirée avec ses Amazones sur une montagne où par les ordres de sa sœur elle s'étoit

s'étoit retranchée ; en déclarant que désormais elle observeroit la neutralité, les forces d'Armato restoitent si supérieures à celles des Grecs, que ce Prince ne douta point qu'il ne pût envelopper & forcer le camp retranché qui faisoit la principale défense de Constantinople.

L'Empereur de Grèce & l'armée chrétienne auroient couru le plus grand danger, par cette attaque générale, s'ils l'eussent essuyé sans en être prévenus : heureusement un Grec qui s'étoit introduit près d'Armato comme interprète, après avoir déserté, ne put voir sans remords & sans douleur le danger que couroit sa patrie. Ayant trouvé le moyen de s'évader, il accourut au camp des Grecs, & rendit compte avec intelligence des dispositions que les Turcs avoient faites pour attaquer le camp à l'aube du jour.

L'Empereur & les Rois ses alliés se préparèrent pendant la nuit à cette attaque. Un Ingénieur expérimenté fit avertir le Roi Cildadan & Frandolo des mouvemens qui s'étoient passés sur la flotte Sarrafine, & tous les deux faisant préparer pendant toute la nuit des feux grégeois, & tout ce qui pouvoit favoriser leur attaque, ils levèrent les ancres ; & dès qu'ils furent avertis, par une sentinelle placée sur le mât le plus élevé, que l'armée d'Armato for-

toit en avant de ses lignes, ils voguèrent à toutes voiles, & vinrent attaquer son armée navale dans le Bosphore,

La première attaque des Turcs se fit avec cette fureur & cette impétuosité que ces espèces de troupes montrent toujours quand elles croient marcher à la victoire la plus assurée; mais cette attaque fut soutenue avec une intrépidité qu'ils ne craignoient pas de trouver : une phalange de Grecs pesamment armée, ouvrit & perça les trois lignes sur lesquelles ils s'étoient formés pour cette attaque. Perion, Lifvard, Amadis, Esplandian, & tous les redoutables Chevaliers de la grande Bretagne, couvroient les ailes de cette phalange, & portèrent le plus grand désordre dans les troupes de Cavalerie qui s'avancèrent pour soutenir & rallier les Sarrafins. Les Turcs repoussés, battus de tous côtés, commençoient à se rebuter, & les nouvelles troupes qui s'avançoient à leur secours, loin de faire voir une démarche assurée, perdoient leur alignement, & paroissoient flotter dans la plaine. Ce fut alors que les vieux Rois Perion & Lifvard, accoutumés à vaincre, & croyant achever de mettre en fuite les Sarrafins qu'ils voyoient ébranlés, ces braves Princes, n'écoulant que leur courage & le zèle qui les embrâsoit contre les ennemis de la foi, fondirent avec témérité

fur ces nouvelles troupes qu'ils enfoncèrent de toutes parts. Lifvard & Perion furent suivis dans cette attaque par leurs anciens serviteurs qui se sentoient animés par l'exemple de leurs maîtres & par les mêmes motifs. Amadis qui connut le péril auquel ils s'exposoient, courut autour de lui son fils Esplandian & ses compagnons, en appelant les Chevaliers Grecs, Bretons & Gaulois, sous la bannière qu'il tenoit élevée. A peine un certain nombre de ces Chevaliers se fut-il formé près de lui, qu'il apperçut le corps formidable des barbares du Tanais qui, s'avancant à toute bride, & formant un demi-cercle, vint entourer les deux vieux Rois & les Chevaliers qui les avoient suivis. Amadis avec Esplandian, quoiqu'ils ne fussent à la tête que d'un petit nombre de Chevaliers, volèrent à leur défense: Esplandian fondit le premier sur les barbares, perça leurs premiers rangs; mais ce ne fut qu'en recevant plusieurs blessures, qu'il put pénétrer jusqu'au centre de ce gros corps de Cavalerie. Ah Dieu! quel affreux spectacle frappa les yeux du sensible Esplandian! Les barbares formoient un cercle épais autour de Lifvard, de Perion & de leurs Chevaliers, dont tous les chevaux hérissés de flèches & de dards étoient tombés morts en un monceau. Balan, Bravor, Guilan & Garnates avoient déjà rendu

les derniers soupirs ; le vertueux Grumedan , la gorge percée par un dard , expiroit en baignant de son sang la bannière qu'il tenoit encore entre ses bras ; Lifvard & Perion , tombés sur leurs genoux , & ne pouvant plus porter leurs boucliers appesantis par la quantité de dards qui les traversoient , élevoient à peine la pointe de leurs épées , & leurs armes étoient trempées de leur sang qui s'écouloit avec leur vie. Le cheval d'Esplandian tomba bientôt aussi percé de toutes parts , & les barbares alloient triompher sans peine des plus braves Chevaliers de l'Occident , lorsqu'Amadis & sa troupe , tombant sur eux avec une fureur que le désespoir animoit , firent un massacre affreux de ceux qu'une prompte fuite ne put dérober à leurs coups. Les barbares , forcés de s'écarter , se retirèrent à cent pas , en lançant , selon leur coutume , des flèches & des dards dans leur fuite ; mais s'étant arrêtés , & reformés en un moment , ils apperçurent que la troupe redoutable dont ils fuyoient les coups paroissoit en désordre , & plus occupée à secourir les blessés qu'à se tenir en état de défense. Ils s'ébranlèrent pour revenir à la charge ; & peut-être Amadis , Galaor , Agrayes , & les braves compagnons d'Esplandian eussent-ils succombé , si dans ce moment l'Empereur de Grèce ne fût accouru , suivi de l'élite des Chevaliers

Grecs. Alors chargeant en flanc les barbares, & de nouveaux escadrons les ayant entourés, ils furent taillés en pièces. Les Turcs, loin de les secourir, s'enfuirent de toutes parts en abandonnant leur camp, & coururent en confusion pour se sauver sur leurs vaisseaux: la victoire la plus complete délivra Constantinople & la Grèce des ennemis qui, depuis trois mois, les menaçoient de la destruction & de l'esclavage.

Quelques troupes légères poursuivirent les fuyards, tandis que les Princes Chrétiens baignoient de leurs larmes les lauriers qu'ils venoient d'acquérir: cette victoire sanglante leur coûtoit des vies bien précieuses. L'Empereur de Grèce ne put s'empêcher de jeter des cris douloureux, lorsqu'il fut frappé par le spectacle le plus cruel & le plus attendrissant. Grumedan n'étoit déjà plus. Lifvard expiroit dans les bras de Norandel & d'Agrayes. Talanque, Maneli, le Roi de Dace, à moitié désarmés, déchiroient leurs chemises, & bandoient les plaies d'Esplandian sans connoissance, & portant la pâleur de la mort sur son visage ensanglanté. Amadis, Galaor & Florestan, à genoux autour de Perion, soutenoient sa tête, & l'aideroient à lever ses mains mourantes vers le Ciel. Ne pleurez point, mes enfans, leur disoit ce saint & brave vieillard, je meurs en bon Chevalier; je laisse des

héros dans mes fils, & l'Être des êtres est prêt de ceindre ma tête de la couronne du martyr. A ces mots, une douce sérénité paroît sur son front ; ses yeux qu'il élève vers le Ciel, brillent un instant d'un feu céleste ; il les ferme enfin pour toujours, & son ame heureuse est reçue dans le sein de l'Eternel. Amadis penche sa tête sur le front déjà glacé de son père : Galaor & Florestan baissent les mains qu'ils baignent de leurs larmes ; les trois frères restent immobiles, & ce n'est qu'avec effort que l'Empereur peut les arracher de l'objet de leur amour & de leur douleur.

L'Empereur parvient enfin à les éloigner de ce douloureux spectacle ; il les ramène dans son palais, & sur-le-champ le Patriarche de l'Orient part à la tête d'un innombrable Clergé chargé de palmes : il marche au champ de bataille, & c'est avec le plus profond respect qu'il relève les corps des héros Chrétiens, & qu'il recueille dans des coupes d'or un sang qui vient d'être versé pour l'Eternel. C'est avec ces restes précieux qu'il rentre dans Constantinople, le peuple élevant aux Cieux le cri d'Hozanna, & qu'il dépose sur de riches gradins dans la première Basilique, des corps qu'il destine à sanctifier es nouveaux Temples qui furent peu de tems après élevés en leur honneur.

Les restes de l'armée d'Armato cherchèrent en vain un asyle sur leurs vaisseaux. Cildadan & Frandolo , forçant le passage du Bosphore , avoient brisé les premiers vaisseaux qui le défendoient , & porté la flamme sur les autres : à peine se sauva-t-il de la flotte innombrable d'Armato quelques vaisseaux légers qui s'approchèrent de la côte pour recevoir les fuyards. Un de ces vaisseaux sur lequel Alphorax s'étoit élancé, tendant les bras à son père pour l'y recevoir , s'abîma tout-à-coup, étant entr'ouvert par les rochers : Armato vit périr sous ses yeux le seul fils qui pût régner après lui ; & , plein de désespoir , il s'enfonça jusques dans les déserts qui bordent les Palus Méotides.

La Reine Ménorelle partagea bien vivement la douleur de Norandel ; mais ses soins les plus tendres furent sans cesse occupés à consoler , à soutenir le courage de la Princesse Léonorine , pendant le tems que les blessures d'Esplandian firent craindre pour la vie de ce Prince. Sa jeunesse , & le sage Mire , qu'on avoit fait venir d'Epidaure , calmèrent les premiers accidens ; & maître Héliſabel , arrivant peu de jours après , non-seulement réussit à fermer les blessures du jeune Prince , mais à porter un baume salutaire dans son sang , en lui parlant sans cesse de Léonorine , en lui peignant l'amour & la douleur

de cette charmante Princesse, & en lui rapportant ce qu'il avoit pénétré des desseins que l'Empereur avoit formés pour lui. Bientôt Amadis eut la consolation de voir son fils, hors de tout danger, essuyer ses larmes, & ranimer son cœur à l'espérance; ce fut ce tems devenu plus heureux, que l'Empereur faisoit pour accomplir ses desseins, & pour faire assembler tous les Princes de ses Etats & les Députés des Républiques qui le reconnoissoient pour leur chef.

Ce fut dans cette assemblée que l'Empereur leur dit que, glacé par les années, & n'ayant pu partager le bonheur & la gloire de Perion & de Lifvard, il vouloit consacrer à la retraite & à la prière le reste des jours qu'il auroit désiré de sacrifier comme eux; qu'il croyoit ne pouvoir se choisir un successeur plus digne de leur commander, ainsi qu'un plus illustre époux pour la Princesse Léonorine, qu'en remettant l'Empire & la main de sa fille au brave & généreux Esplandian, héritier de la Gaule & de la grande Bretagne.

Amadis, très-touché du discours que l'Empereur venoit de prononcer avec feu, courut à lui les bras ouverts, en le conjurant de ne point abdiquer l'Empire, & de choisir entre les trônes de la Gaule & de la grande Bretagne

celui qu'il feroit prêt à céder à son fils, pour y placer la Princesse Léonorine: J'ai pris mon parti, repartit l'Empereur avec fermeté, tout me détermine à l'exécuter; & j'espère même vous prouver que je ne fais qu'accomplir les décrets de la divine Providence, que la sage Urgande nous a depuis long-tems annoncés dans une de ses prophéties. Souvenez-vous, ajouta-t-il, qu'Esplandian porte sur son sein des caractères qui ne peuvent être déchiffrés que par celle que le Ciel lui destine pour épouse, & j'ose espérer qu'ils ne resteront pas inconnus pour ma fille. A ces mots, il envoya chercher la Princesse qui vint suivie de Ménoreffe & de Norandel, qui n'avoit pas perdu de momens pour lui faire part de la résolution que l'Empereur venoit de prendre. Cette jeune Princesse, la rougeur sur le front, mais ayant la joie la plus vive dans le cœur, ferra tendrement les genoux de l'Empereur, qui la prenant par la main, & suivi des Princes & de toute sa Cour, la conduisit dans la chambre d'Esplandian.

Déjà ce jeune Prince ne gardoit plus le lit; il étoit alors sur un sofa: de riches robes l'entouroient, & ses beaux cheveux flottoient sur ses épaules. Quel moment pour lui, lorsqu'il leva ses yeux sur ceux de Léonorine, qu'il vit briller de joie & d'amour! L'Empereur, sans

lui rien dire, ouvre sa robe & sa chemise ; son sein d'albâtre , & les caractères imprimés par la nature à sa naissance , restent découverts. La modestie fait baisser les yeux à la jeune Léonorine ; elle ne les attache sur le sein de son amant , que lorsqu'elle reçoit l'ordre de son père de lire les caractères qu'on y voit tracés. Je les reconnois , lui dit-elle , pour être les mêmes que ceux qui sont dans ce livre de Mélye , qu'Urgande m'a prescrit de porter toujours sur moi , & dont j'ai reçu l'explication de sa bouche. A ces mots , elle tire le livre de sa poche , elle compare les caractères tracés sur le sein de son amant avec ceux qui le sont sur le livre de Mélye ; on les reconnoît pour être les mêmes , & c'est ainsi que Léonorine les explique : *Léonorine , fille de l'Empereur de Grèce.* Alors , continuant de lire dans le livre de Mélye , elle leur fit connoître que les caractères imprimés sur le sein d'Esplandian l'avoient été par la Demoiselle enchanteresse , pour apprendre le nom que l'enfant nourri par la lionne devoit porter , & , continua-t-elle en rougissant , celui de l'épouse que le sort lui destine. A ces mots , les plus douces acclamations retentirent dans toute la Cour. Amadis s'avança près de son fils , recouvrit son sein ; & , présentant la main d'Esplandian à Léonorine , il lui dit : Madame , daignerez-





vous accepter ce don du Chevalier à la verte épée? puis-je espérer qu'il m'acquittera du serment qu'il vous a prêté? L'Empereur termina promptement l'embarras de Léonorine, en lui prenant la main pour l'unir à celle d'Esplandian; & les deux heureux pères serrèrent leurs enfans dans leurs bras, tandis que le Patriarche leur donnoit sa bénédiction, & prononçoit les prières usitées dans les fiançailles.

Calasie présente à cet événement, ne put s'empêcher de s'écrier: J'avoue, dit-elle, que, révoltée des loix injustes & barbares de ma patrie, j'ai réfléchi souvent, depuis que je suis dans cette Cour, qu'une parçille union peut augmenter la force & la félicité de deux âmes sensibles & généreuses; j'avoue même que, connoissant aujourd'hui les dogmes d'une Religion plus pure, & dont les espérances sont infinies, je pensois, en l'embrassant, à me soumettre aux nœuds qu'elle autorise; mais la fierté que mon éducation & mon rang m'inspirent, me laissera difficilement faire un choix. Heureuse & belle Léonorine, aimable & brave Esplandian, oui, je vous trouve tous les deux également dignes de votre bonheur; j'envie les aimables chaînes qui vous lient: tout en assure les charmes, la gloire & la durée.

Ah! charmante Reine, dit Esplandian qui

connoissoit l'amour dont son cousin Talanque brûloit pour Calasie, qu'il vous est facile de vous en assurer de pareilles, en conservant même toute la dignité de votre auguste rang, & une partie des premières loix de votre patrie ! Faites un choix, & que l'heureux Prince à qui vous ferez partager le trône que vous occupez, vous doive en entier son rang & sa félicité. Calasie resta quelque tems interdite & rêveuse ; & la belle Léonorine, l'embrassant avec feu, lui dit tout bas : Lisez dans les yeux de ces jeunes Princes tout le feu qui les anime, & le désir qu'ils ont d'être préférés. Calasie sourit, & leva ses beaux yeux sur les jeunes & aimables compagnons d'Esplandian ; mais la crainte qu'on ne devinât le secret de son ame, l'empêcha de les arrêter sur Talanque, autant que sur le Roi de Dace & Maneli. Le fils de Galaor, quoiqu'il eût toutes les graces des jeunes seigneurs Gaulois, n'avoit point leur confiance ; il étoit trop amoureux pour ne pas craindre d'être dédaigné, il ne put résister au faiblessement que lui causa cette cruelle idée, ses genoux tremblans se déroberent sous lui, & ses joues se couvrirent d'une pâleur mortelle. Galaor courut à son fils, & le prit par une main pour le relever. Calasie, émue, troublée par ce spectacle, ne put s'empêcher d'accourir & de vouloir partager

ce même soïn; mais Talanque, éclairé par ce mouvement involontaire, & trouvant dans les regards attendris de Calasie & le sentiment qui l'agitoit, & le prix de l'amour qu'il avoit pour elle, embrassoit déjà ses genoux, & tenoit cette main charmante qui lui rendoit la vie; il la couvroit de ses baisers & de ses larmes. Calasie ne put faire d'efforts pour la retirer: Ah! Talanque! Talanque! dit-elle, mon sort sera donc de vous céder toujours; mais je ne vous devois encore que la vie, & j'espère que de ce moment vous me la ferez aimer. Léonorine sauta au col de la belle Reine des Amazones; Galaor, Amadis, Esplandian & tous les Princes l'entourèrent; le Patriarche lui-même accourut, & lorsque les premiers transports de cette scène agréable furent calmés, il s'empara de sa charmante profélyte, à laquelle l'Empereur servit de père & de parrain.

Nous avons déjà dit que la Princesse Lyotte s'étoit séparée avec le corps des trente mille Amazones, de l'armée d'Armato, & n'avoit point combattu contre les Grecs depuis le jour que sa sœur étoit demeurée prisonnière: Calasie la fit venir à Constantinople. Lyotte étoit jeune & belle; son caractère analogue à celui de sa sœur, & la tendresse qu'elle avoit pour elle, lui firent non-seulement approuver le parti que Calasie

venoit de prendre, mais lui firent naître le désir de l'imiter. Le fils de Cildadan, tel que nous l'avons déjà peint, avoit tout ce qu'il faut pour plaire: son maintien noble & sérieux lui faisoit donner le nom de Manéli le Sage: on prétend aussi qu'il devoit un peu ce surnom à sa fraternité d'armes avec Talanque; & il avoit eu peu de peine à le mériter, lorsque les Dames l'avoient comparé au fils de Galaor. Ce fut Manéli que Talanque & Calasie présentèrent à la Princesse Lyotte, comme celui qui sauroit détruire d'une façon bien douce & bien agréable les préjugés de son éducation. Comment une sœur bien tendre, comment un cœur qui n'avoit jamais aimé, se seroient-ils défendus contre l'exemple & les instances de deux amans heureux, & contre un brave & beau Chevalier de vingt ans, honoré déjà du surnom de Sage? Lyotte ne lui fit point acheter sa conquête; elle se rendit comme sa sœur sous le bâton pastoral du Patriarche; elle en reçut les mêmes graces; elle lui prêta les mêmes sermens; ce fut une seconde fille que l'Empereur se fit un nouveau plaisir d'adopter; & peu de jours après, la fête la plus brillante & la plus solennelle fut célébrée avec les mariages d'Esplandian & de Léonorine, de Talanque & de Manéli avec les deux Princeses Amazones, & du Prince Norandel avec la Reine Ménoreffe.

Calasie & Lyotte étoient adorées par les Amazones; l'exemple de ces deux Princesses les entraîna : bientôt un essaim de jeunes Chevaliers & de soldats Grecs travaillèrent, de concert avec les Archimandrites de l'Eglise Grecque, à leur faire abandonner une folle créance, & de prétendus principes qui n'étoient qu'un abus coupable de la loi naturelle; elles furent presque toutes baptisées, aimées & mariées: les Grecs qui les suivirent dans le nord de la Scythie, y portèrent les beaux arts, & n'eurent point de peine à ranimer le goût de la poésie & de la musique parmi les descendans d'Odin & de Fréga. Calasie, qui joignit le nom de Catherine au sien en le recevant à son baptême, rendit Talanque heureux; & ce fils de Galaor, qui ne pouvoit aimer rien d'aussi complètement aimable que la belle Reine, prit des mesures qu'elle seconda pour lui rester toujours fidèle; l'humanité, les arts savans, comme les arts agréables, fleurirent dans leur empire, où la sage tolérance & la justice attirèrent les étrangers, & le rendirent redoutable & cher à ses voisins.

Le Soudan de Lique avoit été présent à toutes les brillantes fêtes qu'occasionnèrent ces grands événemens, & le généreux Esplandian s'étoit occupé de lui faire oublier qu'il n'y paroissoit que comme son prisonnier. Esplandian étoit trop

généreux pour ne pas briser les fers d'un Prince illustre qu'il ne pouvoit plus craindre ; mais un intérêt bien pressant & bien cher le retenoit ; il jugea que le seul moyen d'engager Mélye à rompre ses enchantemens, & à remettre la sage Urgande en liberté, seroit de lui proposer d'échanger le Soudan de Liquie contre sa protectrice. Ce fut Carmelle qu'Esplandian choisit pour cette négociation ; & cette tendre & malheureuse esclave d'Esplandian & de l'amour l'accepta volontiers, dans un tems où les transports sans cesse renaissans d'Esplandian pour Léonorine, lui seroient en secret le cœur à tous momens.

Carmelle partit avec un cortège digne des grands Princes dont elle étoit l'Ambassadrice, & se rendit dans la ville de Thésiphante. Mélye accorda tout à la prière d'Armato : l'échange fut accepté : le Soudan de Liquie, comblé de présens & de caresses par tous les Princes Chrétiens, fut conduit à Thésiphante avec les plus grands honneurs ; & la sage Urgande, sortant de sa tour ténébreuse, fut la maîtresse de son fort.

A l'instant où cette Fée franchit le seuil de la Tour, la grande serpente, immobile jusqu'alors dans le port de la Montagne défendue, déploya ses grandes ailes, bondit plusieurs fois sur les flots en élançant des feux brillans, & les vents

vents l'emportèrent avec une rapidité plus vive que jamais. Dès le lendemain, cet ouvrage merveilleux d'Urgande aborda dans le port de Thésiphante: Urgande & Carmelle entrèrent dans ses flancs qui paroissoient tressaillir de joie; & ce vaisseau, fendant la mer avec la rapidité d'une flèche, parut bientôt à la vue de Constantinople, qui retentit des acclamations que les Grecs poussèrent à son arrivée.

L'Empereur, Amadis, Esplandian, suivis de toute la Cour, accoururent sur le port pour recevoir cette bonne & charmante Fée. Iris & Osiris, débarquant sur les bords du Nil, n'eussent pu recevoir des hommages plus empressés & plus tendres que ceux qu'Urgande reçut à la descente de son vaisseau. L'Empereur lui donna la main pour la conduire à son palais; mais Urgande, voyant le soleil prêt à descendre sous l'horizon, le pria de s'arrêter avec sa Cour quelques momens de plus sur le rivage.

Dès que le disque lumineux fut coupé par les bords de l'horizon, la grande serpente poussa d'horribles mugissemens, des torrens de feu s'élançèrent de sa gueule & de ses naseaux, ses grandes ailes s'agitèrent avec un sifflement qui faisoit retentir le rivage, les vagues écuman-tes s'élevèrent autour d'elle à la hauteur de ses mâts, quoique la mer fût calme dans le reste de

la-plage: trois fois la grande serpente bondit en redoublant ses hurlemens; &, retombant la troisième fois en plongeant sa tête, elle disparut en s'abîmant dans la mer.

La Cour de Grèce étoit à peine revenue de sa première surprise, lorsqu'on vit s'élever du fond des eaux un rocher enflammé, sur lequel une Demoiselle échevelée pouffoit des cris douloureux, en se défendant d'une multitude de serpens qui la déchiroient; bientôt le rocher se fendant en deux se plongea sous les flots, & la Demoiselle reparut nager & s'élancer sur le rivage, pour éviter un monstre marin qui la poursuivait. Le brave Esplandian vola pour la secourir, & tira l'épée enchantée qu'il avoit conquise avec le trésor & la riche tombe, sur la montagne de l'Isle de la Demoiselle Enchanteresse; il s'avançoit pour combattre le monstre, lorsque la Demoiselle qu'il vouloit défendre arracha subtilement son épée de sa main, se replongea dans la mer, & disparut avec le monstre qui sembloit la menacer.

Esplandian, confus de se trouver défarmé par cette supercherie, parut inconsolable de la perte de cette merveilleuse épée; mais Urgande se mit à rire, & lui fit lire dans le livre de Mélye, que la grande serpente & l'épée ne pouvoient leur être utiles que pour un tems, & que la

Demoiselle Enchanteresse avoit prédit dans ce livre, que l'une & l'autre leur seroient ravies lorsque la fortune auroit rempli la plus grande partie de sa brillante destinée. Esplandian se consola facilement; & Léonorine lui présenta, pour remplacer cette épée, celle de Thésée, que l'Empereur avoit conservée dans son trésor.

Ces grands événemens étoient à peine accomplis, lorsqu'Amadis vit arriver Durin, frère de la Demoiselle de Danemarck, que le Comte Gandalin avoit épousée; il apportoit des lettres de cette fidelle amie, qui plongèrent Amadis dans une douleur bien vive, & dans l'inquiétude la plus mortelle.

Amadis apprit par cette lettre, que la Reine Brisène, déjà très-malade lorsque le Roi Lifvard avoit voulu s'embarquer pour la Grèce, venoit de succomber à sa douleur en apprenant la mort de son époux; qu'Oriane, accablée par le regret de ces pertes cruelles, passoit sa vie dans les larmes, & que sa santé commençoit à s'altérer. Ah! Durin, s'écria douloureusement Amadis, le sort te destine-t-il sans cesse à porter le poignard dans mon cœur? Ah! Dieux, la colère d'Oriane que tu m'annonças autrefois, ne fut pas plus effrayante pour moi que ce que tu me fais craindre. Durin rassura le tendre & fidèle Amadis, mais il ne s'opposa point à tous

les soins qu'il prit pour hâter son départ. Esplandian & Léonorine obtinrent du vieil Empereur d'aller rendre leurs soins à cette tendre mère, qui ne connoissoit point encore Léonorine. Toute cette Cour brillante se sépara. Talanque & Maneli venoient de partir avec les Amazones, qui ne retinrent de leurs anciennés mœurs que de marcher armées, & leur courage indomptable. Norandel & la Reine Ménorresse allèrent régner dans les beaux pays conquis sur les Sarrafins, auquel ce Prince ajouta bientôt la superbe ville de Thésiphante; & tous les Princes de Gaule partirent ensemble pour la grande Bretagne, où la belle Reine Briolanie vint promptement rejoindre son cher Galaor. Elle avoit bien des raisons pour craindre d'en être séparée: les jours de combat pour ce brave Prince, l'inquiétoient moins que les jours paisibles qu'il passoit dans une Cour aimable. Elle accourut près d'Oriane; & les trois redoutables fils de Périon se trouvèrent réunis à celles qu'ils aimoient en arrivant à Vindislore, où le Roi de Bohême, Grafandor & l'aimable Mabilie arrivèrent peu de jours après, avec Bruneau de Bonnemer & Mélicie.

L'arrivée & la tendresse d'Amadis séchèrent les pleurs qu'ils donnèrent ensemble à une mère dont la mémoire leur étoit si chère & si res-

pectable ; Oriane reprit sa fraîcheur & sa beauté , & celle de Léonorine put seule lui être comparée ; cependant , au bout de quelques mois , les roses de la jeune Impératrice parurent se ternir ; mais Esplandian ne put s'en affliger , lorsque ce nouvel état lui fit espérer d'avoir un fils. Léonorine donna le jour dans la grande Bretagne , au beau Prince qui reçut en naissant le nom de Lifvard , que le père d'Oriane avoit rendu cher & mémorable dans la religion comme dans les armes ; & comme héritier de l'Empire d'Orient , on lui en donna le surnom , en l'appellant Lifvard de Grèce. Amadis & sa chère Oriane ne pouvoient se lasser de le caresser. Oriane , en voyant cet heureux enfant passer tour-à-tour dans les bras de tous ses proches , s'attendrissoit sur la différence de son état , avec tous les périls affreux que son père & son aïeul avoient éprouvés dans leur enfance : elle écrivoit souvent à la sage Urgande , pour lui demander de protéger le petit Lifvard ; & ce fut par les avis de cette Fée , que , dès qu'il eut atteint l'âge de cinq ans , elle chargea la Comtesse Gandalin de le conduire à Constantinople , & de le remettre entre les mains de l'ancien Emperenr. Quelque peine qu'Esplandian & Léonorine eussent de se séparer d'un enfant si cher , la même lettre d'Urgande qui les déterminoit à l'envoyer à

l'Empereur, leur prescrivait aussi de rester dans la grande Bretagne; & tous les Princes & les Princesses rassemblés à Vindiflore, avoient reçu le même avis de cette Fée, qui leur annonçoit son arrivée prochaine dans cette Cour.

Urgande cependant se fit attendre encore plus de deux ans, en leur écrivant de trois en trois mois, qu'elle consultoit ses livres sur le tems de son départ, & que ce tems n'étoit pas encore arrivé. Il donna celui de remplir son message à la Demoiselle de Danemarck, & de revenir près d'Oriane; il ne fut point perdu pour des époux fortunés qui s'adouroient, & qui jouissoient enfin du calme & d'une pleine félicité, dans une Cour aimable, parée par tant de beautés réunies, & toujours animée par l'amour, & par de nouveaux plaisirs. La belle Oriane donna, pendant ce tems heureux, un nouveau fils & une fille à son cher Amadis. Le fils fut nommé Périon, & la fille Brisène, en mémoire de ceux qui leur coûtoient encore quelquefois des larmes. Galaor & Florestan eurent aussi chacun deux fils; Agrayes, Cildadan, Bruneau de Bonnemer, jouirent du même bonheur; & jamais Reines ou Princesses n'avoient été si doucement occupées à peupler une Cour de jolis enfans, que toutes celles qui se trouvoient rassemblées à Vindiflore le furent pendant le tems du séjour

qu'elles y firent. Le nombre de ces enfans fut assez considérable pour occuper long-tems dans la suite ceux qui se chargèrent d'écrire leurs exploits éclatans : le Ciel avoit répandu sa bénédiction sur la postérité des deux Rois dont le sang avoit été versé pour sa gloire ; & quiconque voudra suivre l'histoire de ces deux races illustres, les verra se multiplier à l'infini sous les yeux du grand Amadis, qui méritoit, comme nous l'allons voir, qu'Urgande obtînt du Ciel la puissance de lui conserver sa force, & presque tout l'éclat de sa jeunesse & de sa beauté.

Le tems étant enfin arrivé où la savante Fée connut qu'elle devoit prévenir les malheurs que son art & les livres de Mélye lui faisoient prévoir, elle monta sur un grand & riche vaisseau ; & les vents & la mer, obéissant à ses ordres, la portèrent rapidement dans le port de Vindislore. Elle fut reçue par tous les Princes & Princesses de cette brillante Cour, comme leur bienfaitrice, & la bonne & sage Fée s'occupoit à l'être encore plus que jamais. Les ayant tous rassemblés dès le lendemain matin, elle les fit asseoir autour d'elle ; & fixant ses regards tour-à-tour sur tous ces époux heureux, ses yeux se couvrirent de larmes : Je ne peux vous cacher, leur dit-elle, que vous ne soyiez tous

menacés des plus grands malheurs; une influence mortelle est prête à se répandre sur vos têtes : mon pouvoir ne pourroit en détourner les funestes effets, si je ne trouvois les moyens de suspendre le cours de vos ans, & de vous tenir sous la garde de mes enchantemens pendant tout le tems où vos jours seront en péril. Ah! Madame, s'écria vivement Amadis, si ceux d'Oriane sont menacés, faites que je puisse donner les miens pour elle. Non, non, mon cher Amadis, dit-elle; vous devez donner encore long-tems à la terre l'exemple de l'héroïsme & de toutes les vertus; mais soumettez-vous tous aux volontés d'une amie qui saura résister au fort qui vous menace. Urgande lut dans les yeux de tous ceux qui l'écoutoient, la confiance & la soumission qu'elle leur inspiroit pour ses ordres : Suivez-moi donc, leur dit-elle d'une voix élevée; montez sur le champ sur mon vaisseau, & venez avec moi dans l'Isle ferme.... Urgande leur parut avoir un air tellement imposant en prononçant ces derniers mots, que, sans lui répondre, chacun prit par la main celle qui lui étoit chère, & suivit avec elle la Fée qui sortit du palais & marcha vers son vaisseau : la fidelle Carmelle ne quitta point Esplandian; & Gandalin & son épouse accom-

pagnèrent Amadis qui marchoit à grands pas avec Oriane, en suivant Urgande.

La Fée, sans leur parler, monte sur son vaisseau, les y fait entrer, les y place; & les voiles s'enflant à l'instant d'elles-mêmes, un court espace de tems suffit pour faire aborder le vaisseau dans le port de l'Isle ferme. Urgande les fait descendre dans le même ordre qu'ils se sont embarqués; elle marche à leur tête, les conduit au palais d'Apollidon; & Sardamire & Briolanie jouissent du bonheur de voir Florestan & Galaor ne plus éprouver de résistance lorsqu'ils passent sous l'arc des loyaux amans, en les regardant & pressant leurs mains avec tendresse.

Urgande les conduisit en silence dans la chambre défendue qui leur parut plus brillante que jamais; elle les fit asseoir par ordre sur de riches sophas: deux grands carreaux posés aux pieds d'Amadis & d'Oriane, servirent de sièges à Gandalin & à la Demoiselle de Danemarck; la fidelle Carmelle en eut un pareil, aux pieds d'Esplandian; & maître Héliſabel qui, par ses sentimens & les services qu'il avoit rendus, méritoit bien la protection d'Urgande, eut un siège commode à la suite des sophas.

Ne soyez point inquiets, leur dit Urgande,

de tout ce que vous avez vu jusqu'ici, ni de votre sort que je tiens à présent entre mes mains ; mais qu'aucun de vous ne quitte la place que je viens de vous faire occuper. A ces mots elle les embrassa tous l'un après l'autre , les larmes aux yeux ; & , frappant des mains , on vit entrer ses deux aimables nièces , Juliande & Solise , élevées alors à la dignité de Fée : l'une portoit un riche bassin d'or , l'autre un flacon aussi riche , qu'Urgande prit pour remplir le bassin de l'eau merveilleuse qu'il contenoit. La chambre défendue fut embaumée du parfum délicieux que cette eau mystérieuse exhaloit. Juliande & Solise présentèrent le bassin tour-à-tour à tous ceux qu'Urgande avoit placés ; ils se baignèrent tous le visage & les mains de cette eau , par ses ordres A l'instant même ils sentirent tous qu'un nouveau sang leur paroissoit couler dans leurs veines ; le coloris & la fraîcheur d'Hébé brillèrent sur le teint de celles qui commençoient à n'être plus que belles , & la force & le feu de la jeunesse se ranimèrent plus que jamais , avec des graces vives & brillantes , dans les Chevaliers que trente ans de combats & de victoires paroissoient avoir appesantis.

Ce nouveau bienfait d'Urgande parut leur

être plus cher encore à tous , que les soins qu'elle prenoit de leur vie. Il est dans la nature qu'une belle , entre trente & quarante ans , craigne moins la mort que la perte de sa beauté , & que de quarante à cinquante , un brave Chevalier voie avec des regrets bien amers , cesser pour lui le tems heureux de plaire & de combattre.

Tous ces couples fortunés , plus jeunes , plus beaux , plus amoureux que jamais , se regardoient avec transport , & se penchoient doucement l'un vers l'autre sur leurs riches sofas ; mais ce moment si pressant & si doux fut troublé par l'agitation effrayante dans laquelle parut Urgande. Ses cheveux se hérissèrent sur son front ; elle se tourna vers les quatre points cardinaux du monde , en proférant à haute voix des mots dans une langue inintelligible , auxquels des voix rauques & terribles sembloient répondre dans les airs. Un coup de tonnerre affreux fit trembler la voûte ; un éclair éblouissant remplit la chambre défendue : aucune des personnes présentes ne put en soutenir l'éclat ; tous leurs yeux se fermèrent ; & leurs paupières , appesanties sur le champ par un doux sommeil , ne purent se rouvrir que lorsque Lifvard de Grèce vint les tirer de cet en-

chantement, où nous les laissons, avec quelque forte de crainte que nos Lecteurs n'éprouvent à la fin de cette Histoire le même sommeil qu'Amadis & la belle Oriane.

Fin du cinquième & dernier Livre.



EXTRAIT
DE ROLAND
L'AMOUREUX
DE
MATHEO-MARIA BOYARDO,
COMTE DE SCANDIANO.





E X T R A I T

DE ROLAND

L'AMOUREUX.

LE BOYARDO commence par peindre Gradasse, comme ayant le cœur d'un dragon, la force & la taille d'un géant. Il est Souverain de la grande Séricane, qui contient la Chine, & la plus grande partie de l'Asie. Ce Prince l'a conquise par la force des armes enchantées; mais ses desirs ne peuvent être satisfaits qu'il n'ait en sa possession la fameuse Durandal, épée de Roland, & Bayard, cheval de bataille du Paladin Renaud. Rien ne peut résister au tranchant de Durandal: nul courfier ne peut être pareil à Bayard; ce cheval étant Fée, invulnérable, devançant les vents dans sa course, & doué d'une intelligence humaine. Gradasse, à la tête de cent

cinquante mille hommes, & comptant encore plus sur son bras & sa valeur, débarque en Espagne, y porte la guerre; mais il n'y fait des conquêtes, que pour se ménager un point d'appui, des entrepôts, des magasins, & pour pénétrer après en France.

Marfile, Roi d'Espagne, père de Ferragus l'invulnérable, de la jeune & belle Fleur-d'Epine, & d'Isolier, lève à la hâte une armée pour s'opposer à l'incursion de Gradasse; mais il est privé du secours de Ferragus, du Roi Balugant, du Roi géant Grandonio, d'Isolier, de Serpentin, & de beaucoup de grands Seigneurs Sarrafins, qui se trouvoient alors à Paris, attirés par la publication d'un tournoi, que Charlemagne avoit fait préparer.

Ce grand Empereur y tenoit alors sa Cour plénière, en attendant le premier jour du tournoi: il avoit alors dans sa Cour, Othon Roi d'Angleterre, & le Prince Astolphe son fils; Didier, Roi de Lombardie; Salomon, Roi de Bretagne; le reste de la Cour étoit composé de plusieurs Souverains ses vassaux, tels que Naymes, Duc de Bavière, & de sa nombreuse & brillante Chevalerie. Parmi les premiers Paladins de sa Cour, Roland & Renaud, neveux de Charles, étoient aussi distingués par leur haute renommée que par leur naissance.

Roland,

Roland, Comte d'Angers, fils de Milon & de Berthe, étoit invulnérable, hors sous la plante des pieds: ce héros indomptable ne pouvoit être égalé que par Renaud de Montauban, son cousin; celui-ci, fils du Duc Aymon, avoit plusieurs frères d'une haute réputation; mais Bradamante, sa sœur, ayant embrassé le parti des armes, cette guerrière, quoique fort jeune, & douée d'une beauté parfaite, étoit à peine surpassée par la force & la valeur de son frère Renaud.

L'invincible Roland, moins beau, moins galant que ce frère & cette sœur, avoit une âme aussi prompte à s'enflammer, qu'elle étoit intrépide & constante. Le Marquis Olivier, Duc de Vienne, ornoit la Cour de Charles, avec ses deux fils Aquilant le Noir & Griffon le Blanc, surnommés tous les deux par la couleur de leurs armes enchantées qu'ils tenoient de deux puissantes Fées qui les avoient élevés. Le perfide Ganèlon, Comte de Mayence, tenoit aussi le plus haut rang dans la Cour de Charles, ainsi qu'Anselme de Hauterive.

On y voyoit aussi Pinabel, & plusieurs autres Chevaliers de sa maison, tout aussi lâches, tout aussi capables des plus grands crimes que le chef de cette race haïe & méprisé par la Chevalerie, mais assez adroite pour avoir sçu gagner le cœur

& la confiance de Charles. Turpin, Archevêque de Reims, joignoit la valeur à la sainteté de son état; il sçavoit même lire & écrire: c'est d'après lui que les fastes de la vie de Charlemagne ont été recueillis, & c'est dans ses Chroniques que le Boyardo a puisé les principaux traits & les événemens de son Poëme.

Telle étoit à-peu-près la Cour de Charles, quelques jours auparavant que le tournoi commençât. De grandes fêtes remplissoient les jours qui le précédèrent. Ce fut sur la fin d'un festin que Charles vit paroître à sa Cour quatre redoutables Géans qui conduisoient au milieu d'eux un jeune Chevalier couvert d'armes magnifiques & portant une lance d'or. Il tenoit par la main la plus charmante personne que l'amour & les grâces eussent embellie de tous leurs dons.

Alde, Armeline, & Clarice, qui jusqu'alors avoient remporté la palme de la beauté, furent obligées de la céder à cette créature céleste. Clarice, qui connoissoit le cœur léger de l'aimable Renaud son époux, fut vivement alarmée en la voyant paroître. Renaud, en effet, ne put résister à tant de charmes; il eut peine à cacher ses premiers transports.

Le fier Roland, blessé d'un trait fatal, sentit pour la première fois tous les feux de l'amour. Quel ravage ne devoient-ils pas faire dans son

Âme impétueuse ! Quoique le farouche Ferragus ne respirât que les combats & le carnage, il fut épris ; & cédant à ses desirs naissans, il jura dans son cœur de posséder cette belle, ou de perdre la vie. Astolphe, tous les Paladins, & jusqu'au vieux & sage Duc Naymes, ne purent la voir, sans en être émus.

Angélique, c'est ainsi que se nommoit cette dangereuse beauté, s'avança d'un air modeste vers Charlemagne : elle ouvrit ses lèvres de roses, & d'un son de voix qui retentissoit doucement dans tous les cœurs, elle lui dit que, fille de Galafron Roi du Cathay, elle venoit des extrémités de l'Orient, avec le Prince Argail son frère, pour admirer sa sagesse, & la magnificence de sa Cour ; & qu'épris de l'amour de la gloire, son frère venoit s'éprouver à la joute contre les Chevaliers de sa Cour, sous la condition qu'elle & son frère demeureroient les prisonniers de celui qui pourroit l'abattre ; mais aussi que tous ceux que l'Argail abattroit, resteroient en leur puissance : elle ajouta qu'ils avoient fait tendre leurs tentes près du perron de Merlin, & que ceux qui voudroient s'éprouver contre son frère, en attendant le tournoi, pouvoient se présenter à ce perron dès le lendemain matin. A ces mots, le frère & la sœur, s'inclinant avec respect, se retirèrent d'un air noble &

modeste , fans attendre la réponse de l'Empereur.

Une espèce de murmure d'admiration suivit leur départ ; tous les Chevaliers se sentoient également agités par l'espoir de faire une aussi brillante conquête ; tous se préparoient à combattre l'Argail ; tous desiroient la préférence pour être les premiers à s'essayer contre lui ; & Charles voyant qu'une dispute dangereuse commençoit à s'élever , imposa silence , & leur dit que le fort décideroit quels seroient ceux qui se rendroient les premiers au perron de Merlin.

On mêle les noms des principaux Chevaliers dans un casque ; on tire . . . Le nom de l'aimable Astolphe , Prince d'Angleterre , sort le premier ; celui du féroce Prince d'Espagne Ferragus sort le second ; & la fortune veut que ceux de Roland & de Renaud ne soient que les derniers.

Maugis , fils du Duc d'Aigremont , étoit témoin de tout ce qui se passoit alors. Peu redoutable par sa force & sa valeur , Maugis l'étoit par ses enchantemens ; & depuis Merlin , peu d'Enchanteurs avoient égalé son pouvoir. Maugis , peu susceptible d'amour , avoit d'abord vu la belle Angélique avec assez d'indifférence ; mais soupçonnant que la démarche qu'elle venoit de faire cachoit quelque dessein funeste aux Chevaliers Chrétiens , il prit le plus sûr moyen de

s'en éclaircir: il courut chercher son Livre, & découvrit que Galafron, allié secret de Gradasse, avoit envoyé sa fille pour séduire les Chevaliers de Charles par sa beauté; qu'il avoit couvert son fils l'Argail d'armes enchantées à l'épreuve des coups de Joyeuse & de Durandal, & qu'il avoit armé sa main d'une lance d'or dont le pouvoir étoit de porter par terre tout Chevalier dont elle ne feroit qu'effleurer les armes. C'est ainsi, dirent à Maugis les Esprits soumis à ses ordres, que Galafron compte enlever les plus redoutables Paladins de Charles, les retenir prisonniers, & le mettre hors d'état de résister à Gradasse.

Maugis se promet bien de s'opposer à ce complot si fatal à l'Empire: il s'arme d'un poignard, il se fait transporter la nuit suivante par ses Démons dans la tente d'Angélique, il est prêt à frapper son beau sein; mais la lueur d'une lampe lui fait voir Angélique à demi-nue & plus belle que Vénus ne parut au Berger Troyen: son cœur est ému, palpite, & sa main laisse tomber son poignard pour s'occuper d'un soin plus doux: Angélique se réveille, se défend, appelle son frère à grands cris; l'Argail s'élançe dans la tente de sa sœur, terrasse Maugis, & le serre dans ses bras nerveux. Ce ne peut être qu'un Magicien, s'écrie Angélique;

elle fouille Maugis, trouve son Livre, le parcourt, & la connoissance qu'elle a reçue dans les Indes des Livres propres aux plus fortes conjurations, la met à portée d'évoquer les Esprits que ce Livre lui foumet : ils paroissent à ses ordres; elle fait enlever Maugis : les Démons le portent au Cathay, le présentent à Galafron, l'instruisent de son attentat, & Galafron le fait enchaîner sur la pointe d'un écueil.

Angélique & l'Argail s'étant délivrés de cet Enchanteur qui peut seul s'opposer à leur projet, s'apprentent à le suivre.

Le lendemain à peine l'Aurore ouvroit les portes de l'Orient aux chevaux fougueux du Soleil, que le gentil Astolphe, couvert d'armes brillantes, s'avance près du perron de Merlin : il sonne du cor pour appeller l'Argail qui fort armé de sa lance d'or, le renverse, le remet entre les mains des quatre Géans, & l'Argail sonne du cor à son tour pour appeller celui des Chevaliers qui se propose pour succéder à celui qu'il a fait son prisonnier.

Le son du cor retentit au loin; Ferragus l'entend, & ne doutant pas que le jeune & présomptueux Astolphe n'ait succombé, il prend une forte lance, & vole pour le remplacer. Ce terrible Sarrafin court contre l'Argail, avec une pleine assurance de la victoire; mais la lance

d'or l'enlève des arçons , & le jette rudement sur le sable. L'Argail saute légèrement à terre, appelle ses quatre géans , & s'avance avec eux pour s'emparer de ce nouveau prisonnier ; mais Ferragus , moins docile qu'Astolphe , se relève en fureur , attaque les quatre géans , & malgré leurs coups redoublés , il leur fait mordre la poussière à tous les quatre , & s'avance contre l'Argail. Celui-ci se recule deux pas : Brave Chevalier , lui dit-il , vous savez quelles sont les conditions de notre joute , & vous devez vous y soumettre. Ferragus n'entend point raison , attaque avec fureur l'Argail qu'il force à se défendre. Ferragus porte mille coups en vain , il ne peut entamer les armes du frère d'Angélique ; celui-ci brise , entrouvre vingt fois les armes de Ferragus , & son épée rebondit luisante , sans pouvoir s'abreuver du sang de son ennemi. Après deux heures de combat , ils perdent haleine , s'appuient sur le pommeau de leurs épées ; & Ferragus entre en pour-parler avec l'Argail : Pourquoi , lui dit-il , cherchons-nous vainement à nous donner la mort ? Je vois bien que tes armes sont enchantées , tu peux connoître que je suis invulnérable ; une même Religion nous unit ; il est bien plus simple & plus naturel que tu me donnes librement ta sœur , puisqu'étant fils aîné de Marsile , je peux

la placer sur un des plus beaux trônes de l'univers. J'y consens, lui répond l'Argail, si tu conviens à ma sœur, que je n'ai ni le pouvoir ni la volonté de contraindre. Il appelle Angélique; & Ferragus délaçant son casque, court brusquement au-devant d'elle, & lui demande sa main.

Angélique recule d'effroi, à l'aspect de Ferragus dont le visage africain n'offre que des traits affreux, & dont les yeux semblent bien plus animés par la fureur que par l'amour.

Elle rentre dans sa tente avec l'Argail qui lui représente en vain que Ferragus est un guerrier renommé, & le fils aîné du Roi d'Espagne; Angélique refuse cette espèce de monstre; & bientôt effrayée par la voix rauque de Ferragus qui crie, qui murmure pour rappeler son frère, & savoir sa réponse, elle sort par la porte de derrière de sa tente, elle s'élance sur une haquenée vite comme le vent, & s'enfuit à toute bride: Ferragus la voit partir, il en conclut qu'il est refusé: plein de rage, il attaque une seconde fois l'Argail: tous les deux connoissant au bout d'une heure que tous les coups qu'ils se portent sont inutiles, ils laissent tomber leurs épées, s'arment d'un poignard, & se saisissant au corps, ils font tous leurs efforts pour se renverser, roulent ensemble sur la poussière,

cherchent le défaut de leurs armes pour faire pénétrer leurs poignards : la peau invulnérable de Ferragus émouffe la pointe de celui de l'Argail , & le Prince d'Espagne plonge le sien tout entier dans le flanc gauche de celui du Cathay : Je meurs , s'écria l'Argail d'une voix presque éteinte ; mais , brave Chevalier , accordes-moi du moins une grace. Ferragus qui lève la visière du casque de l'Argail , est ému par la pitié lorsqu'il voit ce jeune & beau Chevalier prêt à rendre le dernier soupir. Hélas ! lui dit-il , il n'a pas dépendu de moi que nous ne devinssions frères ; je te jure d'exécuter tes dernières volontés. Eh bien , dit l'Argail prêt d'expirer , jettes-moi tout-armé dans cette fontaine ; sauves ma mémoire du reproche de m'être laissé vaincre avec de si fortes armes. Je te le promets , dit Ferragus ; mais permets-moi de me couvrir encore quelque tems la tête de ton casque , dans un pays que je dois regarder comme ennemi : tu vois que le mien est fracassé ; je te promets de revenir ici le joindre au reste de tes armes. L'Argail expirant y consentit par un signe. Ferragus s'étant couvert la tête de son casque , précipita son corps tout-armé dans cette fontaine qui formoit une rivière en s'écoulant ; & remontant à cheval , il courut à toute bride sur les traces de la charmante Angélique.

Les Paladins n'ayant point vu revenir Ferragus, ne doutèrent point qu'il n'eût été fait prisonnier : ils montent à cheval, courent au perron de Merlin ; ils trouvent les tentes désertes ; ils voient les corps des quatre géans & plus loin des débris d'armes, une place ensanglantée ; Astolphe devenu libre par la fuite des gens de la suite d'Angélique, leur raconte ce qui s'est passé, reprend ses armes, & trouvant la lance d'or de l'Argail appuyée contre un pin, il s'en saisit & remplace celle qu'il a brisée.

Renaud & Roland, également épris, volent sur les traces d'Angélique ; tous les deux arrivent par différentes routes dans la forêt des Ardennes. Les Paladins parcourent les bois, & cherchent celle qui ne pense qu'à les éviter. Le célèbre Merlin avoit autrefois construit pour Artus deux fontaines dans cette vaste forêt ; les eaux de l'une inspiroient tous les feux de l'amour ; les eaux de l'autre plongeient les malheureux qui buvoient de ses froides ondes dans une triste indifférence qui les portoit jusqu'à la haine : un hasard cruel fait qu'Angélique boit des eaux de la fontaine qui fait aimer, & que, dans le même moment, Renaud étanche sa soif dans celles de la fontaine de la haine.

Le Paladin sent éteindre son amour, il veut retourner près de Charlemagne ; il s'égare dans

la forêt, & la fatigue & la chaleur le forcent à descendre, à laisser paître Bayard, & à s'endormir à l'ombre : Angélique qui s'est pareillement égarée, & qui sent battre son cœur par un sentiment dont elle est surprise, & qu'elle ne connoît point encore, rencontre Renaud endormi, le trouve charmant, & son jeune cœur ne peut résister au charme qui l'entraîne près de ce Chevalier : plus elle le regarde, plus l'amour prend d'empire dans son âme ; elle cueille des fleurs, elle les répand sur lui ; Renaud se réveille, la reconnoît ; mais le cruel, loin de l'écouter, s'en éloigne avec une sorte d'horreur, remonte à cheval & la fuit.

Angélique fait retentir les bois de ses plaintes ; troublée, désespérée, elle court en vain après Renaud, & cédant enfin à sa douleur, elle a recours au livre de Maugis ; elle voit que le Paladin qui se refuse à sa tendresse est ce même Renaud dont elle a si souvent entendu célébrer les agrémens & la valeur : elle revient au même lieu où l'aimable Renaud l'a rendue sensible ; elle descend, elle reconnoît la place que ce Paladin occupoit, aux fleurs dont elle-même l'a couverte ; elle s'assied sur l'herbe qu'il a foulée, & bientôt accablée par la lassitude & la douleur, ses yeux sont fermés par un profond sommeil.

Pendant ce tems, Astolphe, retourné près de

Charlemagne, avoit remporté tout l'honneur du grand tournoi. Les Chevaliers de la maison de Mayence avoient essayé de le lui enlever par une supercherie : la lance d'or les avoit presque tous renversés les uns après les autres ; mais deux d'entre eux ayant couru contre lui presque dans le même tems, celui qu'Astolphe attaquoit de droit fil avec la lance d'or, avoit volé des arcs ; & le Comte de Hautefeuille saisissant ce moment pour frapper Astolphe de côté, l'avoit jetté sur le sable. Le Prince d'Angleterre, furieux de cette trahison, avoit mis l'épée à la main, pour se jeter sur ce traître ; mais Charlemagne l'avoit fait arrêter, & l'avoit mis aux arrêts. Astolphe forcé de céder, avoit vainement demandé justice : indigné de la partialité que Charlemagne montrait pour les perfides Mayençois, il étoit brusquement sorti de sa Cour, & n'étant point né son sujet, il se proposoit de ne jamais employer son épée à son service.

La Cour de Charles se trouva privée dans ce moment de ses Chevaliers les plus renommés : presque tous étant séduits par les attraits d'Angélique, ils avoient volé sur ses traces ; & Roland, le plus redoutable de tous, pouffoit son cheval Bride-d'or au hasard dans l'espérance de devancer ses rivaux, & de la rejoindre. Ce Paladin, après avoir long-tems parcouru la forêt des Ardennes, étoit

arrivé comme Angélique sur les bords de la fontaine de l'Amour : il avoit bu de ses eaux comme elle : mais à peine s'étoit-il aperçu de leur effet : elles ne pouvoient allumer dans son cœur une flamme plus vive que celle que les yeux d'Angélique avoient fait naître. Quels transports n'éprouva-t-il pas quelques momens après, en trouvant cette beauté céleste endormie sur l'herbe ! Il descend à terre : il en approche. Mais le véridable amour rend toujours timide : il la regarde, l'admire, l'adore ; il retient jusqu'à ses soupirs, & n'ose l'éveiller.

Roland jouissoit du bonheur de voir tous ses charmes, lorsqu'il fut troublé dans ces momens délicieux, par l'arrivée du farouche Ferragus. Ce Sarrafîn, couvert du sang du frère, poursuivoit la sœur avec l'ardeur d'un vautour. Il ne pensoit qu'à se saisir de sa proie, après avoir vaincu son défenseur.

Soit qu'il ne reconnût pas Roland, ou que son orgueil l'empêchât de le redouter, il voulut l'éloigner d'Angélique par des propos insultans : bientôt ils sont aux mains ; les coups terribles & précipités qu'ils se portent, réveillent Angélique. Effrayée, & ne croyant voir que deux ennemis dangereux dans ces Chevaliers, elle profite de leur acharnement l'un contre l'autre ; elle s'élance sur son palefroi, & s'enfuit à toutes jambes. Ro-

land s'en apperçoit, & propose à Ferragus d'interrompre le combat pour courir après elle: le Sarrafin, plus féroce encore qu'amoureux, continue à se battre avec plus de fureur que jamais. Les armes de ces deux rivaux sont déjà brisées; mais tous deux sont invulnérables, & leurs épées ne peuvent s'ensanglanter.

La belle Fleur-d'Epine, sœur de Ferragus, arrive en ce moment. Roland, par respect pour elle, recule quelques pas, & lui laisse le tems d'apprendre à son frère, que Marfile est attaqué par Gradasse, assiégé dans Barcelone, & qu'il est prêt à perdre ses Etats & sa liberté. Ferragus se rend à la nécessité de voler au secours de l'Espagne; il accompagne sa sœur; & Roland se remet à suivre celle sans laquelle il ne peut plus exister.

Toutes les recherches de Roland furent bien inutiles: non-seulement Angélique avoit reçu de Galafron son père un anneau qui la défendoit de tous les enchantemens, lorsqu'elle le portoit à son doigt, & qui la rendoit invisible, lorsqu'elle le tenoit entre ses lèvres; mais elle avoit de plus le livre de Maugis: & bientôt évoquant les Esprits que ce livre lui soumettoit, elle se fit transporter par eux au Cathay.

L'arrivée subite d'Angélique plongea Galafron dans la plus mortelle douleur: il avoit perdu

son fils, les projets étoient renversés. Désespéré, furieux, il s'en fût vengé sur Maugis; mais Angélique, emportée par sa passion pour Renaud, & sachant que Maugis étoit le cousin & l'ami de ce Paladin, fut le délivrer elle-même, & lui remit son livre, après l'avoir fait jurer qu'il la serviroit dans ses amours, & qu'il rameneroit son cousin auprès d'elle.

Maugis, en effet, se fait transporter près de Renaud: il ne doute pas du succès de son message, mais son cousin ne l'écoute qu'avec une sorte d'horreur: Maugis insiste; il a fait un serment terrible de revenir se remettre dans les fers de Galafron, s'il ne conduit pas Renaud au Cathay: sa vie, son pouvoir dépendent de l'accomplissement de ce serment, & trouvant son cousin inflexible, il le menace de l'en punir; mais l'indifférent Renaud craint moins sa vengeance que de se soumettre à ce qu'il lui propose; celui-ci furieux s'éloigne, appelle les Démons, leur donne ses ordres; l'un deux prend la figure d'un héraut, qui vient défier Renaud au combat de la part de Gradasse qui l'attend, dit-il, sur le bord de la mer.

L'intrépide Renaud accepte le défi, court au rivage, croit voir Gradasse, se bat contre lui: le feint Gradasse, après avoir soutenu le combat pendant quelque tems, semble fuir son en-

nemî, & se jette dans une barque attachée au rivage; Renaud l'y poursuit, le combat se renouvelle & se soutient pendant quelques momens; tout-à-coup le fantôme de Gradasse dispa- roît, & Renaud se trouve seul dans cette barque qui s'est détachée du rivage & qui fend les flots avec rapidité.

Roland, pendant ce tems, essuie beaucoup d'aventures: il tue un sphinx, il passe le pont de la mort, il tombe dans un piège, il s'en tire par sa force & par sa valeur. Il apprend par un courier qu'Agrican, Empereur de Tartarie, éperdument amoureux d'Angélique que Galafron lui refuse, est entré dans le Cathay pour enlever par la force cette Princesse, & qu'il assiége Albraque. Roland veut voler à son secours; il est arrêté dans sa route par un piège que lui tend la Fée Dragontine, & qui le retient enchanté dans son château.

Dans le même tems que Maugis avoit trompé Renaud, en lui envoyant un héraut de la part de Gradasse, il avoit trompé de même ce Prince, par un second démon, qui l'avoit été défier de la part de Renaud. Gradasse s'étoit porté sur le bord de la mer, avoit attendu vainement le Paladin François; & trompé par les apparences, il avoit osé publiquement attaquer la réputation de Renaud, & dire que ce brave Paladin avoit
eu

eu la lâcheté d'éviter de combattre contre lui.

On sçait que Bayard étoit doué d'une intelligence humaine; & ce cheval, au moment où son maître avoit disparu sur la mer, trompé par les illusions de Maugis, avoit repris le chemin de l'armée dont Charlemagne avoit donné le commandement à Renaud, pour aller au secours du Roi Marfile, craignant que Gradasse, après avoir soumis l'Espagne, ne portât ses armes victorieuses dans ses Etats. C'étoit en effet le dessein de l'Empereur de Séricane; & ce Prince ayant fait un accommodement avec Marfile, ils s'étoient alliés, avoient joint leurs troupes, & tous les deux s'avançoient à grandes journées pour attaquer Charles, & détruire l'Empire chrétien.

Quelques escadrons de leurs troupes ayant vu passer Bayard, qui retournoit, sans être monté, vers le camp françois, avoient voulu s'en emparer: mais le terrible animal se servant avec fureur de ses dents & de ses pieds, avoit percé ces escadrons, les avoit mis en désordre; un grand nombre de cavaliers étoient périés par ses morsures & ses atteintes meurtrières: il étoit rentré couvert de leur sang dans le camp françois; & les Chrétiens, en le voyant revenir en cet état, ne doutèrent point que Renaud n'eût succombé; & Bayard ensanglanté plongea dans la douleur

cette armée, qui se trouvoit privée de son Général.

Cette fatale nouvelle fut bientôt portée à Charles, qui vint en personne avec le reste de ses Paladins, pour s'opposer à Gradasse. Il étoit monté sur Bayard, qu'il avoit reçu de Richardet; & ce Prince toujours irrité du manque de respect d'Astolphe, ne l'avoit point encore tiré des arrêts avant de partir de Paris.

Malgré la valeur de Charles & de ses Chevaliers, il fut pris avec plusieurs de ses premiers Pairs. Bayard le défendit en vain pendant le combat; ce brave animal voyant l'Empereur au pouvoir des Infidèles, s'étoit dégagé de la mêlée, s'étoit défendu de tous les efforts qu'on avoit faits pour l'arrêter, & reprenant le chemin de Paris, on ne put douter que Gradasse ne fut vainqueur, & que Charles ne fût en son pouvoir.

Gradasse, en effet, étoit maître de Charlemagne; mais loin d'abuser de sa victoire, il avoit traité l'Empereur Chrétien avec les égards dûs à son rang: nous ne sommes point ennemis, lui dit-il, & content de régner sur de vastes contrées, & sur les régions les plus fertiles & les plus heureuses de l'Univers, je ne prétends pas faire des conquêtes. Gradasse alors dit à Charles qu'il n'avoit fait cette haute entreprise que pour être

possesseur du cheval de Renaud & de l'épée de Roland. Tous deux, ajouta-t-il, sont vos sujets & vos neveux: faites-moi remettre Bayard que vous avez en votre puissance, & que Renaud a refusé de me disputer par les armes; jurez-moi de m'envoyer l'épée de Roland, dès qu'il reparoîtra dans votre cour; c'est à ces conditions que vous pouvez remonter sur votre trône, & que dès ce moment je vais faire retirer mon armée & retourner dans mes Etats. Charles se trouvant forcé d'accepter ces tristes conditions lui jura de les remplir, & pour commencer, il envoya le Comte de Haute-Feuille à Paris, pour y chercher Bayard & l'amener au Roi de Séricane.

Astolphe, au moment où Bayard étoit arrivé sans maître à Paris, s'en étoit emparé: ce Prince, ami de Renaud, & son proche parent, le conservoit chèrement pour le lui remettre; plusieurs circonstances ayant prouvé que Renaud n'étoit point péri dans un combat, & que le sang, dont Bayard étoit couvert la première fois qu'il étoit revenu sans maître, étoit celui des ennemis.

Ce fut donc au Prince d'Angleterre que le Comte de Hautefeuille fut obligé de s'adresser pour avoir Bayard. Il fit ce message en présence du Duc Naymes & de l'Archevêque Turpin, que le Mayençois avoit pris pour Témoins de cette entrevue.

Ce lâche fut charmé de cette occasion de mortifier Astolphe en lui portant les ordres de Charlemagne avec hauteur. Comte, lui dit le cousin de Renaud, je crois que le personnage d'un héraut vous convient plus que celui d'un Chevalier, un caducée sied mieux en vos mains qu'une lance; mais vous ne réussirez pas mieux dans votre vile commission que les armes à la main. Tout puissant que soit l'Empereur, il ne peut donner ce qui ne fut jamais à lui. Roland saura bien défendre Durandal de tomber entre les mains de l'audacieux Gradasse; & dans l'absence de mon cousin Renaud, dites à Charles qu'on n'aura Bayard qu'avec ma vie. Si Gradasse veut soutenir la réputation qu'il s'est faite par les armes, c'est en bon & loyal Chevalier qu'il le doit conquérir. Il ne doit point abuser de la situation de Charles, pour lui faire commettre un acte injuste: allez, Comte, votre commission me met en droit de vous commander. Je vous ordonne de dire de ma part à Gradasse, que s'il veut avoir Bayard, il faut qu'il l'acquière par les armes: je le défie au combat, sous la condition que s'il m'abat, Bayard sera le prix de sa victoire; mais s'il ne peut me résister, l'Empereur sera libre, & sur le champ Gradasse retournera dans ses Etats. Le Duc Naymes & Turpin admirèrent plus la réponse d'Astolphe qu'ils n'espérèrent d'en voir la réussite: cepen-

dant, la trouvant aussi noble que pleine de justice; ils se joignirent au Prince d'Angleterre, & forcèrent le Comte de Hautefeuille à la porter à Gradasse.

Charles fut très en colère en écoutant le récit que le Mayençois fit à son retour. Pour le va-leureux Gradasse, il se mit à fourire; & connoissant la supériorité de ses forces sur celles d'Astolphe, il ne balança pas un moment, & fit partir un courier pour lui dire qu'il acceptoit son défi.

Deux jours après, Gradasse & le Prince d'Angleterre s'étant portés sur le lieu marqué pour le combat, la lance d'or fit triompher Astolphe; & Gradasse abattu délivra l'Empereur, donna l'ordre à son armée, & se mit en marche pour retourner dans ses Etats, en renouvelant son serment de combattre Renaud & Roland, jusqu'à ce qu'il eût perdu la vie, ou qu'il leur eût enlevé le cheval & l'épée dont il vouloit être possesseur.

Charles pénétré de reconnoissance pour Astolphe, voulut le serrer dans ses bras. Mais le Prince d'Angleterre, plein d'un juste dépit, & voyant Charles entouré des perfides & lâches Chevaliers Mayençois, se retira brusquement en lui disant qu'après l'affront qu'il avoit reçu, celui même qu'il avoit voulu faire aux deux Paladins ses proches parens, il partoit pour les rejoindre. A ces

mots, il tourna la bride à Bayard, & laissa Charles confondu de ses justes reproches.

Le hasard ayant conduit Astolphe en Circassie, ce jeune Prince, devenu plus présomptueux que jamais, après les victoires faciles qu'il ignore être dues à la lance d'or plus qu'à ses forces, brave Sacripant dans sa course, s'en éloigne, & trouve en son chemin le valeureux Brandimart de la Roche sauvage, fils du Roi Moncidant: ce Prince conduit sous sa garde une jeune Princesse qu'il adore & dont il est tendrement aimé. Astolphe se fait un jeu de lui disputer la charmante Fleur-de-Lys par les armes: Brandimart est abattu; son cheval tombe mort par le choc de Bayard: Astolphe voit couler les larmes de Fleur-de-Lys, & Brandimart désespéré de sa perte, & prêt à se donner la mort: Astolphe les rassure; il rend Fleur-de-Lys à Brandimart, & leur demande leur amitié.

Dans ce moment, Sacripant, Roi de Circassie, arrive auprès d'eux: ce Prince, piqué d'avoir été bravé par Astolphe, s'est dérobé de sa Cour, & l'a suivi pour l'en punir corps-à-corps. Astolphe l'abat, s'empare de son cheval qu'il donne à Brandimart, & tous les deux conduits par Fleur-de-Lys marchent au pont de Dragontine pour délivrer les Chevaliers qu'elle tient enfermés dans son château: ils surmontent les premiers obsta-

cles; mais Dragontine animant contre eux tous les Chevaliers qu'elle tient enchantés, Brandimart reste son prisonnier.

Astolphe ne s'en échappe qu'à l'aide de Bayard, qui franchit d'un saut les murs du jardin. Il va jusqu'au Cathay; il offre son bras à la belle Angélique & à Galafron; il brave Agrican & tous les Chevaliers de son armée qui forment le siège d'Albraque: il est fait prisonnier. Agrican achève d'investir Albraque, dont le siège se continue.

Pendant ce tems, Maugis, occupé du projet de ramener Renaud aux genoux d'Angélique, fait conduire dans un séjour enchanté la barque où ce Paladin s'est embarqué. Renaud descend sur ce rivage; une troupe de Nymphes vient le recevoir; elles le conduisent en triomphe dans un palais brillant comme celui des Rois de Lydie, & plus agréable encore que les bosquets d'Amathonte.

Une musique céleste y célèbre l'amour: elle amollit l'âme glacée de Renaud; il commence même à sentir quelque impatience de voir la Souveraine d'un si beau séjour. Il demande son nom: mais à peine a-t-il entendu celui d'Angélique, que tous les charmes de ce beau lieu disparaissent à ses regards; il ne voit plus qu'une prison fatale, où celle qu'il déteste commande en Souveraine. Les artifices de Maugis ne peu-

vent le retenir; il sort du château, retourne sur le rivage, & rentre dans la même barque qui reste immobile.

Maugis, au milieu des esprits transformés en Nymphes, lui fait représenter sans cesse tout ce qu'il est prêt à perdre par sa faute, tous les périls affreux qu'il va courir: rien n'ébranle Renaud, qui renouvelle ses murmures contre Angélique; & Maugis, furieux de n'avoir pu réussir à le soumettre à ses desirs, le fait emporter par la barque dans une Isle funeste, où ce Paladin, tombé dans une rivière, est enveloppé dans des filets, & destiné dès le lendemain à devenir la pâture d'un monstre horrible.

Maugis aussi-tôt vole au Cathay, rend compte à la belle Angélique des refus outrageans de Renaud, & de la cruelle vengeance qu'il vient d'en prendre. La sensible Angélique écoute moins son ressentiment que son amour. Elle force Maugis à la transporter elle-même à la tour où Renaud, couvert des blessures qu'il a déjà reçues d'un monstre affreux, est prêt à perdre la vie. Elle endort ce monstre par ses enchantemens; elle arrête le sang, elle ferme les blessures du Paladin qu'elle adore; mais ni tous ces services ni tous ses charmes ne peuvent le rendre sensible pour elle. Angélique, désespérée, retourne au Cathay. Maugis abandonne Renaud, qui dé-

truit ce château, regagne les bords de la mer ; mais, n'osant plus se confier à la même barque, il marche le long du rivage.

Agrican continuoit à presser la Ville d'Albraque, lorsque Sacripant, Roi de Circassie, vint avec toutes ses forces au secours d'Angélique qu'il adoroit. Malgré toute la valeur de Sacripant, & les combats qu'il livra pour elle, il n'eût pu réussir à délivrer Albraque, sans un plus puissant secours.

Renaud, en suivant le rivage de la mer, avoit rencontré la belle Fleur-de-Lys qui cherchoit de tout côtés quelques Chevaliers assez audacieux pour braver les enchantemens de Dragon-tine, & délivrer Roland & son cher Brandimart qu'elle retenoit prisonniers. Renaud la suivit, & son grand cœur l'auroit porté sans doute à tout entreprendre pour la délivrance de Roland, s'il n'eût pas été précédé par Angélique ; cette Princesse, voyant diminuer sans cesse les troupes qui la défendoient, & craignant de tomber dans la puissance d'Agrican, se servit de son anneau, se rendit invisible, sortit d'Albraque, & son amour pour Renaud l'entraînant toujours, elle commençoit à se rapprocher de la France ; mais un soir, séduite par les propos trompeurs d'un veillard, elle fut amenée prisonnière dans un fort château, où cette Princesse trouva beaucoup d'autres pri-

sonnières que ce méchant vieillard avoit attirées par mille ruses coupables, & qu'il destinoit au Soudan d'Altin. Fleur-de-Lys étoit de ce nombre; ce fut d'elle qu'Angélique apprit que Roland, Brandimart, Griffon le Blanc, son frère Aquilant le Noir, & plusieurs autres célèbres Chevaliers languissoient dans les fers & les enchantemens de Dragontine.

Sûre de procurer un puissant secours à Galafron, Angélique sort invisible du château du vieillard avec Fleur-de-Lys qui la conduit au pont de Dragontine. L'anneau de la Princesse du Cathay détruit les enchantemens; elle rend la mémoire à Roland & à tous ses compagnons d'esclavage; elle les amène au Cathay, & Dragontine désespérée détruit elle même ses beaux jardins & son château. Roland, délivré par Angélique, tombe à ses genoux: Angélique ayant besoin de son secours, le traite d'un air moins sévère; le fier Paladin ne sort des enchantemens de Dragontine que pour retomber dans ceux de l'amour; il vole à la défense d'Albraque avec ses compagnons; ils combattent l'armée d'Agri-can, la battent, la mettent en fuite: c'est pendant cette guerre que Roland admirant la valeur de Brandimart se prend pour lui de la plus vive & de la plus constante amitié: ils se jurent fraternité d'armes, combattent ensemble; & le re-

doutable Agrican, furieux d'être réduit à lever le siège d'Albraque, tente un dernier effort, donne une grande bataille, dans laquelle son armée est enfoncée de toutes parts. Agrican, qui connoît que Roland est celui qui vient de renverser ses projets, l'attaque, se fait connoître, sort de la mêlée avec lui, l'attire dans un bois, pour que le combat ne soit point interrompu. Mais l'invincible Roland fait tomber à ses pieds ce vaillant Empereur de Tartarie, & ne peut s'empêcher de donner des larmes à la mort de ce brave Prince.

Pendant le tems que Roland combattoit cet Empereur, & que ses compagnons achevoient la défaite de l'armée des Tartares, Trufaldin, Prince du Zagathây, le plus lâche & le plus criminel des hommes, s'étoit rendu le maître, par trahison, de la Citadelle imprenable d'Albraque. Connoissant le pouvoir de l'anneau qui rendoit Angélique invisible, il avoit attiré cette Princesse dans une forte tour, où nul moyen ne pouvoit vaincre l'opposition qu'il avoit sçu mettre à sa liberté: ce lâche Prince, qui se sentoit coupable des plus grands crimes, & qui sçavoit qu'un nombre de Chevaliers avoit juré sa mort, eut recours au moyen de s'emparer d'Angélique & de la Citadelle d'Albraque, pendant que Roland & ses compagnons étoient attachés au combat

& lorsqu'ils rentrèrent triomphans dans la Ville, il parut entre les creneaux du château, & leur dit qu'il ne rendroit point ni la Citadelle ni la Princesse, à moins qu'ils ne jurassent de le défendre envers & contre tous.

Roland n'eût jamais pu consentir à faire un pareil serment, si la Princesse du Cathay, désespérée d'être sous la puissance de ce traître, n'eût parue elle-même aux creneaux pour l'en prier. Roland & ses compagnons jurèrent donc de défendre Trufaldin; & ce fut à cette condition qu'il leur ouvrit la porte du château, & que Roland put remettre aux pieds de celle qu'il adoroit la bannière d'Agrican, comme le trophée de sa victoire, & le gage de sa délivrance.

Renaud ignoroit tous ces grands événemens, & s'avançoit avec Fleur-de-Lys vers le château de Dragontine, lorsqu'en traversant une forêt, des cris perçans l'attirèrent au secours des malheureux, qui les jettoient: il vit un géant affreux & velu qui tenoit sous ses bras plusieurs femmes éplorées, & qui les emportoit vers sa caverne. Renaud le poursuit, entre dans cette caverne obscure où d'abord il est attaqué par deux lions: il les abat à ses pieds après un combat assez long pour que le Géant ait eu le tems de s'armer: le brave Renaud parvient à le vaincre, malgré sa force & sa fureur, & maître de la caverne, il

la parcourt: il apperçoit dans le fond de cet antre un cheval aussi beau que Bayard même. Ce cheval est retenu par une chaîne légère passée dans un anneau scellé dans la pierre d'une tombe; enchanté de la beauté de ce coursier, il veut le détacher, mais la chaîne résiste à tous ses efforts. Il voit une inscription sur cette tombe, il la lit: il apprend que ce tombeau renferme le corps de deux Amans que le cruel & lâche Trufaldin a sacrifiés à sa fureur. L'inscription finit par l'instruire que nul pouvoir ne peut détacher ce beau cheval, nommé Rabican, à moins que le Chevalier qui voudra s'en emparer ne jure de venger la mort de ces deux Amans sur le criminel Prince du Zagathay; Renaud attendri par l'histoire de ces deux époux, rapportée sur l'inscription, prête ce serment en posant la main sur leur tombeau.

L'anneau qui retient Rabican, tombe aussi-tôt; le Paladin prend Rabican, sort de la caverne, s'élance sur ce beau cheval, & dès le premier essai qu'il fait de ses allures, il trouve que moins vigoureux que Bayard, il est encore plus vite que cet admirable animal, & que la pointe des herbes n'est pas même froissée par ses pieds légers: il continue sa route très-satisfait d'une pareille conquête: bientôt il apperçoit quelques Cavaliers Tartares qui courent avec la terreur

peinte sur le visage ; il arrête l'un d'eux, le questionne, & c'est par lui qu'il apprend que son cousin Roland est délivré. Connoissant aux armes que le Tartare lui dépeint, comme aux coups qu'il dit que ce guerrier a frappés, que c'est Roland à la tête de ses compagnons, qui vient de porter la mort & l'épouvante dans l'armée d'Agrican, Fleur-de Lys, qui ne doute pas que son cher Brandimart ne soit l'un des compagnons de Roland, détermine Renaud à prendre la route du Cathay, & quelque répugnance qu'il se sente à se rapprocher d'un lieu qu'habite Angélique, le desir de se rejoindre à Roland, & l'amitié dont il s'est pris pour l'aimable Fleur-de-Lys ne lui permettent pas de la refuser.

L'un & l'autre étoient assez près d'Albraque, lorsqu'ils apperçurent un guerrier de la plus haute apparence. Fleur-de-Lys l'ayant considéré quelque tems, & reconnoissant le phénix qui servoit de cimier à son casque: Évitons, dit-elle, cette altière & redoutable Guerrière: je la reconnois; c'est la Reine Marphise; & jusqu'ici, nul Géant, nul Chevalier n'a pu résister à ses coups. Renaud sourit de la terreur de Fleur-de-Lys; & loin de suivre son conseil, il s'avança vers Marphise, qui venoit la lance haute à lui. N'espérez pas, Chevalier, lui dit-elle, porter

vos pas plus loin, si je ne vous en donne la permission. Grande Reine, lui dit Renaud en se baissant respectueusement, j'accourois à vous pour l'obtenir; j'ose plus encore, c'est de vous demander que vous daigniez m'honorer jusqu'à baisser votre lance contre moi.

Marphise fut très-surprise de trouver un Chevalier assez téméraire pour oser jouter contre elle, après l'avoir reconnue: Chevalier, lui dit-elle, depuis deux ans, nul mortel ne m'a montré tant d'audace; voyons comment tu sçauras la soutenir. Tous les deux courent l'un contre l'autre: Marphise brise sa lance sur l'écu de Renaud sans l'ébranler; & le Paladin hausse la sienne d'un air galant, & ne veut point porter d'atteinte à la guerrière étonnée du procédé de Renaud. Ah! je reconnois bien à ce trait que tu dois être un Chevalier François: mais c'est en vain que tu portes jusques dans l'Inde la galanterie de ton pays: depuis long-tems je veux éprouver quelle est la valeur des Chevaliers de Charles, & je vais voir si, l'épée à la main, ils sont aussi braves que lorsqu'ils ne se servent que d'une lance.

Belle & redoutable Marphise, lui répondit Renaud, il vous sera plus facile de me donner la mort que de me forcer à vous porter des coups. Malgré cette réponse si respectueuse, &

si digne d'un Chevalier François, Marphise indignée d'en trouver un assez brave pour lui résister, l'attaque avec fureur. Renaud pare ses coups avec adresse, & ne fait jamais tomber Flamberge sur le casque de cette guerrière.

Le combat duroit déjà depuis une heure, lorsque le vieux Roi Galafron arrivant de la poursuite des Tartares, & passant auprès des combattans, reconnoît entre les jambes de Renaud le célèbre Rabican qu'il avoit donné à son fils l'Argail, lorsqu'il l'avoit envoyé pour accompagner sa sœur à la Cour de Charlemagne : Galafron ne doutant pas que Renaud ne soit le meurtrier de son fils, fond la lance en arrêt sur lui, pendant que l'autre n'est attentif qu'à parer les coups de Marphise.

Malgré l'âge de Galafron, la fureur rendit son atteinte assez forte pour ébranler Renaud : ce Paladin étoit prêt à punir ce nouvel ennemi, mais il fut prévenu par Marphise. Cette généreuse Princesse, indignée de l'action du Roi du Cathay, se précipita sur lui, & dédaignant d'employer ses armes contre un Chevalier qu'elle regardoit comme un traître, elle le renversa sans connoissance d'un coup de gantelet qu'elle lui porta sur son casque. Les troupes du Cathay, qui virent tomber leur Roi, coururent sur Marphise ; mais Renaud, se joignant à la Guerrière firent

un

un carnage affreux des troupes indiennes ; leur désordre fut augmenté par Torinde, & deux amis intimes Prasilde & Irolde : reconnoissant à ses armes Renaud qui, peu de jours auparavant, leur avoit sauvé la vie & la liberté, ils vinrent à son secours, & mirent en fuite le reste des troupes de Galafron, qui reprenant ses esprits, s'étoit échappé de la mêlée & regagnoit Albraque ; ce fut par ces trois Chevaliers que Marphise & Renaud apprirent l'action lâche que Trufaldin venoit de commettre encore : tous les trois avoient des injures personnelles à venger sur ce traître ; ils avoient juré sa mort. Marphise voulut la jurer de même ; mais Renaud la pria de lui laisser punir ce traître, & redoubla son indignation, en lui racontant l'aventure de la caverne & la mort des deux Amans ensevelis dans la tombe où Rabican étoit attaché.

Marphise envoya chercher les femmes qu'elle avoit laissées sur une rive où la rivière faisoit un détour. Fleur-de-Lys étoit avec elles, & l'heureux Brandimart, qui joignit la guerrière en ce moment, eut le bonheur de retrouver cette fidelle Amante.

Prasilde fut envoyé par Marphise pour faire avancer la puissante armée qu'elle tenoit toujours prête à marcher au premier ordre, & pendant

ce tems Roland éprouva la célèbre aventure du cor enchanté dont il sortit victorieux.

Dès que l'armée de Marphise fut arrivée, cette belle Reine s'approcha d'Albraque, & Renaud couvert de ses armes fut à la barrière de la cité pour sommer le Roi Galafron de lui remettre Trufaldin entre les mains: en cas de refus, Renaud devoit lui déclarer la guerre & le menacer de voir sa capitale assiégée une seconde fois.

Le Chevalier qui se présenta pour écouter la sommation de Trufaldin étoit Astolphe, qui, délivré des chaînes d'Agrican, étoit rentré dans Albraque, après avoir eu le bonheur de retrouver ses armes & la lance d'or: les deux cousins se reconnurent, se firent les plus tendres caresses; ce fut par Astolphe que Renaud apprit que Roland & ses autres amis & parens s'étoient obligés par serment de défendre Trufaldin; mais pour moi, dit Astolphe, qui ne suis lié par aucun serment, je ne crois pas que la charmante Princesse à laquelle j'ai voué mon service, veuille exiger que je prenne le parti de ce traître: il proposa vainement au fils d'Aymon d'entrer sur sa parole dans Albraque, & de faire son défi lui-même; la peur qu'il eut de voir Angélique le fit rester à la barrière, en attendant la réponse de Galafron. Le premier mouvement d'Angéli-

que fut d'être transportée de joie de savoir Renaud si près d'elle. Elle crut devoir son retour à Maugis : mais son cœur fut bien ferré, ses larmes coulèrent, quand elle sçut que le Paladin avoit refusé d'entrer dans Albraque : elle connut bien que les enchantemens ne peuvent rien sur un cœur prévenu ; elle craignit que dès que Trufaldin seroit puni, Renaud ne s'éloignât, & pour le fixer plus long-tems à portée d'elle, elle laissa Galafron dans son erreur ; ce Prince crut toujours que ce Paladin étoit le meurtrier de l'Argail, & ne voulant écouter nulle proposition de paix de sa part, il envoya deux de ses Chevaliers avec Astolphe pour lui porter ses refus.

Renaud apprit avec autant de surprise que de peine que les plus nobles Chevaliers François, & sur-tout son cousin Roland, protégéient ouvertement un traître. Mais Astolphe lui fit observer qu'ils étoient engagés par la loi d'un serment que ce lâche avoit exigé d'eux, & dont ils ne prévoyoit pas la conséquence. Renaud représenta vainement à l'un des Chevaliers de Galafron, qui se nommoit Hubert du Lion, que la religion du serment ne pouvoit jamais protéger le crime : Ce sont questions, dit celui-ci, qui peuvent être agitées par des Docteurs ; mais pour des gens de notre sorte, ils ne

savent disputer ensemble que les armes à la main.

Renaud se retira près de Marphise; & sur le champ, il envoya un héraut pour défier les Chevaliers défenseurs de Trufaldin.

Le son des trompettes retentit également dans Albraque & dans le camp de Marphise dès que l'aurore fit briller la rosée sur la pointe des herbes; & le léger brouillard du matin étant dissipé, les Chevaliers défenseurs de Trufaldin allèrent chercher ce traître, qui refusoit d'être témoin du combat qu'ils alloient livrer pour lui. Ce fut en vain qu'il voulut s'en défendre, Aquilant & Griffon s'en emparèrent, le conduisirent au milieu d'eux; & bientôt Renaud, sortant des rangs, s'avança seul contre le premier qui se présenteroit du côté d'Albraque.

Le fort étoit tombé sur Hubert du Lion; il se préparoit à combattre, lorsque les deux fils du Marquis d'Olivier reconnurent Renaud, quoiqu'il ne fût pas monté sur Bayard, & vinrent à lui: leur entrevue fut bien tendre; mais de part & d'autre, la cruelle nécessité du serment empêcha l'accommodement qu'ils eussent désiré.

Quoique Hubert du Lion fût un des plus renommés Chevaliers de l'Inde, il ne put tenir long-tems contre le fils d'Aimon, & fut assez

bleffé pour se laiffer tomber sur l'herbe: le Roi Adriant, qui lui succéda, fut vaincu.

Griffon prit sa place avec regret; il jetta sa lance, voyant que Renaud avoit brisé la sienne, & tous les deux se chargèrent l'épée haute. Renaud, piqué de voir son jeune cousin soutenir une si mauvaise cause, ne le ménagea point; & Griffon, animé par les coups pesans de Flamberge, traita Renaud comme un ennemi mortel. Bientôt un coup qu'il reçut sur son casque enchanté, l'étourdit au point qu'il étendit les bras, lâcha les rênes & fut emporté par son cheval. Renaud le poursuivoit pour le prendre prisonnier; mais Aquilant voyant son frère en danger, vola pour le secourir. Renaud, animé par cette nouvelle attaque, déploya toutes ses forces, & mit Aquilant dans un tel désordre, qu'il eût fait les deux frères prisonniers, si Clarion, l'un des deux défenseurs de Trufaldin, n'eût couru la lance en arrêt contre Renaud qui ne le voyoit point venir sur lui. Ce Paladin, ébranlé par ce coup, chancela dans les arçons; & les deux fils d'Olivier ayant repris leurs esprits, il eût eu trois ennemis à combattre, si Marphise indignée de la supercherie de Clarion, n'eût couru sur lui pour secourir Renaud; un seul coup du pommeau de l'épée de cette guerrière, renversa Clarion à ses pieds, & le combat recom-

mença d'une façon égale contre Aquilant & Griffon.

Ce fut alors que le lâche Trufaldin se voyant libre, & craignant l'événement de ce combat, prit le tems pour s'enfuir vers Albraque. Astolphe s'en étant apperçu, courut entre les combattans. Il eut quelque peine à les séparer ; mais enfin la fuite de Trufaldin suspendit leurs coups : on convint que le combat seroit remis au lendemain ; & les deux frères, affligés d'avoir mal gardé ce traître, jurèrent de le ramener le jour suivant.

Roland, après avoir terminé la grande aventure du cor enchanté, rentra le soir du même jour dans Albraque. Angélique en fut allarmée, & craignant la force indomptable de ce Paladin, & que Renaud ne succombât sous ses coups, elle se servit de quelques prétextes spécieux, & de tout le pouvoir qu'elle avoit sur lui, pour le déterminer à défier Marphise. Roland, jaloux de savoir Renaud si près de celle qu'il adoroit, eût bien mieux aimé le combattre, craignant que ce ne fût l'amour qui l'eût ramené près d'elle. Mais l'impérieux Roland étoit soumis par l'amour ; un ordre, une seule prière d'Angélique captivoit sa volonté.

Les Chevaliers de part & d'autre étant reparus le lendemain sur le champ de bataille qu'on

avoit fait entourer par de profonds fossés, Trufaldin fut conduit par les Chevaliers d'Albraque ; & Sacripant qui détestoit ce traître, se chargea du soin de l'empêcher de tenter une seconde fuite : ce Roi de Circassie n'avoit point juré de le défendre ; il eût même désiré de le voir punir.

Lorsque Roland aborda Marphise avant le combat, il lui tint les propos les plus respectueux , & Marphise lui dit qu'elle regardoit comme les deux plus beaux jours de sa vie, celui qui l'avoit vue aux mains avec Renaud , & celui qui la mettoit à portée de s'éprouver contre le Paladin le plus renommé de l'univers.

Roland & Marphise coururent l'un contre l'autre, sans qu'aucun des deux eût le moindre avantage : le combat s'engageant entre un bien plus grand nombre de Chevaliers que la veille, il devint terrible ; & les combattans de part & d'autre, cherchant à se secourir mutuellement, changèrent plusieurs fois d'adversaires. Ce fut dans un moment où Marphise & Roland combattoient avec le plus de fureur, que Renaud s'aperçut de l'avantage qu'avoit son parti sur celui de Trufaldin ; & ne se voyant point d'ennemis en tête, il courut sur ce traître qui cria vainement à Sacripant de le secourir : Scélérat, lui répondit le Roi de Circassie, je ne suis ici que pour m'opposer à ta fuite.

Renaud enlève d'une seule main Trufaldin des arçons ; il le couche sur les siens , le porte à l'une des extrémités du champ de bataille , & trouvant le cheval de Clarion dont le maître avoit été porté par terre , il prend sa bride & les fangles de sa selle , il s'en sert pour attacher fortement Trufaldin à la queue de Rabican ; & poussant à toute bride ce cheval plus vite que l'aquilon , il parcourt tout le champ jusqu'à ce que ce traître soit mis en pièces. Il croit ne pouvoir mieux faire pour terminer le combat entre Marphise & Roland , que de passer au milieu d'eux , en disant à son cousin Roland : Reçois de ma main celui que tu défendois , dans l'état où ce traître a mérité d'être.

Roland se croit bravé par Renaud aux yeux d'Angélique , & la jalousie & la fureur l'emportant également , il quitte son combat avec Marphise , il attaque Renaud avec fureur ; & celui-ci , forcé de se défendre , oppose son bouclier & Flamberge aux coups terribles & précipités de Durandal. Un de ces coups tombe sur le casque de Mambrin ; la chute du plus haut pin des Alpes n'eût pas été plus violente.

Renaud , étourdi de sa force , penche la tête sur l'encolure de son cheval ; Roland alloit redoubler , & peut-être Renaud eût-il perdu la vie ; mais Roland montoit alors Bayard , & ce

fidèle animal évite de nouveaux coups à son maître, en forçant la main à Roland, & se retournant de la tête à la queue.

Renaud, les bras toujours étendus, est emporté par Rabican, passe près d'Angélique qui voit son cher Renaud dans cet état, & Roland qui, devenu maître de Bayard, le poursuit pour achever sa défaite. Elle ne peut tenir à cet affreux spectacle qui lui perce le cœur ; elle s'avance, elle arrête Roland : Cher Comte, lui dit-elle, l'objet de votre querelle ne subsiste plus ; suspendez vos coups sur votre cousin. Roland s'arrête ; il reste immobile, en suspens entre la nécessité d'obéir aux ordres d'Angélique & la double fureur qui l'anime contre Renaud. Mais, tel qu'un lion fougueux qui se sent retenu par une forte chaîne, il cède, il baisse la pointe de son épée, & ne peut répondre ni résister à celle qui le captive.

Renaud ayant repris ses esprits se prépare à se venger & à revenir sur Roland, lorsqu'il apperçoit Angélique près de ce Paladin : l'antipathie qu'il se sent pour elle est plus forte que sa colère ; il quitte son premier dessein, & va rejoindre Marphise qu'il voit prête à rentrer dans son camp.

Galafron s'étoit bien apperçu de la démarche que sa fille avoit faite pour arrêter Roland, &

P'empêcher de suivre sa victoire : il la joint ; il lui fait les plus vifs reproches sur ce qu'elle s'est opposée à la vengeance que Roland étoit prêt à prendre du meurtrier de l'Argail ; mais Angélique le désabuse alors : Astolphe arrive, & ce Prince confirme le récit d'Angélique, en assurant Galafron que c'est sur le féroce Prince d'Espagne qu'il doit venger la mort de son fils : l'aimable Astolphe fait plus encore ; il tire Roland à part ; il l'appaise, en l'instruisant du refus que Renaud a fait d'entrer en son absence dans Albraque, & de l'éloignement invincible que son cousin marque pour la Princesse du Cathay.

Le cœur de Roland étoit trop bon, trop généreux pour ne pas revenir promptement, & dès qu'il ne fut plus tourmenté par la jalousie, la plus tendre amitié renaquit dans son cœur pour Renaud. Roland eût couru sur le champ pour l'en assurer, si la voix d'Angélique ne l'eût arrêté. Courez donc, mon cher Astolphe, dit Roland, pour assurer Marphise de mon admiration & de mon respect pour elle, & pour prier Renaud de tout oublier & de me rendre son amitié.

Astolphe s'empresse d'exécuter la commission de Roland : Marphise & Renaud le comblèrent de caresses. Trouvant ce Paladin plus déter-

miné que jamais à fuir Angélique & à retourner en France, il ne lui demanda que le tems d'aller prendre congé de Galafron, & lui promit de venir le rejoindre sur le champ & de partir avec lui.

Astolphe, de retour dans Albraque, porta le désespoir dans le cœur d'Angélique, en lui disant que Renaud partoît pour retourner en France : la vue de Roland n'en devint que plus insupportable pour elle ; & se servant du pouvoir qu'elle avoit sur ce Paladin, elle l'envoya pour détruire les jardins de Falerine, & délivrer une Princesse de ses parentes que cette Enchanteresse tenoit dans les fers. Astolphe reçut Bayard des mains de Roland & de Branimart, pour le remettre à Renaud. Irolde & Prasilde, ces deux parfaits amis, se joignirent au Prince d'Angleterre ; & tous les trois allèrent rejoindre Renaud, avec lequel ils repartirent pour la France, tandis que Marphise retournoit dans ses Etats, & que Roland partoît pour aller exécuter les ordres d'Angélique.

[C'est ici que finit l'ouvrage de *Mathieu-Marie Boyardo*, Comte de Scandiano, & la suite de ce Poëme que je vais extraire est dûe à *Francesco Berni*.]



S U I T E

D E L' E X T R A I T

D E R O L A N D

L' A M O U R E U X.

LE BERNI commence par apprendre qu'il a tiré des Annales de Turpin les exploits & les héros qu'il va chanter ; il commence aussi par dire qu'Alexandre étant épris de la belle Elidonie, obtint ses faveurs , & se préparoit à fonder un Empire pour elle , lorsqu'il mourut ; & qu'Elidonie abandonnée & restée grosse après sa mort , accoucha chez un Pêcheur de trois enfans qui s'élevèrent par leur valeur , & qui fondèrent de puissans Empires en Afrique ; c'est en mémoire de leur naissance que la Ville de Tripoli fut bâtie : après plusieurs siècles , ces vastes Etats se trouvèrent réunis sous la domination d'Artamandre ; c'est de lui que descen-

doit le puissant Roi Braban que Charlemagne mit à mort dans la guerre qu'il fit en Espagne, avec plusieurs autres Princes de son sang : son frère Trojan ne laissa qu'un jeune fils nommé Agramant qui fut Empereur de toute l'Afrique & dont la célèbre Ville de Biserte étoit la capitale.

Agramant, quoique très-jeune encore, étoit enflammé par l'amour de la gloire, & par le desir de venger le sang de ses pères que Charlemagne avoit répandu.

Fier de sa puissance, & d'avoir trente-deux Rois pour vassaux, il prend la résolution d'assembler une armée formidable, de passer la mer, & d'aller attaquer l'Empereur Charles dans ses Etats de France.

Agramant fait convoquer les trente-deux Rois ses vassaux, les assemble dans son conseil; il leur peint d'une façon touchante les pertes qu'il a faites de ses proches; & dans un discours également noble, fier & touchant, il leur propose d'aller avec lui porter la guerre en France. Le vieux Sobrin, Roi de Garbes, parle le premier, & fait sentir au jeune Agramant toute la témérité de son projet; le jeune & fougueux Rodomont, Roi d'Alger, s'élève avec audace contre l'avis de Sobrin; il ose accuser ce vieillard couvert de lauriers, de ne donner que des

conseils dictés par la foiblesse de son âge & par la timidité.

Le Roi des Garamantes qui s'est fait porter dans ce conseil , prêt à terminer sa carrière après avoir vécu cent dix ans avec gloire , fait écouter sa foible voix ; il appuie les raisons de Sobrin ; il combat celles de Rodomont : Si vous tentez cette entreprise , dit-il au jeune Agramant , écoutez du moins ce que l'Ange du Prophète m'a révélé. Vous ne devez espérer aucun succès , si vous ne pouvez réussir à conduire avec vous deux enfans d'illustre naissance que l'Enchanteur Atlant élève & retient dans un fort château d'acier situé sur les monts de Carène ; ses enchantemens rendent cette forteresse inattaquable ; le seul moyen de les détruire , c'est de se rendre le maître d'un anneau que possède Angélique, Princesse du Cathay.

Rodomont interrompt le vieux Roi , traite ses propos de radotages ; & ce vieillard , sans en être ému , persiste à dire à l'Empereur d'Afrique ; qu'il ne peut rien espérer de favorable , s'il ne réussit à forcer la retraite d'Atlant & à amener avec lui le jeune Roger son élève. Ma mort , dit-il , va vous confirmer la vérité de ce que je vous dis. A ces mots , il expire au milieu de cette assemblée.

Rodomont s'écrie en voyant tous les autres

Rois émus de cette mort, qu'il n'est pas étonnant qu'un vieillard perde la vie à la fin d'une aussi longue carrière. Du même âge qu'Agramant, le Roi d'Alger excite l'audace naturelle de ce jeune Prince qui prend son parti, & conclut à suivre son premier dessein; mais qui, pour appaîser un certain nombre de Rois qui murmurent, consent à suivre en partie ce conseil du Roi des Garamantes, & même à ne partir qu'après avoir enlevé le jeune élève d'Atlant.

Sobrin reprit la parole : Seigneur, dit-il à l'Empereur, après t'avoir donné les conseils que mon expérience & mon attachement pour toi m'ont dictés, puisque tu prends le parti de passer la mer & d'attaquer la France, je n'hésite pas à te suivre, à ne te jamais quitter jusqu'à la mort; & nous verrons, dit-il, en regardant le Roi d'Alger avec hauteur, qui de Rodomont, ou de moi, te restera le plus fidèle.

Agramant se leva de son trône pour en imposer au Roi d'Alger prêt à répondre. Il embrassa Sobrin : Sage Roi, lui dit-il, je me ferai toujours honneur de suivre vos conseils; & puisque vous venez avec moi, je suis sûr de remporter une pleine victoire : commencez donc à m'éclairer sur les moyens d'obtenir

ou de faire la conquête de l'anneau d'Angélique.

Ni les prières, ni la force, répondit Sobrin, ne pourroient vous réussir, & cet anneau ayant la puissance de rendre invisible à l'instant la personne qui le porte, Angélique se déroberoit facilement à tous vos efforts; la ruse & l'adresse seules peuvent réussir à l'enlever à cette Princesse.

Agramant en convint, & connoissant la subtilité d'un Nain qu'il avoit à sa suite, il le fit venir: Brunel, lui dit-il, espérerois-tu réussir à dérober l'anneau de la Princesse du Cathay, & voudrois-tu gagner la petite Principauté de Tingitane à ce prix?

Brunel tressaillit de joie; né vicieux & méchant,

Il trouvoit en cela double profit à faire,

Son bien premièrement, & puis le mal d'autrui.

Il assura son Empereur que la seule difficulté qu'il trouveroit dans sa réussite, ce seroit la longueur du tems: il s'approcha du trône d'Agramant pour le mieux entendre, & de plusieurs Rois pour s'informer du chemin qu'il devoit tenir. Peu de momens s'étoient écoulés, lorsqu'il remit dans les mains d'Agramant, quelques pierreries de son trône, & les riches poignards ou les bourses de

de tous les Rois dont il s'étoit approché. On rit beaucoup de la subtilité de Brunel, qui, dès le même jour, partit pour Albraque. Agrasant sépara l'assemblée, & la confiance qu'elle prit en Brunel déterminâ tous les Rois à retourner dans leurs Etats, & à préparer leurs troupes pour former la grande armée qui passeroit en France, dès que l'Empereur auroit en sa puissance l'Elève d'Atlant.

Roland, empressé d'obéir aux ordres d'Angélique, suivoit en diligence le chemin du Royaume d'Altin, où les jardins & le château de Falérine étoient situés. Il essaya plusieurs aventures qu'il mit à fin avec sa force & sa valeur ordinaire; celle qui l'arrêta le plus de tems fut la rencontre qu'il fit dans un bois d'une jeune personne d'une beauté rare, pendue par les cheveux à la branche d'un arbre, & jettant des cris lamentables: un Chevalier d'une haute apparence étoit à quelques pas derrière elle la lance haute, & deux autres étoient plus loin dans la même contenance.

Roland, ému par la pitié, s'approche de cette jeune fille, que la seule Angélique surpassoit en beauté; il s'apprétoit à la délivrer, lorsque le premier des trois Chevaliers lui cria: Arrête, Chevalier, ne cherche pas à te rendre le libérateur de la trahison & du crime punis. Non,

reprit Roland, je ne peux croire que, si jeune & si belle, elle ait pu mériter un pareil supplice; & mon devoir est de secourir les malheureux. Ecoute-moi du moins auparavant que de le tenter, lui répondit le Chevalier, & lorsque tu sauras l'histoire de cette méchante créature, tu croiras ta valeur mal employée à la délivrer. Roland y consentit.

Le Chevalier fait le récit de la vie d'Origile, (c'est ainsi que se nommoit cette jeune personne.) Jamais une femme coupable n'avoit pu former une trame plus suivie de trahisons & de noirceurs; elles étoient tellement atroces, que le Paladin eut peine à les croire; les cris & les prières d'Origile achevant de le toucher, il persista dans la prière assez impérieuse qu'il fit de la délivrer, quoique le Chevalier l'assurât qu'elle avoit été condamnée juridiquement à ce supplice.

Les deux autres Chevaliers s'avancèrent; Roland ne voulut point céder à leurs témoignages; ils en vinrent aux mains; les trois Chevaliers furent vaincus, Origile fut délivrée; & cette fille le priant de la mettre hors de danger, & l'assurant qu'elle connoissoit le chemin des jardins de Falerine, il la mit en croupe sur Bride-d'or, & la conduisit sous sa garde.

Quoique Roland eût l'air assez sombre & peu

galant, la reconnoissante Origile lui fit les plus fortes agaceries: mais l'amour qu'il avoit pour Angélique le mettoit à l'abri de toute séduction; très-ennuyée & fort piquée d'avoir passé déjà deux jours, & même deux nuits, avec un Chevalier trop indifférent, la méchante, lorsqu'elle se crut assez éloignée, ne pensa plus qu'à se remettre en liberté. Le hasard les ayant conduit près d'un perron élevé: Seigneur, lui dit-elle, connoissez-vous ce monument singulier? c'est le perron de la Vérité: on trouve sur son sommet une glace très-pure; en y regardant, on voit la personne qui nous est la plus chère; & la mine douce & riante qu'elle fait, ou l'air contraire qu'elle prend, sont la preuve certaine des sentimens les plus secrets de son âme. Ah! quel est l'amant qui ne seroit pas séduit par une semblable espérance; & s'il existoit encore de ces sortes de glaces, que de mains blanches & potelées s'efforceroient de les briser! Roland désirant vivement voir les traits enchanteurs d'Angélique, & connoître ce qu'il peut espérer, n'hésite pas à descendre, & monte légèrement les degrés du perron.

A peine approchoit-il du sommet, qu'il s'entendit appeller par Origile: Chevalier, lui dit-elle, je vous conseille de n'être plus si vif à prendre parti pour ceux que vous ne connois-

lez point, & de tâcher d'apprendre à voyager à pied. A ces mots, elle se remet en selle, elle presse les flancs de Bride-d'or, & disparoît à ses yeux.

Le bon Roland fut très-mortifié d'avoir été la dupe de cette méchante créature, d'avoir blessé trois honnêtes Chevaliers pour l'amour d'elle, & de se trouver à pied au fond d'une forêt, hors d'état d'exécuter promptement les ordres d'Angélique.

Brandimart, Aquilant & Griffon, ayant appris d'Angélique qu'elle avoit prié Roland d'aller détruire les enchantemens de Falerine, étoient fortis d'Albraque, pour aller l'aider dans cette périlleuse aventure; la tendre Fleur-de-Lys n'avoit pu retenir Brandimart entraîné par son amitié pour Roland; mais elle fut persuadée par son amant qu'il reviendrait promptement auprès d'elle avec celui d'Angélique.

Ces trois Chevaliers suivirent le même chemin qu'avoit pris Roland; & quelques jours après, ils arrivèrent sur le soir près d'un château magnifique, où plusieurs Dames les accueillirent de l'air le plus prévenant, & les prièrent de se reposer. En entrant dans la cour ils furent très-étonnés de voir le cheval de Roland Bride-d'or attaché par sa bride, & coururent promptement vers une belle personne que les

Dames lui dirent être la maîtresse de ce beau cheval. Elle répondit d'un air assez triste à la première question qu'ils lui firent. Hélas, dit-elle, avant-hier je trouvai près d'un pas d'armes entre deux roches, un Chevalier mort, à côté d'un Géant fendu d'un coup d'épée jusqu'à la poitrine ; & voyant que ce cheval n'avoit plus de maître, je m'en suis emparée.

Quoique les amis de Roland sçussent qu'il étoit invulnérable, ils le crurent mort, & restèrent plongés dans la plus mortelle affliction. Ils ne purent toucher au festin magnifique qui leur fut présenté : mais, tandis qu'ils s'affligeoient mutuellement, une troupe nombreuse les surprit sans défense, les couvrit de chaînes ainsi qu'Origile, & leur dit à tous les quatre qu'ils pouvoient s'attendre à perdre la vie.

Griffon avoit été touché vivement par la beauté de celle qui montoit Bride-d'or ; c'étoit la trompeuse Origile. Griffon, en ce moment, sent tout le désespoir d'être hors d'état de la défendre ; prisonnier avec elle, il lui fait les déclarations les plus tendres ; lui jure de l'adorer toujours, s'il peut rompre ses chaînes ; & l'on verra dans la suite que cet imprudent Paladin ne fut que trop fidèle à tenir cette promesse.

Origile & les trois Chevaliers furent conduits à la porte du château, où les mains liées for-

tement derrière le dos, & sans les dépouiller de leurs armes, on les remonta sur leurs chevaux; une grosse troupe de satellites les entoura; & c'est ainsi qu'on les conduisoit au lieu marqué pour leur arracher la vie, lorsque cette troupe fut afrêtée par un Chevalier qui marchoit à pied. Mais, avant de parler de la suite de cette rencontre, il est nécessaire de revenir à l'indifférent Renaud, qui retournoit en France avec Astolphe, monté sur Rabican, & les deux fidèles amis Irolde & Prasilde.

Ces Chevaliers furent arrêtés par une Demoiselle baignée de pleurs, qui leur dit, qu'étant sortie le matin avec sa jeune sœur, & comptant traverser à l'ordinaire une grande prairie qui la séparoit du château d'une de ses parentes, elles avoient été très-effrayées de trouver une rivière, un pont défendu par une tour, dans ce même lieu, dont le passage étoit libre deux jours auparavant: Un géant affreux, leur dit cette Demoiselle, est sorti de cette tour, a saisi ma jeune sœur, a voulu se porter à la dernière violence contre elle; ma sœur, se servant de ses ongles & d'un petit poinçon, s'est défendue assez long-tems pour irriter le géant, qui l'a dépouillée toute nue, & l'a fouettée impitoyablement après l'avoir attachée à un arbre; les Chevaliers coururent à son secours, & tandis qu'Irolde & Prasilde com-

battoient le géant, Astolphe & Renaud détachèrent la jeune Demoiselle & la rendirent à sa sœur : Renaud se retournant vers le géant, court sur lui dans le moment où le monstre jettoit Praxilde dans la rivière, après y avoir jetté son ami.

Renaud, furieux, attaque le géant, dont Flamberge ne peut entamer les armes ; ils se faïssent ; le géant, plus fort que Renaud, lui fait perdre terre, & veut le jeter dans l'eau, comme les deux autres : mais Renaud s'attache si fermement à lui, que le géant, voyant qu'il ne peut s'arracher de ses bras, prend le parti de se précipiter dans la rivière avec lui.

Astolphe les ayant vu disparaître, & ne doutant point que Renaud ne fût étouffé sous les eaux, jetta les cris les plus douloureux, & sans les deux Demoiselles, il se fût précipité pour les suivre ; il parcourut vainement la tour : tout ce qu'il put apprendre, c'est que cette tour & cet enchantement étoient l'ouvrage de la puissante Fée Morgane, qui les avoient créés par son pouvoir pour défendre les avenues de son Isle du Trésor. Astolphe, désespéré, vit Bayard la tête basse, & hennissant d'un ton plaintif : O bon cheval, dit-il, je ne t'abandonnerai pas, & je te garderai, pour te rendre à ton maître, si quelque miracle du ciel nous le renvoie. A ces

R iv

mots, quelque cher que lui fût Rabican, il en descendit, pour monter Bayard, sur lequel il reprit le chemin de la France.

Ce Chevalier à pied, rencontré par la troupe qui conduisoit Origile & les fils d'Olivier à la mort, c'étoit le Comte d'Angers. Ayant su d'un Soldat qu'on menoit ces prisonniers qu'il avoit reconnus, pour être dévorés par le dragon de Falerine, il cria d'une voix terrible qu'on les remit en liberté : cette troupe l'attaqua de toutes parts; mais en peu de momens, ayant taillé en pièces les plus audacieux, le reste de cette vile troupe s'enfuit, & les prisonniers reconnurent leur libérateur; la séductrice Origile embrassa ses genoux, lui cria merci: Griffon intercédâ pour elle, & Roland riant de l'empressement du jeune Griffon & de la terreur d'Origile, lui pardonna le mauvais tour qu'elle avoit osé lui faire. Roland, cependant, craignant qu'elle ne fît quelque nouvelle trahison à son neveu Griffon qu'il en vit fortement épris, prit le parti d'emmener Origile avec lui, se sépara d'eux, & leur donna rendez-vous pour se retrouver dans quinze jours dans Albraque, où son cœur l'appelloit, dès qu'il auroit exécuté les ordres d'Angélique.

Roland, poursuivant sa route avec Origile, fut rencontré par une Dame qui voulut l'arrêter,

& lui dit qu'il couroit à sa perte, l'assurant qu'il étoit près des jardins de Falerine & de l'isle de Morgane. Roland la remercia de ses soins, & la pria seulement de lui montrer le plus court chemin pour s'y rendre. Cette Dame le voyant inébranlable : Du moins, Sire Chevalier, lui dit-elle, prenez ce livre qui pourra vous être utile dans cette téméraire entreprise dont jusqu'ici nul Chevalier n'a pu revenir.

Roland la remercia, se sépara d'elle, & la fin du jour approchant, il descendit avec Origile dans la clairière d'un bois, consulta le livre qu'il avoit reçu, s'instruisit du chemin qu'il devoit tenir, & après avoir pris une ample connoissance des aventures qu'il devoit éprouver, la présence, ni les nouvelles agaceries d'Origile, ne l'empêchèrent pas de se livrer au plus profond sommeil. Cette perfide créature ne le vit pas plutôt endormi, qu'elle s'occupa du dessein de le quitter, & de lui faire quelque nouvelle trahison; elle croyoit en devoir une à tout Chevalier assez impoli pour dormir à côté d'elle.

Origile commence par tirer doucement Durandal de son fourreau, & s'étant emparé de cette épée, qu'elle est tentée de plonger dans le sein de Roland, elle remet la bride au cheval du Paladin, s'élance dessus, & fuit loin de lui de toute la vitesse du léger Bride-d'or.

Roland ne se réveilla qu'à l'aube du jour, & se trouvant sans cheval & sans épée : Ah ! perfide femme, s'écria-t-il, que ton sexe est dangereux, quand une âme perverse le porte au crime ! Le grand cœur de Roland ne lui permettant pas cependant de renoncer à son projet, il rompt la grosse branche d'un arbre, il s'en forme une massue ; & se conformant à ce que le livre lui vient d'apprendre, il s'achemine à l'entrée de ces redoutables jardins.

Pendant que Roland ne s'occupoit qu'à remplir l'ordre qu'il avoit reçu d'Angélique, cette ingrate Princesse ne pensoit qu'à voler en France pour rejoindre Renaud qu'elle adoroit ; mais, arrêtée par la présence de Marphise qui n'étoit point encore partie d'Albraque, elle cherchoit à se distraire par les mêmes amusemens qu'elle procuroit à cette Reine.

Un jour que l'une & l'autre s'étoient enfoncées dans la forêt, à la poursuite d'un cerf, Angélique, se trouvant seule, descendit pour se reposer ; l'instant d'après, elle vit s'approcher d'elle un nain, couvert d'un mauvais habit de Pélerin, qui se mit à ses pieds, en la suppliant, comme une Divinité favorable, de soulager sa misère. Angélique tira quelques piéces d'or de sa poche ; & le Pélerin, paroissant éperdu de reconnoissance, prit la belle main qui les lui

présentoit, parut la baïser avec transport & respect, s'éloigna d'elle, & se perdit dans l'épaisseur du bois.

Quel fut le désespoir d'Angélique, quelques momens après, de voir qu'elle n'avoit plus son anneau, & que le scélérat de Pélerin l'avoit dérobé. Ses pleurs couvrent ses beaux yeux, ses cris appellent à son secours; Marphise & Torinde accourent : elle leur raconte la perte qu'elle vient de faire; & tous les deux se séparent, & volent sur les traces du larron.

Pendant qu'ils cherchent vainement de tous côtés, le même nain joint, dans une route assez éloignée, le Roi Sacripant, monté sur son excellent cheval Frontalet, qui ramenoit des chiens tombés en défaut: Ah! Seigneur, s'écrie le nain, de grâce, secourez ma maîtresse qu'un Chevalier félon vient d'enlever à mes yeux, & d'entraîner au fond de ces masures ruinées où les cris qu'elle vient de jeter me font craindre tout pour elle. Le généreux Sacripant se jette légèrement à terre, tire son épée, court à ces ruines.

Pendant ce tems, le nain saute sur son cheval; &, se moquant de lui: Chevalier, lui dit-il, laissez ma maîtresse qui se trouve beaucoup mieux dans cette masure, que vous n'allez vous trouver à pied. A ces mots, le nain pique

Frontalet, part à toute bride, & Sacripant le suit vainement.

Ce double vol avoit été fait par le rusé Brunel, qui, très-satisfait d'être possesseur de l'anneau d'Angélique, avoit volé de même l'excellent Frontalet, pour en faire présent au jeune Roger, lorsqu'on l'auroit tiré de la puissance d'Atlant; & Brunel ayant promptement changé d'habits, reprenoit légèrement le chemin de Biferte.

Il n'étoit encore qu'à très-peu de distance, lorsqu'il rencontra Marphise, qui poursuivoit le Nain Pèlerin dont Angélique avoit tant de sujet de se plaindre. Brunel alors étoit vêtu trop magnifiquement, & d'ailleurs il étoit trop bien monté, pour être soupçonné: Seigneur Chevalier, lui dit-il, oserois-je vous demander si vous n'auriez point rencontré quelque figure approchante de la mienne? Un scélérat de nain vient de m'enlever, par ses ruses, une riche épée, d'une trempe supérieure à celle de la fameuse Durandal, que ma maîtresse Morgane avoit forgée elle-même, & qu'elle m'avoit ordonné de porter à la célèbre Reine Marphise, qu'on assure être présentement dans Albraque. Ah! que je suis malheureux, ni cette Reine ni ma Maîtresse, ne me pardonneront jamais d'avoir si mal exécuté ma commission.

Ne t'afflige pas, mon ami, dit la guerrière avec un air de bonté; ton accident peut t'excuser auprès de ta maîtresse; quant à moi, qui suis Marphise, je te pardonne de tout mon cœur; & les plus riches épées ne peuvent me tenter, en ayant une aussi belle & d'une trempe aussi parfaite que celle que voici.

La Guerrière, à ces mots, tira son épée, dont la poignée & la lame étinceloient également de la plus vive lumière. Brunel s'approcha pour la voir de plus près. Grande Reine, lui dit-il, vous seule avez la force de vous servir d'une pareille épée, que je crois que j'aurois peine à soulever. En lui disant ces mots, il tendoit son bras; & Marphise, en souriant de sa surprise, lui laissa prendre son épée, pour l'étonner davantage. Mais à peine le traître l'eut-il saisie, qu'il la coucha sur ses arçons, & partit à toutes brides, en faisant de grands éclats de rire. Marphise, furieuse, le poursuivit vainement; quoique son cheval fût très-bon, il n'égalait point la vitesse de Frontalet; & la Guerrière doublement animée par la promesse qu'elle avoit faite de rapporter l'anneau, & par la perte de son épée, jura de poursuivre ce larron jusqu'aux extrémités de la terre.

Nous savons qu'avant le paisible sommeil de Roland à côté d'Origile, dont cette méchante

& jolie créature s'étoit trouvée bien offensée , il avoit lu très-attentivement le livre qu'une demoiselle venoit de lui donner ; & c'est dans ce livre qu'il avoit appris que Falerine ayant connu par son art que ses beaux jardins couroient risque d'être détruits un jour par l'invulnérable Roland, cette Fée s'occupoit alors à forger une épée qui non-seulement pourroit couper les armes ordinaires par la finesse & la force de sa trempe, mais qui pourroit de même trancher & percer jusqu'aux armes & jusqu'aux corps enchantés, tels que ceux de Roland & de Ferragus : Falerine espéroit remettre cette épée entre les mains de quelque guerrier assez audacieux & redoutable pour attaquer Roland & pour lui donner la mort. Le Paladin avoit trouvé dans le même livre des instructions pour s'emparer de cette épée qui lui devenoit d'autant plus nécessaire qu'il ne pouvoit détruire une partie des enchantemens de ces jardins sans ce secours. Roland eût dédaigné la conquête de la seule arme qui pût le blesser, & son grand cœur ne l'eût pas redoutée dans les mains d'Alcide même; mais la perfide Origile venoit de lui dérober Durandal, & son bras n'étoit armé que de la branche noueuse d'un chêne dont il s'étoit fait une massue, d'une foible défense contre les monstres qu'il prévoyoit avoir à combattre.

C'est dans cet état, & l'esprit occupé de tout ce qu'il avoit lu, que Roland suivoit la route indiquée par le petit livre : bientôt il apperçut des murs d'une hauteur excessive; ils formoient une vaste enceinte qui paroissoit n'avoir aucune porte; mais ces murs s'ouvrirent d'eux-mêmes, dès qu'ils furent frappés par les premiers rayons du Soleil; un dragon monstrueux en occupoit presque en entier l'ouverture, en étendant ses ailes écailleuses armées de fortes pointes, & dès qu'il apperçut Roland, il fit un bond en ouvrant sa large gueule pour l'engloutir. C'étoit le monstre auquel la barbare Falerine faisoit livrer tous les matins l'un des prisonniers qui tomboient dans son pouvoir.

Roland s'étoit muni d'un bloc de roche arrondi qu'il avoit trouvé sur son passage; il le lança dans la gueule du dragon avec tant de force, que le bloc pénétra jusques dans sa gorge; & tandis que le monstre se débatoit & faisoit ses efforts pour le rejeter, le Paladin lui porta sur la tête de si terribles coups de sa massue, qu'il lui brisa les os, & lui fit sauter la cervelle. A peine le dragon fut-il tombé mort, que le mur se referma derrière Roland avec un grand bruit. Le brave Comte d'Angers n'en fut que plus ardent à suivre cette périlleuse aventure.

Rien n'annonça d'abord au Paladin qu'il eût de nouveaux périls à courir ; un parc superbe , orné de tout ce qui pouvoit l'embellir , s'étendoit au loin ; quelques groupes de statues y fixoient agréablement la vue : des sources abondantes s'élevoient en bouillonnant dans quelques parties ; en d'autres , les yeux se reposoient sur la superficie tranquille d'un vaste bassin entouré de roseaux , ils n'étoient distraits que par le battement d'ailes des cygnes qui se jouoient sur ce cristal liquide & par les chevreuils & les daims qui bondissoient sur ses bords ; un sphinx de basalte posé sur un bloc de marbre blanc d'où sortoit une source , portoit pour inscription : *C'est en suivant ce ruisseau qu'on arrive au grand pavillon du jardin.* Roland ne balança pas à suivre ce ruisseau qui serpentoit dans un vallon agréable terminé par un édifice d'une élégante architecture ; les portes en étoient ouvertes , & le premier objet qui frappa sa vue , ce fut la redoutable Falerine qui , les pieds nus & les cheveux épars , se miroit dans la lame de l'épée qu'elle venoit de finir : le Paladin voulut la saisir ; mais elle s'échappa de ses mains , & courut long-tems au travers du parc avant que le Paladin pût la joindre ; l'ayant à la fin arrêtée par sa ceinture , il arracha l'épée qu'elle portoit , & voulut la forcer à lui dire
par

par quel moyen il pourroit mettre à fin cette aventure, & sortir de l'enceinte qui s'étoit refermée : la Fée ne répondit rien, quelques menaces qu'il lui fit ; & Roland ne pouvant se résoudre à tremper ses mains dans le sang d'une femme : Je devrois te punir de tant de forfaits, lui dit-il ; mais, du moins, je saurai te mettre hors d'état de nuire. Alors, coupant ses longs vêtemens par lanières, il s'en servit pour l'attacher étroitement au tronc d'un vieux sapin, & s'éloigna d'elle.

Roland, considérant alors l'épée qu'il venoit de conquérir, lut sur sa lame : *Balifarde peut donner la mort à Roland.* Il rit en voyant cette inscription, & consulta son petit livre sur ce qui lui restoit à faire. *Bouche-toi soigneusement les oreilles ; suis les bords de l'étang, portoit le livre ; que nulle pitié n'arrête ton bras, & couvre-toi du sang que Balifarde seule peut répandre.* Roland obéit à cet ordre, & se servit d'une poignée de fleurs pour fermer tout accès au son : il apperçut bientôt une jeune personne d'une beauté ravissante qui sortit à moitié corps de l'eau ; & le mouvement agréable des lèvres de cette Nymphé lui fit présumer qu'elle chantoit. Un beau daim blanc sortit aussi-tôt de l'épaisseur du bois, accourut aux bords de l'étang, parut attentif à la voix de cette Nymphé,

Tome III.

S

chancela bientôt, & tomba sur la rive. Roland apperçut que cette prétendue Nymphé s'élançoit sur ce daim, & l'entraînoit au fond de l'eau qu'il vit teinte de sang l'instant d'après. Roland avoit entendu raconter l'histoire d'Ulysse par le savant Eginard ; il ne douta pas que cette Nymphé si séduisante par les traits, sa belle gorge & ses longs cheveux, ne cachât sous les eaux une vilaine queue de poisson.

Il poursuivoit sa route, en réfléchissant combien ces sortes de syrènes sont dangereuses, lorsqu'il en vit reparoître une autre plus belle, plus riante encore que la première. Regardant le Paladin d'un air tendre, sa belle bouche s'entr'ouvrit, découvrit deux rangs de perles ; & l'agréable & léger frémissement de sa gorge d'albâtre, annonçoit que ~~Phé~~omèle dirigeoit sa voix. Le sage Roland donna dans ce moment un bien bon exemple aux jeunes Paladins François ; les charmes de la syrène ne purent l'attendrir : mais voulant s'en rendre le maître, il feignit de succomber à l'enchantement de sa voix ; il chancela, se laissa tomber ; & la syrène ne doutant plus de son triomphe, sortit presque en entier de l'eau pour l'entraîner ; Roland la saisit à l'instant par les cheveux : elle étoit cependant si belle, qu'il l'eût peut-être épargnée ; mais comme elle se débatoit sur la

surface de l'eau, tout ce que Roland apperçut de plus alors, lui fit lever Balifarde, & d'un revers il coupa cette belle tête.

Deux jets de sang s'élancèrent du col; Roland en couvrit son casque, ses mains & ses armes; il déboucha ses oreilles, longea les bords de l'étang dont la digue & les entours paroissoient fermés par une muraille semblable à la première; ces murs s'ouvrirent pareillement à son approche; un taureau furieux dont les deux cornes lançoient un feu plus vif que celui de la foudre, s'élança contre le Paladin; un coup de Balifarde coupa l'une de ces cornes: mais Roland, frappé de la seconde, fut renversé; & s'il n'eût été couvert du sang de la foudre, ses armes & son corps eussent été calcinés par ce feu destructeur: le Paladin se releva; & coupant d'un autre coup la seconde corne du taureau, ce fougueux animal s'abîma dans la terre, & lui laissa libre cette seconde enceinte: il l'eut bientôt traversée; & suivant une allée d'arbres élevés, il parvint à la troisième dans laquelle il n'apperçut d'abord qu'un arbre touffu qui dominoit tous les autres; mais il s'en éleva dans le moment un oiseau monstrueux qui fit frémir l'air & le sommet des arbres par le sifflement de ses ailes; cet oiseau surpassoit les plus forts griffons par sa grandeur, son

bec & ses griffes tranchantes ; les plus vives couleurs éclatoient sur ses plumes, elles éblouissoient les yeux, & l'eau corrosive que l'oiseau lançoit de son bec, les brûloit en les touchant. L'oiseau plana quelque tems sur la tête du Paladin en jettant des cris aigus ; mais Roland, instruit par le livre, n'eut garde de lever les yeux ; & se couvrant la tête de son bouclier, il attendit l'oiseau qui fondit à la fin sur lui, saisit son bouclier qu'il retenoit fortement, mais qu'il fut obligé d'abandonner, se trouvant enlevé par les fortes ferres de ce monstre qui lança plus vivement que jamais sa liqueur dangereuse. Roland, baissant la tête, fut en garantir ses yeux, & le sang de la syrène défendit le reste de son corps de sa malignité ; l'oiseau voyant Roland courbé jusqu'à terre, voulut fondre sur lui pour le déchirer : mais le Paladin le saisissant par l'une de ses ailes, lui porta de l'autre main un coup assez heureux pour lui couper la tête.

Roland pouvant alors ouvrir les yeux, vit avec surprise quel étoit le péril dont il étoit échappé : croyant n'avoir plus de nouveaux ennemis à combattre, & fatigué des longs & pénibles efforts qu'il avoit faits, il crut pouvoir s'aller reposer quelques momens sous un riche portique qu'il voyoit à l'autre extrémité de

l'allée ; il étoit près du seuil de ce portique, lorsqu'une forte mule dont les pieds étoient d'airain, & qui portoit pour queue une longue & large épée de bataille, courut sur lui, en faisant retentir l'air d'un brayement affreux, & dressant deux oreilles dont la force & la longueur égaloient celle d'un cable. L'intrépide Roland n'avoit point encore éprouvé des périls aussi pressans, que celui qu'il courut alors ; au moment où ce Paladin voulut porter un coup de Balifarde à la mule, elle se retourna brusquement, & lui lançant ses deux pieds d'airain dans l'estomac, elle le jeta loin de dix pieds à la renverse ; revenant sur lui, ses longues oreilles se replièrent pour former plusieurs tours qui lioient étroitement le Paladin : il parvint enfin à se dégager le bras droit ; & se servant de Balifarde qu'il n'avoit point abandonnée, en deux coups il trancha les deux oreilles & la queue de ce terrible animal, qui s'enfuit & disparut dans la forêt.

Roland, maître du portique, le traversa pour entrer dans un beau salon où le Paladin, altéré par tant de différens combats, vit une table couverte de mets délicieux, & des flacons de cristal de roche où l'ambre & le rubis liquide des vins les plus parfumés pétilloient & sembloient inviter à boire. Roland, exténué

de fatigue , étoit prêt à succomber à tout ce qui l'attiroit à cette table ; mais heureusement I se souvint de consulter son livre qui l'instruisit que ces mets & ces vins étoient assoupissans , & que s'il avoit l'imprudence d'y goûter , il deviendroît lui-même la proie d'un ogre qui n'attendoit que le moment de le voir privé de ses sens , pour le saisir & pour le dévorer.

Le Paladin , assez sujet à suivre tous ses premiers mouvemens , connu peut-être alors pour la première fois , qu'il est utile de les réprimer ; une réflexion très-sage fut le prix de sa prudence : il alla s'asseoir à cette table ; il fit semblant de manger , de boire , & de céder , l'instant d'après , au pouvoir assoupissant de ces mets. L'ogre le voyant immobile , accourut pour l'enchaîner ; mais Roland se levant brusquement , coupa l'ogre par le milieu du corps , d'un seul coup de Balifarde , termina cette quatrième aventure ; & fuyant ces mets empoisonnés , il se remit en marche en suivant le vallon.

Le Comte d'Angers , chemin faisant , consulta son livre ; tout ce qu'il y lut annonçoit de nouveaux périls , de nouveaux obstacles à surmonter : *Tu dois combattre un fort géant , disoit le livre ; mais si tu réussis à lui donner la mort , il renâtra de son sang deux autres géans semblables au premier ; & si ces deux géans*

tombent sous tes coups , quatre autres prendront leur place..... Le livre n'annonçoit aucun moyen de mettre à fin cette aventure , une grande lacune interrompoit ses instructions.

Quelques lignes au-dessous il étoit écrit : Le Chevalier vainqueur & maître de la cinquième enceinte , ne peut détruire les enchantemens de ces jardins , s'il ne coupe une branche d'arbre à laquelle leur sort est attaché ; cette branche est portée par un arbre dont la tête s'élève jusqu'aux nues , & dont le tronc est lisse & dur comme un ivoire poli.....

Le bon Roland eût bien désiré que le livre se fût expliqué plus clairement ; il se rendoit justice , & se sentoît bien plus propre à combattre qu'à deviner quelques expédiens : Allons toujours en avant , se dit-il à lui-même : bien des gens se croient de l'imagination , sans en avoir ; peut-être que moi qui ne m'en sens point du tout , je m'en trouverai , quand j'en aurai le plus pressant besoin : commençons par nous défaire de ce géant. En disant ces mots , il marcha d'un pas délibéré vers une porte d'argent qu'il se proposoit de mettre en pièces avec sa bonne épée ; mais un géant de quinze pieds de haut accourut , & débuta par lui donner un coup de pied si violent au milieu de son bouclier , qu'il l'envoya tomber à dix pas à la

renverse. Ceux qui connoissent Roland imagineront sans peine qu'un pareil traitement le mit de très-mauvaise humeur : Anthée , en touchant la terre , ne se feroit pas relevé avec plus de fureur : son premier début fut de couper la jambe qui l'avoit si vivement insulté.

Le géant fit en tombant le même bruit qu'une tour qui s'écroule , & Roland ramassant cette jambe , s'en servit comme d'une massue pour lui donner sur les oreilles jusqu'à ce que sa cervelle & son sang eussent rougi la terre ; mais il y gagna peu puisqu'à l'instant deux géans semblables au premier se relevèrent & vinrent attaquer le Paladin : Roland n'en fut point étonné ; son bras armé de Balisarde leur eût facilement donné la mort , mais il se souvint qu'il en naîtroit quatre autres de leur sang , & nos Lecteurs conviendront qu'il est fort ennuyeux d'avoir toujours de nouveaux géans à combattre : Roland prit donc le parti très-sage de les coller l'un après l'autre , de les renverser & de les lier si fortement , qu'ils ne pussent ni se relever ni se séparer.

Sans tirer vanité de ce moment d'imagination qui l'avoit si bien servi , le Paladin ne s'occupait plus qu'à couper la branche enchantée cachée dans le faite de cet arbre unique en son espèce , sur lequel une alouette eût mis un quart-d'heure

à s'élever. Heureusement le savant Eginard, dont le foible étoit d'aimer à faire des contes, avoit appris à Roland les moyens dont Alexandre s'étoit servi pour démêler le nœud gordien.

Oh, oh, dit-il avec dix ou douze coups bien appliqués de Balifarde, j'égalerai bientôt sa hauteur à celle de l'herbe de la prairie. En disant cela, le bon Roland s'approche, le bras levé, du pied de l'arbre; mais tout-à-coup le faite de cet arbre s'agite fortement, & bientôt un déluge de pommes d'or, pesant plus de dix livres, tombent sur le Paladin, le meurtrissent, & l'étourdissent au point qu'elles l'obligent à se retirer promptement hors de portée de leur atteinte: il fut donc obligé de faire encore un grand effort d'imagination pour surmonter cet obstacle; des osiers qui s'élevoient assez près dans un terrain marécageux, lui fournirent les matériaux nécessaires pour faire un grand panier pointu qu'il se mit sur la tête, & qui le couvroit tout entier; ce fut avec son secours que l'habile & prudent Paladin brava la chute des pommes d'or, coupa l'arbre par le pied bien à son aise, & courant de toutes ses forces à son sommet, dès qu'il fut tombé, la branche fée fut bientôt tranchée avec toutes celles qui la cachoient.

Un tremblement de terre affreux accompagné

de longs mugissemens, le soleil obscurci, le ciel sillonné par les traits anguleux de la foudre, la terre entrouverte d'où s'élançoient des feux dévorans, signalèrent le moment de la destruction des jardins de Falerine: tout ce qui n'étoit que l'ouvrage de l'art ténébreux de l'Enchanteresse disparut, & Roland se trouva dans une campagne aride; mais il y retrouva l'Enchanteresse que son pouvoir n'avoit pu délier du tronc d'arbre auquel il l'avoit attachée. Roland s'approche de Falerine qu'il trouve baignée de larmes & désespérée de la perte de ses beaux jardins; Roland la délie, & la force à le conduire à l'Isle du Trésor qu'habite Morgane; il la fait marcher devant lui, la tenant toujours par les cheveux. Ils arrivent bientôt auprès d'un grand fleuve sur le bord duquel une forte tour est assise, & défend le passage d'un pont. Roland voit les armes de Renaud, de Brandimart, de ses deux neveux & de plusieurs Chevaliers renommés, appendues à cette tour; le Paladin sonne de son cor, provoque au combat le géant qui défend ce passage; il le précipite dans la rivière après un léger combat; il passe le pont, traverse une vaste prairie, & parvient librement à la porte d'un palais immense où l'or & les diamans étincellent de toutes parts; il pénètre sans obstacle dans cette vaste enceinte, & selon

P'instruction du livre, il en parcourt les jardins.

Bientôt le Paladin y trouve la belle Fée Morgane endormie sur le bord d'une fontaine; ses beaux & longs cheveux flottent sur son sein & sur ses épaules d'albâtre; le Paladin est peu touché de ses charmes; & négligeant de consulter son livre, il laisse Morgane endormie, & marche vers les obstacles qui peuvent lui résister; son premier combat réveille Morgane qui se relève & s'échappe de lui; mais c'est en vain que le Paladin détruit tous les monstres qui s'opposent à son courage, & qui se renouvellent à chaque pas. Il aperçoit enfin un palais de cristal, très-transparent, dans lequel il reconnoît que son cousin Renaud, son ami Brandimart, ses deux neveux fils d'Olivier, un jeune Prince d'une beauté céleste, & plusieurs autres Chevaliers sont renfermés: déjà Roland lève la redoutable Balifarde pour briser le foible obstacle qui le sépare de ses amis & de ses proches; mais il est arrêté par les cris du jeune Prince, qui lui dit que s'il touche à ce cristal, la terre s'ouvrira pour les engloutir, & que le seul moyen de mettre fin à ces enchantemens est de saisir Morgane par ses longs cheveux, & de l'arrêter.

Roland retourne promptement vers la fontaine près de laquelle il a laissé Morgane endormie; il

trouve cette belle Fée réveillée; elle danse autour d'une fontaine en chantant une espèce de leçon * que la fortune & l'amour donnent également : *Qui perd l'occasion, la retrouve bien difficilement.* Il veut saisir Morgane; mais l'hirondelle qui plane doucement sur la pointe des herbes, en les battant du bout de ses ailes, s'éloigne moins rapidement de la jeune fille qui croit pouvoir la prendre, que Morgane ne s'échappe des mains du Paladin; Roland la poursuit vainement; elle lui fait parcourir des rochers, des sables mouvans, des précipices; elle s'élance dans les eaux, il les fend d'un bras nerveux après elle; pour comble de fatigue & de peine, un spectre affreux & livide, armé d'un long fouët, le poursuit, le frappe, & Roland, quoiqu'armé, sent tous les coups qu'il lui porte; furieux, il se retourne, il veut frapper un coup de gantelet sur le spectre, il ne trouve qu'une ombre légère qui redouble ses atteintes, en lui criant qu'il est le Repentir, & qu'il le poursuivra toujours: le Paladin fait de nouveaux efforts, il redouble d'impétuosité; il saisit enfin Morgane par ses beaux cheveux, & cette belle Fée à demi nue reste immobile & couverte de larmes entre ses bras: qu'elle étoit séduisante en ce moment! mais l'amant d'Angélique ne put en être touché; c'est vainement que cette belle Fée veut lui prodiguer tous

les trésors de la terre; c'est vainement qu'elle semble abandonner tous ceux qui parent sa figure céleste; Roland persiste à lui demander la clef du palais de cristal, elle est forcée de céder: Ramènes tes compagnons, lui dit-elle; choisis dans cette Isle si riche tout ce qui pourra te plaire; tu sortiras librement de ce palais; les eaux se durciront sous tes pieds, pour te laisser un libre passage; je ne te demande que de me laisser le beau Ziliant que j'adore. Roland le lui promet, reçoit la clef, court délivrer tous les prisonniers, hors le jeune Ziliant qui fond en larmes, qui lui dit qu'il est le fils du Roi Monodant, & que tout sensible qu'il est à l'amour de la belle Morgane, il gémit de languir dans une honteuse oisiveté: Roland lui dit que sa parole est engagée à ne le point arracher des bras de la Fée, mais qu'il lui promet de revenir dans peu pour le tirer de cette Isle, & le ramener à la Cour d'Eleuth.

Roland, après avoir délivré Renaud, ses deux neveux, son ami Brandimart, & le brave Dudon fils d'Ogier le Danois, se sépare des Paladins François, & veut retourner avec Brandimart vers le Cathay: les deux amis rencontrent dans leur chemin une espèce de nain richement vêtu, qui monte un superbe cheval, & qui fuit devant un Chevalier à pied: ce Chevalier est encore assez loin, pour que le nain s'arrête près du Comte

d'Angers, lui fasse un conte en l'air, s'en approche, lui vole Balifarde, & s'enfuit en se moquant de lui : Roland plus empressé de retourner au Cathay que de poursuivre le larron, continue de marcher, repasse près de Falerine à laquelle il raconte toutes ses aventures dans l'Isle de Morgane. Il finit par lui demander des nouvelles de la Princesse parente, d'Angélique qu'il veut délivrer : Falerine l'assure, qu'étant très-amie de Galafron, elle n'a jamais attenté à la liberté d'aucune de ses proches : le bon Roland devroit conclure de ce qu'il apprend de l'Enchanteresse, qu'Angélique, en lui donnant ses ordres, n'a cherché qu'un prétexte pour l'éloigner d'elle ; mais se rend-on jamais à la plus forte vraisemblance, quand elle accuse celle qu'on adore ? Roland n'en est point frappé, sa grande ame est au-dessus du soupçon. Il poursuit sa route avec son ami ; tous les deux arrivent sur les bords d'un fleuve : une demoiselle se présente sur le tillac d'une grande barque, & leur offre poliment de leur faire traverser ce fleuve : ils entrent dans la barque, ils sont conduits dans son intérieur, & le premier objet qui se présente aux yeux de Roland, c'est la perfide Origile qui retombe une seconde fois entre ses mains avec Durandal & Bride-d'or : Roland méprise également ses excuses, ses larmes, & dédaigne de la punir. Il aborde

de l'autre côté du fleuve; mais lorsqu'il veut poursuivre sa route, il voit que le chemin est défendu par de larges fossés & une forte tour. Un vieillard, Châtelain de cette tour, vient au-devant de lui: Seigneur Chevalier, lui dit-il, vous ne pouvez obtenir le passage sans jurer de rendre un service important au Roi Monodant, qui réside près d'ici dans Eleuth, capitale de ses Etats: ce Prince avoit deux fils; l'aîné, nommé Bramador, lui fut enlevé par un Chevalier de sa Cour qui, mécontent de lui, crut ne pouvoir mieux s'en venger qu'en s'emparant de cet enfant dont il n'a jamais eu de nouvelles; le second, nommé Ziliant, est le plus aimable & le plus beau Prince qui respire: il faisoit les délices du Roi Monodant & de sa Cour; mais la Fée Morgane l'ayant rencontré dans un bois où la chasse l'avoit égaré, cette belle Fée n'a pu résister à ses charmes: nous croyons que Ziliant est devenu sensible pour les siens, & depuis ce moment, Morgane le retient dans son Isle du Trésor: Monodant a consulté les Mages: le plus ancien & le plus habile a dit à ce malheureux père qu'il ne pouvoit espérer la délivrance de Ziliant que de la main d'un Paladin François qui pourroit même lui faire retrouver le premier fils qu'il a perdu: Monodant en conséquence, a fait bâtir cette

tour, & fait garder ce pas par Varillard, le plus terrible & le plus indomptable géant qui soit sorti des forêts de l'Hircanie : son ordre est d'arrêter tous les Chevaliers, qu'aux armes telles que celles que je vous vois, il reconnoitra pour être François, & de les envoyer prisonniers à la Cour du Roi Monodant. Le vieillard, en continuant son récit, apprit à Roland, que ce géant s'étoit emparé de plusieurs Chevaliers François, après un long combat ; & Roland reconnut à la description que le vieillard fit de leurs armes, que ce devoit être Renaud & ses compagnons. Le Paladin eût pu facilement obtenir un libre passage, en renouvelant un serment qu'il avoit déjà prêté lorsqu'il avoit laissé Ziliant dans l'Isle du Trésor ; non-seulement il ne put souffrir d'avoir l'air de céder à la force, mais il voulut venger l'honneur des Chevaliers François, en faisant tomber Varillard sous ses coups ; & se saisissant d'un cor qu'il vit attaché sur un poteau, le Paladin le fit retentir avec force, pour provoquer le géant au combat.

Varillard parut bientôt, couvert d'armes presque aussi fortes qu'une enclume ; le combat fut long & terrible ; mais Roland étant invulnérable, & Durandal tranchant les fortes armes de Varillard & lui faisant de profondes blessures, ce géant prit le parti de la fuite & se retira vers la tour à grands pas.

Le

Le Comte d'Angers poursuivant sa victoire, suivit Varillard, entra dans la tour après lui : Brandimart alors qui craint quelque embuchée cachée dans cette tour, suit Roland d'assez près pour voir en entrant que Varillard tire une corde, & du haut du plafond il tombe des filets d'acier dont Roland est enveloppé. Brandimart, furieux de cette supercherie, se jette sur Varillard affoibli par la perte de son sang, le tue, dégage Roland des filets : tous les deux restent maîtres de la tour. Origile s'enfuit en méditant une nouvelle trahison, & court annoncer au Roi Monodant la mort de Varillard, & lui promet de conduire un fort détachement de ses troupes pendant la nuit prochaine, pour s'emparer des deux Chevaliers, tandis qu'ils seront plongés dans le sommeil, s'il veut lui rendre Griffon qu'elle aime, & qu'il retient au nombre de ses prisonniers. Monodant y consent ; il délivre Griffon, qui, séduit par son amour pour Origile, ne sçait plus qu'obéir à cette beauté si perfide. Elle l'entraîne avec elle : mais loin de retourner à la tour, elle lui fait prendre des chemins détournés ; & lui prodiguant ses faveurs, elle lui fait oublier l'amour de la gloire & de ses proches, pour se livrer en entier à la passion qui bientôt doit lui causer de grandes peines.

Roland & Brandimart sont en effet surpris par

Tome III.

T.

le détachement qu'Origile a conduit jusques dans l'intérieur de la cour. On les amène à Monodant : mais dès que ce Prince sçait que c'est le plus renommé Paladin de la Cour de France & le célèbre Brandimart, il les comble d'honneur ; Roland lui donne des nouvelles de Ziliant, lui rend compte du serment qu'il a prêté, retourne à l'Île du Trésor, se jette dans le fleuve pour y pénétrer, saisit Morgane, délivre Ziliant, & le ramène à son père. Le Roi Monodant offre au brave Paladin de partager ses États avec lui ; mais Roland n'accepte qu'un bracelet d'un prix inestimable, dont il se propose de faire un don à la belle Angélique, comme étant le prix de ses victoires. Il part, & chemin faisant, il retrouve Bride-d'or, qu'il enlève à deux Chevaliers, & qu'Origile avoit dérobé pour la troisième fois.

Pendant que ces événemens se passent dans la Cour du Roi Monodant, Renaud, Guidon, Aquilant & le Prince d'Angleterre, délivrés des prisons de Monodant, reprennent le chemin de la France : ils traversent Astracan, & se trouvent sur les bords de la mer Caspienne. Ils voient sur le rivage une jeune beauté, dont les charmes leur paroissent supérieurs encore à ceux d'Angélique. Astolphe frappé d'un trait vainqueur, entraîne ses compagnons auprès d'elle. Cette Nymphe chantoit alors d'une voix mélodieuse

sur le bord d'une espèce de petit cap qui sembloit tenir au rivage, & tous les poissons qui paroissent étoient attentifs à ses chants, venoient d'eux-mêmes se rendre à ses pieds.

L'indifférent Renaud veut en vain retenir son cousin Astolphe, cet aimable Prince, entraîné par l'ardeur de sa passion naissante, n'est plus arrêté par ses cris: il descend de cheval, il court à l'extrémité de ce cap, pour se jeter aux pieds de cette Nymphé qui l'a déjà remarqué, qui lui sourit, & qui porte sur lui ses regards enchanteurs. Il se jette à ses genoux; & dans l'instant Renaud voit que ce qu'il a pris pour un cap, est le dos d'une baleine monstrueuse, qui s'éloigne à l'instant du rivage, en portant Astolphe & la Nymphé. Renaud fait élançer Bayard dans la mer, pour aller au secours de son cousin; mais une vague impétueuse repousse Bayard sur le rivage; une tempête s'élève; & bientôt la baleine, Astolphe & la Nymphé, disparaissent aux yeux des Paladins François, qui, très-affligés de la perte du Prince Anglois, continuent leur chemin vers la France.

Roland & Brandimart ont peine à partir d'Eleuth, où Monodant cherche à les retenir; mais le premier brûle de se retrouver aux pieds d'Angélique, & Brandimart a le même empressement de rejoindre sa chère Fleur-de-Lys: ils repren-

nent le chemin d'Albraque. Brandimart est heureux, en revoyant Fleur-de-Lys, dont il est tendrement aimé ; Roland croit l'être. Angélique se trouvant dans l'obligation de seindre avec ce Paladin qu'elle vient d'exposer aux plus grands périls, attache à son bras d'albâtre le brasselet que Roland lui présente comme le prix de la délivrance de Ziliant & de la destruction des jardins de Falerine.

Roland ne lui parle pas même de la réponse de cette Fée, lorsqu'il l'a sommée de lui rendre sa prétendue parente. Ose-t-on jamais exiger une explication de celle que l'on aime, lorsqu'on est amoureux & soumis ? Angélique conserve son empire absolu sur Roland ; il se croit bien payé par un seul regard de tout ce qu'il a fait pour elle : captivé, n'osant même exprimer ses desirs, il est aux pieds d'Angélique comme un lion apprivoisé qu'une jeune Bergère conduit attaché par une chaîne de fleurs ; & sans l'injuste prévention d'Angélique pour Renaud, il méritoit bien un retour plus sincère & plus tendre.

Les deux Paladins trouvèrent Galafron & sa Cour dans les plus vives alarmes. Le brave Mandricard, devenu maître du vaste Empire de la Tartarie par la mort du grand Agrican son père, avoit juré de le venger. Mandricard, plus fort, plus redoutable encore qu'Agrican,

s'étoit déjà signalé par mille exploits; trop de férocité seulement obscurcissoit les grandes qualités & la valeur éclatante de ce Prince.

Ayant sçu que Sacripant, Roi de Circassie, avoit défendu la ville d'Albraque contre Agrican son père, & qu'il s'étoit porté contre ce Prince à la tête de ses Circassiens dans la grande bataille où cet Empereur avoit perdu la vie, il commençoit par se venger de Sacripant; il s'étoit mis à la tête de ses Tartares Nogaïs; & se portant vers les Calmouques qu'il avoit joints à ses premières troupes, il avoit traversé la chaîne de montagnes qui les sépare de la Circassie; descendant dans les plaines de ce Royaume fertile, ses affreux & barbares Tartares avoient fait un massacre horrible du plus beau peuple de l'univers. Le brave Prince Lifca, frère de Sacripant, ayant rassemblé quelques troupes à la hâte, s'étoit opposé vainement aux premiers efforts de Mandricard: il avoit perdu la vie par la main de ce farouche guerrier qui, poursuivant sa victoire, se propoisoit de conquérir le Cathay, dès qu'il auroit ravagé la Circassie. Sacripant étoit parti précipitamment d'Albraque, pour aller défendre ses états, & pour demander des secours à Gradasse Empereur de la grande Sérique, qu'il savoit être alors à la tête d'une puissante armée.

Il falloit une raison aussi forte , un danger aussi pressant , pour forcer Sacripant à s'éloigner d'Angélique , qu'il laissoit presque sans secours , & dans la douleur du larcin que Brunel avoit fait de son anneau , dont le pouvoir la mettoit à l'abri des plus grands périls.

Cette perte cruelle , les menaces de Mandricard & le départ subit de Sacripant avoient fait sentir à la Princesse du Cathay de quel prix étoit la présence de Roland pour son père & pour elle. Elle prenoit donc beaucoup sur elle pour bien traiter le Paladin François. Mais Renaud , malgré tant de raisons & de services , occupoit en entier son cœur & son souvenir : ne pouvant plus résister à son impatience de se rapprocher de ce Chevalier , la foible & trompeuse Angélique trouve sans peine l'occasion de parler en particulier à Roland , qui la cherchoit sans cesse. Je n'ai plus mon anneau , lui dit-elle : je peux être assiégée dans Albraque ; je conçois , cher Comte , votre courage invincible ; mais je ne veux plus exposer ni votre tête ni la mienne à de si grands périls ; le sort des armes peut rendre Mandricard vainqueur ; je ne pense pas sans horreur que je peux devenir sa proie : ah ! partons d'Albraque ; ne nous séparons plus , cher Comte ; conduisez-moi dans les belles Provinces de votre apanage ; que puis-je craindre étant sous votre

garde, & quels affreux événemens ne puis-je pas éprouver, si je m'expose une seconde fois aux horreurs de la guerre?

Qui pourroit exprimer les transports de Roland, lorsqu'il apprend de la bouche même de celle qu'il adore, qu'elle veut se remettre sous sa garde, abandonner les Etats de son père, & passer en France dans les Provinces dont il est Seigneur. Il se jette à ses pieds, il baise sa belle main qu'elle abandonne pour la première fois; il jure de lui sacrifier sa vie; il court trouver Fleur-de-Lys & son ami Brandimart, leur fait part de son bonheur, les détermine sans peine à le suivre en France, & tous les quatre préparent leur départ pour la nuit suivante.

Ces quatre amans, dont deux seuls étoient heureux, quoique Roland crût aussi l'être, sortirent d'Albraque sans être apperçus, & ne voulant pas s'exposer aux périls de la mer, ils espèrent traverser sans obstacle les pays qui les sépareroient de la France, croyant qu'elle jouissoit d'une paisible paix: ce Royaume commençoit cependant alors à devenir le théâtre de la guerre, & Charles avoit déjà convoqué ses grands vassaux avec toutes leurs forces pour résister à l'orage qu'il savoit être prêt à fondre sur lui. L'Empereur Agramant rassembloit en effet une armée formidable, & la flotte la plus nombreuse que

la mer d'Afrique eût portée, pour passer en France; Rodomont, en lui montrant son épée, & partant pour se préparer à la guerre, lui dit d'un air présomptueux: Soyez sûr, Seigneur, que je tiens ici la clef de l'Italie & de la Provence; préparez-vous, partez en diligence; mon bras vous ouvrira le chemin, & vous trouverez les portes de ces riches contrées ouvertes pour vous recevoir.

Le redoutable Roi d'Alger partit en effet pour ses Etats où ses troupes depuis long-tems aguerries s'embarquèrent peu de jours après sur des vaisseaux devenus déjà les tyrans de la mer par les pirateries qu'ils exerçoient sans cesse: Rodomont comptoit se porter sur la Provence; mais repoussé par des vents contraires, & l'eau commençant à manquer à ses vaisseaux, il fut obligé de faire sa descente en Italie: n'ayant point une armée assez nombreuse pour assiéger Gènes, il ravagea son territoire & le Crémonois: cependant Didier Roi de Lombardie, le retint assez long-tems pour ralentir sa marche, & pendant ce tems Charlemagne put se préparer à se défendre contre les efforts de Gradasse, d'Agramant, & de l'ingrat Marsile, qui s'étoient réunis pour détruire & subjuguier l'Empire d'Occident.

Roland & Brandimart, ayant Angélique & Fleur-de-Lys sous leur garde, marchaient à

grandes journées pour s'éloigner des pays soumis à Galafron, & bientôt ils arrivèrent sur les limites des déserts sablonneux de Chama. L'archevêque Turpin ne craint point de parler de la félicité toujours nouvelle dont jouissoient Branimart & Fleur-de-Lys qui s'étoient donnés mutuellement leur foi, mais il se tait sur Angélique & Roland; nous ignorerions, sans la continuation de ses chroniques, tombées depuis entre les mains de l'Arioste, qu'il soit possible qu'un jeune & brave Paladin François puisse passer les jours & des nuits bien longues près d'une maîtresse adorée, sans en obtenir le don d'amoureuse merci.

Les quatre amans traversèrent avec peine ce vaste désert, où sur la fin les viyres leur manquèrent. Cessant enfin d'avoir les yeux blessés par l'aridité d'un sable brûlant, ils entrèrent dans une forêt où plusieurs chèvres qu'ils apperçurent leur donnèrent l'espérance de trouver une habitation; ils virent en effet quelques cabanes dispersées dans le bois; & bientôt la lueur d'un grand feu, l'odeur même de quelques viandes grillées, les attira près d'une fontaine sur les bords de laquelle une troupe nombreuse de Lestrigons étoit assise en rond, & dévorait des chevreaux rôtis, qu'une autre troupe préparoit à peu de distance. Angélique & Fleur-de-Lys

étoient bien effrayées, en voyant l'horrible figure de ces espèces de monstres, dont les yeux ardens se tournoient tous sur elles ; cependant elles se rassuroient un peu, croyant que c'étoit leur façon de lorgner.

Roland & son ami s'approchèrent d'un air poli de celui qui leur paroissoit être le chef de la troupe, & le prièrent de leur laisser prendre part à leur festin : ce chef ne leur répondit que par une espèce de glouffement aigu qui fit frémir Angélique ; ses Lestrigons se levèrent tous en même tems, & d'eux d'entre eux coururent aux jeunes Dames, leur tâtèrent les reins, & firent un signe très-expressif à leurs compagnons, auxquels ils annonçoient qu'elles étoient excellentes à dévorer. Comme c'est, sans contredit, le plus grand danger que puissent courir deux jolies personnes, Angélique & Fleur-de-Lys en eurent une si grande terreur, qu'elles s'enfuirent à toute bride, pour s'échapper des mains de ces vilains mangeurs de Demoiselles.

Quoique Roland & Brandimart mourussent de faim, ils auroient volé sur leurs traces, si dans ce moment même ils n'eussent reçu tous les deux un coup de massue qui les convainquit que ces Lestrigons n'étoient pas plus polis que galans. Durandal & l'épée de Brandimart se rougirent bientôt du sang de ces monstres : les bras, les

têtes & les massues couvrirent la place du festin; & dès que les deux amis se furent débarrassés des Lestrigons qui les avoient attaqués, ils volèrent sur les traces de leurs maîtresses : ils furent malheureusement obligés de se séparer, Angélique & Fleur-de-Lys ayant pris deux routes différentes; mais tous les deux arrivèrent à tems pour les secourir, & pour donner la mort aux Lestrigons qui les poursuivoient.

Brandimart & Fleur-de-Lys cherchèrent en vain leurs compagnons dans cette immense forêt; ils ne firent que s'en éloigner davantage. Exténués tous les deux, ils étoient prêts à succomber, lorsqu'une caravane de Scythes, qui traversoit les déserts pour se rendre dans la grande Sérique, leur donna tous les secours dont ils avoient besoin, & des provisions pour subsister dans ce pays sauvage, qu'ils leur conseillèrent de traverser promptement. Brandimart & Fleur-de-Lys en effet, désespérant de pouvoir retrouver Roland, se déterminèrent à suivre la route que venoit de faire la caravane.

Un jour plus brillant perçant au travers de la forêt, leur faisoit juger qu'ils étoient prêts d'entrer dans la plaine, lorsque tout-à-coup ils furent attaqués par une troupe de brigands que les riches habits & les armes brillantes de Brandimart avoient attirés, mais ils firent peu de

résistance aux coups terribles du Chevalier ; il achevoit de les abattre, lorsqu'un homme d'une taille gigantesque, couvert d'un casque brillant entouré d'une couronne d'or, accourut au grand galop de son cheval ; c'étoit le fameux Tartare Barigace, monté sur le puissant cheval Bartolde, dont la beauté ne le cédoit qu'à celle de Bayard ; ce brigand étoit possesseur de Tranchère & du casque d'Agrican ; un Capitaine Tartare avoit trouvé le corps de son Empereur, dans le bois où ce valeureux Prince étoit tombé sous les coups de Roland ; il avoit rendu les derniers devoirs à son corps qu'il avoit enterré avec toutes ses armes, ne réservant que sa bonne épée Tranchère & son casque dont il s'étoit armé ; Barigace avoit enlevé l'un & l'autre avec la vie à ce Capitaine, & s'en servoit depuis pour exercer ses brigandages. Je te remercie, dit-il à Brandimart, de m'avoir défait de cette vile canaille indigne de me servir ; je te remercie aussi de m'avoir amené cette jolie fille, car je commençois à m'ennuier la nuit dans ces forêts. Brandimart pour toute réponse, court la lance en arrêt sur Barigace qui songeant seulement à l'empêcher de se dérober à ses coups, porte la sienne dans le poitrail de son cheval qui tombe mort entre les jambes de son maître : tandis que celui-ci fait des efforts pour se dégager, Barigace se

jette à terre, tire la redoutable Tranchère, & court pour lui couper la tête: Brandimart se lève, porte long-tems des coups inutiles sur le casque enehanté d'Agrican; Barigace cependant étourdi de leur pesanteur s'étonne, chancelle, & Brandimart d'un revers fait voler sa tête aux pieds de Fleur-de-Lys; il s'empare du bon cheval Bartolde, de Tranchère; & désarmant la tête coupable du brigand, il se couvre du casque d'Agrican.

Les deux amans continuent leurs routes; ils arrivent dans la Capitale du Royaume de Nayada avec le plaisir de savoir qu'ils ont traversé les déserts, & que les routes qu'ils ont à parcourir les conduisent de villes en villes. A deux journées de Kunithitki, ils apperçurent un vaste & magnifique palais, fermé par des grilles d'or enclavées dans des pilastres de marbre blanc couverts de bas-reliefs. Tandis qu'ils s'arrêtent à le considérer, une Dame, les cheveux épars, paroît sur un balcon, & leur crie: Eloignez-vous, malheureux voyageurs, de ce palais dangereux, où vous êtes sûrs de trouver la mort, si vous êtes apperçus.

Le grand cœur du fils de Monodant le portoit à tenter cette aventure; mais retenu par l'amour & par les larmes de sa maîtresse, il restoit indécis, lorsqu'une des grandes grilles d'or s'ouvrit

avec fracas; il en fort un Géant affreux qui, pour toute arme offensive, n'a dans sa main qu'un dragon couvert d'écailles d'or, qui se débat avec fureur. Il en porte d'abord sur le casque de Brandimart un coup terrible qui le renverse: mais s'étant relevé légèrement, celui-ci fait tomber la redoutable Tranchère avec tant de force sur l'épaule du géant, qu'il le fend jusqu'à la poitrine.

Le géant tombe; mais à peine a-t-il touché la terre, qu'il devient un dragon semblable à celui qu'il tient dans sa main, & le dragon prend la taille & la forme du géant: six fois de suite Brandimart le fait tomber sous ses coups, & six fois le même événement lui fait juger qu'il ne pourra le vaincre: Brandimart essaie enfin de commencer par se défaire du dragon avec lequel le géant l'eût privé de la vie, sans la bonté du casque d'Agrican: Tranchère du premier coup, coupe le dragon en deux: le géant désarmé s'enfuit, Brandimart vole sur ses traces, & lui abat la tête: un coup de tonnerre affreux fait trembler le château, un vent impétueux renverse le Chevalier & sa compagne, l'orage dure une heure; ils se relèvent enfin: touché par les prières & par les larmes de Fleur-de-Lys, Brandimart veut regagner la porte du château, mais il ne trouve tout autour qu'un mur épais qui

s'oppose à leur sortie : ils prennent le parti de retourner vers le portique & de monter un grand escalier, dans l'espérance de parler à la dame qu'ils ont vue sur le balcon ; ils entrent dans un vaste salon dont un tombeau de marbre noir occupe le milieu ; Brandimart est soudain attaqué par un guerrier qui lui porte des coups terribles ; celui-ci ne peut éviter ceux de Tranchère qui pénètre dans ses armes, & lui fait des blessures profondes, mais dont Brandimart ne voit point couler le sang ; & son ennemi ne paroît après ces grands coups que plus fort & plus ardent à l'attaquer. La même dame qu'il a déjà vue sur le balcon paroît à la porte, & lui crie qu'il ne pourra vaincre son ennemi, tant que celui-ci sera dans le salon : Ah ! perfide, s'écrie ce Chevalier furieux, que tu me prouves bien l'horreur que je t'inspire. A ces mots, il court sur elle pour la percer ; mais Brandimart s'oppose à son dessein, le saisit, le serre entre ses bras, le porte sur l'escalier, l'en précipite ; alors toutes les blessures de son ennemi s'ouvrent, & sa vie s'écoule avec son sang.

Brandimart & Fleur-de-Lys s'approchent de la Dame, & croient avoir mis fin à cette périlleuse aventure. Mais la Dame apprend au Chevalier que le plus difficile lui reste encore à faire : Il faut, lui dit-elle, que vous ouvriez cette tombe

pesante, & que vous baïsiez le premier objet qui paroîtra sous vos yeux. Brandimart court au tombeau, lève la pierre qui le ferme avec effort : un dragon plus furieux encore que le premier, lève sa tête affreuse, lance sa langue noire & distille son venin.

Brandimart veut d'abord opposer la pointe de Tranchère à son horrible tête : mais la Dame lui crie que s'il blesse le dragon, le palais sur le champ s'écroulera sur eux ; il cède enfin à la nécessité ; & s'élançant sur le dragon, il saisit avec ses gantelets sa tête difforme, & lui donne un baiser qui le glace.

Le monstre alors rentre dans le tombeau ; ses écailles pourpre & or se relèvent & s'écartent de tous côtés ; une jeune Nymphé de la plus rare beauté se présente à sa vue, & la Dame court embrasser Brandimart, en lui criant qu'il vient de délivrer l'aimable Fée Fébosile. Ah ! ma chère Doristelle, cria-t-elle à la Dame, que ne dois-je pas à ta tendre amitié ; & vous brave Chevalier, qu'il m'est cher de vous prouver ma reconnaissance !

Ah ! Madame, répondit galamment Brandimart, je vous fais si bon gré de ce que vous n'êtes plus dragon, que je me trouve bien récompensé du baiser que je viens de vous donner sous cette forme. Fébosile sourit, elle rougit même un peu ; ses yeux devinrent

devinrent si brillans, & la rendirent si jolie, que sans la présence de Fleur-de-Lys, peut-être eût il essayé de dissiper le froid que le baiser du dragon avoit imprimé sur ses lèvres, en les rapprochant de celles de la jeune & charmante Fée.

L'un & l'autre dispuoient si vivement ensemble sur la reconnoissance qu'ils se devoient mutuellement, que la prudente Fleur-de-Lys crut devoir interrompre ce combat de générosité qui commençoit à devenir bien tendre; & se chargeant d'une partie de ce que Fébosile eût peut-être fait pour son amant, elle pria cette aimable Fée d'enchanter seulement son cheval & ses armes. Fébosile se mit à rire, leur fit les honneurs de son palais, & les pria de passer par le Royaume de Loufachan, & d'y remener Doristelle, fille de Doliston Roi de ce beau pays, qui depuis long-tems ignoroit quelle étoit la destinée de cette fille chérie.

Après avoir donné deux jours à Fébosile, les deux amans se mirent en chemin pour la capitale du Loufachan avec Doristelle, & la prièrent de leur raconter ses aventures, & par quel hasard ils l'avoient vue soumise, ainsi que la Fée, au terrible enchantement que Brandimart venoit de détruire.

Doliston mon père, leur dit-elle, eut deux filles dont je suis la cadette; ma sœur aînée, à

peine âgée de cinq ans, faisoit les délices de ma mère & de toute la Cour ; les jeux de son enfance annonçoient de l'esprit, & tous les premiers mouvemens prouvoient qu'elle avoit une âme sensible : moins âgée qu'elle d'un an, on disoit souvent pour me flatter, que, quoique moins belle que ma sœur, j'aurois un jour tout ce qu'il faut pour plaire : mon père n'ayant point de fils, destina dès-lors ma sœur au jeune Rengig, fils du Roi de Nayada son voisin & son ami ; mais un événement bien cruel rompit ces premières mesures ; le plus hardi des brigands, nommé Furgiforque, faisoit trembler l'Indostan par les vols audacieux qu'il commettoit à la tête d'une troupe de Tartares montés sur des chevaux assez vigoureux & légers pour faire impunément un coup de main, & fuir à cinquante lieues dans les vingt-quatre heures : les ordres les plus précis avoient été donnés vainement pour le prendre ou pour le détruire, mais aucun Souverain n'imaginoit qu'il eût l'audace d'approcher de sa Capitale : le Roi mon père avoit été l'un des plus ardens à le faire poursuivre, & Furgiforque avoit juré de s'en venger.

Ma mère ne pouvoit se passer de nous avoir sans cesse auprès d'elle, & se plaisoit à nous parer tour-à-tour, ou des plus riches pierreries, ou des fleurs les plus brillantes que l'Orient

produise : un jour que ma mère nous avoit mené promener dans une belle prairie voisine de Loufachan, c'étoit le tour de ma sœur d'être parée des plus riches productions du royaume de Golconde & du Decan, & moi, vêtue d'une simple robe blanche, j'avois été conduite au milieu de cette prairie pour y cueillir les fleurs qui me plaisoient le plus : ma sœur & moi, nous nous écartâmes assez loin, occupées de varier & d'assortir les fleurs que nous avions rassemblées : tout-à-coup six cavaliers, dont cinq avoient le cimeterre à la main, sortent d'un bois voisin, accourent & nous entourent : le sixième saute à terre, & me voyant si simplement vêtue, il dédaigne cette proie, se saisit de ma sœur, l'enlève, & nos cris & ceux de ma mère ne peuvent faire accourir assez tôt nos gardes pour empêcher les six brigands d'entrer dans le bois & de se dérober par une prompte fuite : vainement Doliston mon père fit-il poursuivre ces ravisseurs, plus vainement encore offrit-il les plus grandes récompenses à celui qui lui rendroit ma sœur : depuis ce tems, hélas ! nous n'en avons plus entendu parler.

Fleur-de-Lys fut vivement émue & devint encore bien plus attentive en écoutant le récit de Doristelle qui poursuivit ainsi : L'enlèvement d'Amathirse ma sœur nous plongea tous dans la

douleur la plus amère; & la couronne dont je devois hériter un jour, & que mes gouvernantes faisoient briller à mes yeux, ne me consola point d'une perte aussi cruelle: hélas! je semblois déjà prévoir que l'assurance de cette couronne feroit un jour mon malheur.

Le Roi de Nayada sachant que j'étois devenue fille unique par l'enlèvement d'Amathirfe, n'en fut que plus vif à presser mon père de remplir les espérances qu'il en avoit reçues. Doliston renoua le même traité par lequel ma main fut promise au jeune Rentig que le Roi son père envoya quelques années après pour être élevé dans la Cour de Loufachan avec moi: quoique bien jeune encore, loin de m'enorgueillir d'être appelée déjà la petite Reine par celles qui m'entouroient, je ne fus occupée que de l'antipathie que je me sentis pour celui qui m'étoit destiné: Rentig portoit dans les yeux un feu sombre qui m'éloignoit: son air auprès de moi, quoiqu'il eût celui de l'empressement, conservoit toujours quelque chose d'impérieux & de farouche. Loin de s'amuser des mêmes jeux que moi, il étoit cruel dans les siens: il battoit mon chien si je le caressois, disant que j'aimois plus que lui ce pauvre petit épagneul: un jour même qu'il me voyoit caresser un serin & le faire manger sur mes lèvres, il eut la férocité de faire semblant

de me serrer la main , & je m'évanouis de douleur en sentant qu'il m'avoit fait étouffer ce charmant petit oiseau. Son humeur dure & féroce , loin d'être adoucie par l'amour & par l'exemple d'une Cour également spirituelle & polie , me rendoit Rentig plus haïssable de jour en jour , lorsque l'aimable Cilinx , fils du Roi de Mugal , passa dans la Cour de mon père au retour de ses voyages dans la grande Séricane , & des études qu'il étoit allé faire dans l'école des Sages de Bénarès : Dieux ! quelle différence entre ce jeune Prince & Rentig , & qu'il réussit facilement à me faire connoître que mon cœur qui n'avoit encore senti que l'horreur d'unir mon sort à celui de Rentig , étoit fait pour être ému par une passion plus douce ! Cilinx eut l'air aussi d'être sensible pour la première fois ; ses yeux me parlèrent ; & j'avois trop de plaisir à les entendre , pour qu'il pût douter de la réponse que les miens lui faisoient malgré moi ; cette passion naissante fit des progrès trop rapides , pour que le jaloux Rentig , quoiqu'à peine j'eusse parlé deux fois à Cilinx , ne s'aperçût pas que je lui donnois la préférence ; il n'en devint que plus ardent à presser la célébration de notre mariage depuis long-tems arrêté ; & ne pouvant résister à la volonté de mon père , je devins l'épouse de Rentig , aux yeux même de Cilinx qu'à

trouva le moment de me dire qu'il ne vouloit pas survivre à ma perte, & qu'il alloit chercher l'occasion de terminer sa vie avec gloire : je fus frappée de ce seul mot comme d'un coup de foudre ; il acheva de me faire sentir toute l'amertume de mon sort, & je ne regardai plus Rentig qu'avec horreur. Forcée d'être sans cesse avec cet époux odieux en public, j'en étois obsédée : il suivoit, il interprétoit tous mes regards : j'attendois la nuit avec impatience ; les soirs même, loin de me livrer à la société, loin de prendre part à des jeux & à des amusemens où l'aimable Cilinx étoit admis, l'air sombre, les propos, les plaisanteries amères, la seule présence de Rentig me faisoit hâter le moment de me retirer, & souvent je voyois Cilinx soupirer & me regarder les yeux pleins de larmes, lorsqu'il me voyoit presser Rentig de retourner avec moi dans l'intérieur de notre appartement.

J'avois près de moi plusieurs jeunes demoiselles de qualité, dont la plus aimable, nommée Filatée, étant de mon âge, avoit été élevée avec moi ; elle joignoit l'esprit à la beauté : plus heureuse que son amie, son père approuva l'amour mutuel qui l'unissoit avec Oristal : je fus témoin de ses noces ; la tendre amitié que j'avois pour elle me rendit sensible à son bonheur : je vis avec plaisir le lendemain de son

mariage , que la joie la plus vive brilloit dans ses yeux ; elle me parut mille fois plus enjouée , plus aimable & plus jolie , & je la vis plus vive , plus empressée que jamais à me plaire ; souvent elle avoit fait tous ses efforts pour m'arrêter le soir aux jeux dont elle s'amusoit avant son mariage ; mais alors je la voyois encore plus empressée que moi-même à les quitter , & je lui savois bon gré de cette complaisance ; je lui savois gré de même de l'amitié qu'elle paroissoit avoir pour Cilinx dont Oristal étoit l'intime ami : nous nous attachâmes plus tendrement que jamais l'une à l'autre : la confiance devient encore plus vive & plus entière entre deux jeunes personnes unies dès l'enfance , lorsque l'hymen leur inspire plus de choses à se dire & plus de liberté. Filatée me peignit le bonheur dont elle jouissoit avec Oristal , avec des traits de flamme ; je me sentois émue , je pensois à Cilinx en l'écoutant , & je ne pouvois lui cacher la répugnance invincible que j'avois pour Rentig : Mais , ma chère Princesse , me dit un jour Filatée après une conversation de cette espèce , comment est-il donc possible que vous marquiez tous les soirs tant d'empressement à vous retirer avec lui ? J'en étois déjà surprise avant mon mariage , & je le suis bien plus encore aujourd'hui. Mais , lui répondis - je ,

Viv

son étonnement ; elle apprit enfin que tous les soirs Rentig au moment que mes femmes se retiroient, passoit dans son appartement, & ne reparoissoit dans le mien que lorsqu'il savoit qu'elles s'étoient rassemblées pour l'heure de ma toilette.

La surprise de Filatée, continua Doristelle, excita la mienne : je fis mille questions à mon tour : jamais nous n'avions eu ensemble de conversation si longue, si vive, si surprenante pour toutes les deux, que le fut celle-là ; j'en sortis plus instruite & plus malheureuse encore, & Filatée en conçut le desir & l'espérance de rompre des nœuds mal assortis, que l'hymen & la nature peuvent & doivent briser également.

On croira sans peine que Rentig me devint encore plus odieux, que je me regardai comme une victime immolée à son ambition, & que mon imagination & mon cœur me peignirent Cilinx mille fois encore plus charmant : je me sentis même plus de courage pour répondre souvent à Rentig avec hauteur, & je pris moins de précautions à lui cacher le dédain que j'avois pour lui.

Rentig s'en apperçut, & déjà la jalousie l'avoit éclairé sur l'amour que Cilinx avoit pour moi : ne doutant point que je n'y fusse sensible,

& me voyant adorée par mes proches & par toute leur Cour, il sentit bien qu'il ne pouvoit exercer l'empire tyrannique qu'il vouloit prendre sur moi, tant que je resterois à Loufachan. Mon père, en me mariant, avoit exigé que je restasse deux ans auprès de lui; mais six mois n'étoient pas encore expirés, lorsque Rentig feignit d'avoir reçu des lettres du Roi de Nayada son père qui lui mandoit qu'accablé par une maladie de langueur, il désiroit de voir sa nouvelle fille avant de fermer les yeux; Doliston ne voulut pas refuser cette consolation à son ancien ami: malgré mes regrets de quitter des proches que j'adorois, & peut-être aussi de m'éloigner de Cilinx, je fus obligée de partir, & de suivre Rentig à Kunitki.

Filatée me donna la preuve la plus forte de son attachement en ne voulant pas me quitter, quoiqu'Oristal, retenu par son service, ne pût la suivre: il est vrai que le Royaume de Loufachan & celui de Kunitki étoient limitrophes, & que Rentig avoit assuré Doliston que son voyage ne seroit que d'une courte durée.

Je crus trouver un second père dans celui de Rentig; mais je fus très-étonnée en le voyant, de n'appercevoir aucune trace de la maladie dont son fils nous avoit parlé: la fraîcheur & la santé brilloient sur la belle & noble

figure de ce Prince encore dans toute sa force, & l'amitié, la grace, la galanterie même avec laquelle il me reçut, pénétrèrent mon ame de la plus tendre reconnoissance. Rentig ne m'en parut que plus odieux: se trouvant plus en liberté dans la Cour de son père, son humeur sombre & féroce ne fut plus retenue, & dès-lors il m'en eût donné des marques, s'il n'eût craint que je ne fissé connoître l'étrange secret que je n'avois confié qu'à ma chère Filatée.

Le Roi de Kunitki s'aperçut facilement du froid extrême qui régnoit entre son fils & moi, & que ce n'étoit même qu'en nous contraignant l'un & l'autre que nous pouvions cacher la répugnance invincible qui nous éloignoit.

Ce bon Prince croyoit ne pouvoir trop me dédommager des procédés de son fils: intime ami de Doliston, il me regardoit doublement comme sa fille; occupé sans cesse à me plaire, il me donnoit tous les jours quelque fête nouvelle; & croyant me faire oublier par mille soins attentifs, le peu de galanterie de son fils, il avoit su m'attacher à lui par l'amitié la plus tendre: le croiriez-vous, Seigneur, poursuivit Doristelle? le féroce Rentig eut la folie & l'indignité de devenir jaloux de son propre père; sous le prétexte d'aller visiter & de me faire recevoir dans son apanage, il me fit

quitter assez brusquement la Cour de Kunitki, & m'amena dans un château dont l'aspect étoit effrayant par les rochers escarpés sur lesquels il étoit bâti, & par la hauteur des remparts & des tours qui lui servoient de défense. Ce fut là que le barbare Rentig se fit un plaisir affreux de me rendre malheureuse, de me priver de toute société & de se venger sur moi par les injustices de celles qu'il sentoît avec fureur qu'il avoit reçues de la nature.

Le Roi son père fut outré de sa conduite; mais le connoissant assez violent & assez mal né pour se porter à la révolte, & même aux plus grands crimes, il crut ne pas devoir interposer son autorité, de peur de pousser à bout ce caractère féroce; il eut même l'air de l'excuser, pour étouffer les murmures qui s'élevoient dans sa Cour. Ma seule consolation, dans cette affreuse prison, qui devint impénétrable pour tous ceux qui n'étoient pas aveuglément soumis à Rentig, ce fut l'aimable Filatée; mais quelque tendresse qu'elle eût pour moi, quelque soin qu'elle eût de me cacher ses peines secrètes, nous nous surprenions souvent l'une & l'autre à verser des larmes; nous ne craignons point de nous avouer qu'Oristal & Cilinx en étoient l'objet, & je convenois intérieurement que bien des souvenirs pouvoient rendre les soupirs de Filatée encore plus

douloureux que les miens: un des domestiques de mon amie, que Rentig avoit banni de son château, revint à Loufachan, & rendit compte à son maître Oristal de l'attentat de ce Prince, & de la prison où sa jalousie nous avoit renfermées.

Oristal ne voulut point porter le poignard dans le cœur de mon père en l'informant de ce qu'il venoit d'apprendre; mais il en obtint un congé d'un mois sous quelque prétexte, & résolut de l'employer à connoître par lui-même quel étoit notre état présent, & à revoir son épouse; il partit donc tout seul une nuit pour se rendre au château de Rentig, & se munit d'or & de pierreries dans l'espérance de corrompre quelques gardes qui l'introduiroient dans son intérieur.

Il avoit déjà passé la première ville frontière du Kunitki, lorsqu'il arriva sur le bord d'un étang, où son cœur fut ému de pitié, à l'aspect d'une bonne petite vieille qui faisoit tous ses efforts pour retirer quelque chose de l'eau, & qui pensa s'y laisser précipiter, en sa présence; Eh, grands Dieux! que voulez-vous faire, ma bonne amie, dit Oristal; ne voyez-vous pas que vous avez pensé périr? Ah, Monsieur, j'aime autant perdre la vie, lui dit-elle, que d'être privée de ma dernière ressource & du paquet que

je viens de laisser tomber dans cet étang. Arrêtez, lui dit-il, ma bonne, mes efforts seront peut-être plus heureux. A ces mots, sautant à terre de son cheval, il entra fort avant dans l'eau, & cherchant avec quelque péril le paquet de la vieille, il le retrouva, & vint bien mouillé le lui remettre entre les mains. Hélas, lui dit-elle, mon bon Seigneur, je ne suis qu'une pauvre femme, vous avez fait le bien sans espoir de récompense; mais souvenez vous qu'un bienfait n'est jamais perdu. A ces mots, la bonne petite vieille prit son paquet sous son bras, & reprit un chemin qui l'éloignoit d'Oristal: ce Chevalier faisoit alors de son mieux pour faire écouler l'eau dont ses habits étoient pénétrés: il fut bien étonné, lorsque tout-à-coup il s'aperçut qu'ils se desséchoient d'eux-mêmes: Ah! dit-il en lui-même, la petite vieille m'a bien dit qu'un bienfait n'est jamais perdu; c'est sans doute à ses prières que je dois ce qui m'arrive. A ces mots, il remonta sur son cheval, & poursuivit sa route.

En arrivant à la forteresse de Rentig, il trouva les ponts-levis levés & fut étonné de la hauteur des tours & des remparts, au point de perdre toute espérance de pénétrer dans ce château. Comme il s'arrêta quelque tems à les considérer, une voix rauque qui partoît d'une petite fenê-

tre grillée, lui cria : Retire-toi , si tu veux éviter la mort. Peu de momens après le sifflement de quelques flèches dont l'une glissa sur son casque, l'avertit du péril qu'il couroit , & lui fit prendre le parti de se retirer.

Oriſtal retournoit déjà ſur ſes pas , lorsqu'il fut abordé par une Dame ſuperbement vêtue & d'une rare beauté : Chevalier, lui dit-elle, fortex de la triſteſſe où je vous vois plongé : doit-on deſeſpérer de ſa bonne fortune, lorsqu'on eſt obligé, & qu'on a mérité d'avoir de vrais amis ? Ah ! Madame, lui répondit-il, rien ne peut ſoulager ma douleur mortelle, & je n'oſe plus rien eſpérer ; mais oſerois-je vous demander par quel haſard je ſuis aſſez heureux pour que vous daigniez vous intéreſſer à ma deſtinée ? La belle dame ſe mit à rire en lui diſant : Je crois bien que vous avez peine à reconnoître ſous ces habits & ſous mes traits la petite vieille dont vous avez retiré le paquet de l'étang : apprenez cependant , Oriſtal, que cette vieille & la Fée Féboſile ſont la même perſonne, & qu'après avoir été ſecourue par vous ſous la première forme, j'ai repris la véritable pour vous rendre ce que vous avez fait pour moi. Madame, lui dit-il, en ſe jettant à ſes genoux, je vois que rien ne peut vous être inconnu, & j'eſpère tout de votre puiffance. Prenez cette petite coquille, lui dit-elle ;

en la tenant dans votre main gauche, vous ferez invisible, & en la mettant dans votre bouche, vous me verrez tout-à-coup paroître à vos yeux : rendez-vous invisible, & dès ce moment je vais vous introduire près de Doristelle & de votre épouse. Jugez quel fut notre étonnement à toutes les deux, lorsque Filatée se sentit baisée bien tendrement, & que l'instant d'après je me sentis serrer les genoux ; nous pousâmes des cris perçans ; mais ils furent bientôt apaisés en voyant Oristal à mes pieds : Charmante Princesse, me dit-il, je viens rompre vos indignes fers, & vous tirer avec celle que j'adore, de la puissance d'un barbare indigne à tous égards d'être honoré du nom de votre époux. En finissant ces mots, il mit la petite coquille dans sa bouche, & la Fée Fébosile parat : Mes chères enfans, nous dit-elle, en nous embrassant, il est tems de vous tirer de cet affreux séjour ; venez essuyer vos larmes dans un palais plus digne de vous. A ces mots, elle nous transporta dans le beau lieu que nous venons de quitter, & où cette charmante Fée nous a procuré tous les plaisirs les plus nouveaux & les plus variés.

Rien ne manquoit au bonheur de Filatée ; mais peut-on être long-tems heureuse, éloignée de ce qu'on aime ? Malgré les charmes que je trouvois dans la société de Fébosile, elle me surprit plus d'une

d'une fois soupirant & les yeux humides de larmes : L'aimable Cilinx, me dit-elle, n'est pas plus heureux que vous, & depuis votre départ de Loufachan, il passe sa vie dans les pleurs : je vous conseille de retourner dans le palais du Roi votre père ; il ne peut refuser de rompre des nœuds que la nature défavoue, & de réparer les maux qu'il vous a fait souffrir. Ah, Madame, lui dis-je, que ce conseil me paroît dangereux ! Quelque tendresse que Doliston ait pour moi, les Rois se gouvernent-ils comme les autres hommes ? & n'ai-je donc pas à craindre qu'il ne me sacrifie encore à son amitié pour le père de Rentig, & qu'il ne craigne de déshonorer son barbare fils aux yeux de l'univers ? Fébosile se rendit à mes raisons, & nous convînmes que je resterois dans son palais, que Filatée retourneroit à Loufachan, & qu'Oristal iroit avertir Cilinx de la suite de mes aventures & de ma position présente. L'un & l'autre partirent ; nous restâmes seules la Fée & moi ; notre amitié devint plus vive chaque jour, je ne la quittois jamais ; je ne pouvois m'ennuyer auprès d'elle, car cette aimable Fée me parloit sans cesse de mon amant.

Hélas ! tandis qu'Oristal & Filatée étoient occupés à s'acquitter de leur commission, un coup affreux étoit prêt à tomber sur nos têtes : la sur-

prise & la rage de Rentig furent extrêmes, en ne nous retrouvant plus dans la tour. Il eût mieux aimé perdre la vie, que de voir son mariage rompu, son secret divulgué, & de laisser en liberté celle qui portoit encore le nom de son épouse.

Les mœurs féroces de Rentig, avoient mérité que le noir Enchanteur Margafer devînt son ami; ce Magicien descendu de Zoroastre, en avoit conservé les livres & le pouvoir : tous les génies malfaisans, Arimane même, étoient soumis à ses ordres, & ses conjurations étoient assez fortes pour vaincre les périls & détruire la puissance des Fées : ce fut à lui que Rentig eut recours. L'un & l'autre parurent tout-à-coup au milieu du palais de Fébosile : je fis des cris perçans en appercevant Rentig, & je m'enfuis en le voyant prêt à me saisir : Laissez-la parcourir ce palais, lui dit Margafer, & soyez sûr que nul pouvoir ne peut l'en faire sortir. Après avoir en effet erré vainement dans tout le château dont je trouvai toutes les issues fermées par des murs impénétrables, je me sentis attirée dans le grand salon du palais où je trouvai Fébosile tremblante, immobile & couverte de larmes : Puisque par ton état de Fée, lui dit Margafer d'une voix terrible, je ne peux pas te priver de la vie, la tienne du moins va devenir si malheureuse, qu'à cha-

que moment tu regretteras de ne pouvoir mourir. En disant ces mots, il la toucha de sa baguette, & son beau visage & sa figure charmante devinrent celle d'un affreux dragon : d'un autre coup de baguette, il fit élever le tombeau que vous avez vu ; Fébosile fut forcée d'y descendre : C'est ici, lui dit-il, que tu verras écouler les siècles futurs, s'il ne se trouve un Chevalier assez hardi pour te baiser sous cette forme : Prince de Nayada, dit-il encore, je vous commets à la garde de ce tombeau ; vous ne pouvez jamais être vaincu, ni vieillir, tant que vous serez à portée de le voir, & Doristelle errante sans cesse autour de vous & dans ce château, sera captive à jamais sous vos yeux. Alors, réunissant tout ce que son art avoit de plus fort, il forma l'enchantement du géant & du dragon qui lui parut tellement impossible à détruire, qu'il crut pouvoir attacher sa vie à sa durée.

Telles sont mes aventures, brave Chevalier, & tel étoit l'enchantement qui n'a pu résister à votre valeur : ne doutez pas que Doliston ne soit pénétré de reconnoissance de ce que vous venez de faire pour moi, & que dans le fond de son âme il ne soit fort aise d'être défait du feroce Rentig que sa belle âme, sans doute, n'a jamais estimé.

Les belles voyageuses & Brandimart traver-

soient un bois épais, & Doristelle finissoit son histoire, lorsque tout-à-coup ils furent attaqués par une vingtaine de brigands qui sortirent d'entre les arbres, en leur criant de se rendre. Brandimart s'étant mis promptement en défense, renversa les plus hardis du choc de Bartholde; il en massacra plusieurs autres avec Tranchère, & les eût bientôt défaits, si le plus hardi de cette troupe n'eût sauté légèrement en croupe derrière lui, en faisant beaucoup d'efforts pour lui saisir les bras. Brandimart eut peine à se dégager, & le reste des brigands ayant pris la fuite, celui qui le tenoit toujours s'attacha si fortement autour de ses reins, qu'il fut obligé de se laisser tomber avec lui; cet homme alors embrassa ses genoux, & lui demanda la vie: Je te l'accorde, lui dit Brandimart, pourvu que tu me dises ton nom, & que tu m'avoues tes crimes. Je n'en ai qu'un seul à me reprocher, lui dit-il; je suis Arabe, & selon les loix de mon pays, le vol à main armée n'est point un déshonneur, & j'ai livré vingt combats en ma vie qui m'ont couvert de gloire, contre des voyageurs tels que vous; mais je me reproche sans cesse le vol que j'ai fait au Roi Doliston, & comme je peux seul le réparer, je vous conjure de me conduire & de m'amener à ce Prince.

Brandimart, dont l'intention étoit de conduire

Doristelle à Loufachan, s'assura du brigand, & l'ayant défarmé, il le fit marcher à sa suite. Sur la fin du même jour, ils furent très-étonnés en arrivant au sommet d'une colline d'où l'on appercevoit de loin la Ville de Loufachan, de voir qu'elle étoit entourée d'une grande armée qui l'assiégeoit. Doristelle affligée de voir le Roi son père investi dans sa capitale, conjura Brandimart de le secourir, & lui fit prendre un détour pour le conduire vers l'entrée d'un souterrain qu'elle connoissoit, & qui pénétrait jusques dans l'intérieur de la Ville; mais à peine furent-ils sortis d'un petit bois qu'il falloit traverser, qu'ils rencontrèrent un grand Chevalier couvert d'armes très-brillantes, & dont le casque étincelant étoit surmonté d'un très-haut panache: Brandimart qui marchoit le premier, le salua; mais à peine cet orgueilleux Chevalier daigna-t-il le regarder. En tout autre tems, l'ami de Roland l'eût fait repentir de son incivilité; mais occupé de son dessein, il continuoit sa route, lorsqu'il vit ce même Chevalier arrêter les deux Dames & les regarder avec attention: Vraiment, dit-il à Brandimart, elles sont fort jolies, & je les trouve fort à propos: je vais choisir celle des deux qui me plaira le plus. Insolent, lui répondit Brandimart, tu ne peux être qu'un valet qui s'est couvert des armes de son maître; retire-toi, tu ne me parois

pas digne que je te punisse de ta folie. L'orgueilleux Chevalier, à ces mots, met l'épée à la main; mais Brandimart lui saisit le bras, le désarme, & d'un coup de poitrail de Eartholde il le fait rouler sur l'herbe avec son cheval: quelques escadrons qui voient de loin quel est le traitement que ce Chevalier éprouve, accourent à son secours: un de ces escadrons entoure Doristelle & Fleur-de Lys; l'autre veut s'emparer de Brandimart qui fait voler les têtes & les bras autour de lui. Bientôt il apperçoit une troupe brillante plus loin; il présume que c'est le chef de l'armée: il s'avance librement vers lui, lui raconte son aventure, & lui demande justice de la violence que ses gens viennent d'exercer, & de l'enlèvement des dames qu'il conduit sous sa garde: ce Commandant le reçoit avec politesse, lui promet de punir ceux qui l'ont attaqué, & le prie de venir avec lui pour lui voir délivrer lui-même les deux dames, & les remettre sous sa garde. En disant ces mots, ce chef ôte son casque, & marche à l'escadron dont les dames sont entourées, & qui s'ouvre à ses ordres. Quelle est la surprise de Brandimart, lorsqu'il entend ce chef jeter un grand cri, tendre les bras à Doristelle qui se panche sur l'encolure de son palefroi, & qui seroit tombée, si Fleur-de-Lys ne l'eût soutenue: cependant elle relève sa tête: Ah,

Cilinx, c'est donc vous que je revois, s'écrie-t-elle; mais est-il possible que je vous trouve les armes à la main contre mon père? Non, répondit Cilinx, je n'en veux qu'à Rentig, & je donneroïis ma vie pour Doliston. Brandimart, Fleur-de-Lys, sont vivement émus de cette reconnoissance: Doristelle apprend en peu de mots à Cilinx qu'elle doit sa délivrance à Brandimart: ce Prince court à lui, lui présente son épée: Ah, Seigneur, lui dit-il, je vous dois plus que la vie, & je vous remets le commandement de cette armée.

Quelques explications suffirent pour apprendre à Doristelle que Varamis, Roi de Mugal, ayant voulu soutenir les intérêts de son frère Cilinx, avoit rassemblé cette armée pour aller attaquer Rentig dans sa forteresse, & la délivrer; mais qu'étant forcé de traverser Loufachan, pour aller dans le Royaume de Kunitki, Doliston avoit refusé le passage à ses troupes, ayant voulu défendre son gendre, & qu'il avoit été forcé d'assiéger la capitale: Cilinx apprit aussi la juste punition de Rentig; des cris d'acclamations s'élevèrent autour de Cilinx & de Doristelle, & volant de bouche en bouche, ils parvinrent jusqu'au fidèle Oristal qu'ils virent bientôt accourir. Après les premiers momens qu'ils donnèrent au bonheur d'être réunis, Oristal précédé de deux héraults,

courut aux barrières de Loufachan qui lui furent ouvertes; & Dolifton ayant appris par lui ce grand événement, vint lui-même au-devant de Cilinx, & reçut Doristelle dans ses bras; il les conduisit tous dans son palais où peu de momens après on vint annoncer à ce Prince un Chevalier de Kunitki qui demandoit à lui remettre une lettre dont son Souverain l'avoit chargé pour lui. Le Roi de Kunitki rendoit compte à son ami, de la punition de Margafer & de celle de Rentig; il le prioit de lui pardonner la foiblesse qu'il avoit portée trop loin pour son indigne fils: il envoyoit de riches présens pour Doristelle dont il élevoit jusqu'au ciel les vertus & les charmes; il prioit son ami de la rendre heureuse en l'unissant à Cilinx, & lui demandoit des nouvelles de ces parfaits amans.

Dolifton fit part à toute sa Cour de la lettre du Roi de Kunitki; ce Prince déclara publiquement que Doristelle n'avoit jamais été que la victime des fureurs de Rentig, & qu'elle ne pouvoit être regardée comme étant sa veuve; son mariage ayant été dissous par la nature & déclaré nul par les loix: les noces de Cilinx & de Doristelle furent célébrées après cette déclaration; les acclamations & la joie publique qui sont les vraies fêtes des bons Rois, honorèrent celle des noces de ces heureux amans.

Brandimart & Fleur de-Lys, jouirent bien du bonheur de voir leurs amis heureux; Cilinx fut conduit à l'autel entre Doliston & Brandimart; Doristelle le fut par sa mère & par l'aimable Fleur de-Lys.

L'instant d'après celui qui les unit à jamais, & lorsque le Roi & la Reine de Loufachan recevoient les nouveaux époux dans leurs bras, on entendit un cri, & l'on vit un vieillard percer la foule, se jeter aux pieds de Doliston, & les baigner de ses larmes : permettez, Seigneur, lui dit-il, que dans ce jour d'allégresse publique, j'implore votre clémence, & que je vous demande votre protection auprès du Roi Monodant votre beau-père. Doliston fit relever le vieillard que la Reine reconnut alors pour un ancien Chevalier du Royaume d'Eleuth, nommé Dimar, qui mécontent de son Roi, s'étoit révolté contre lui, s'étoit joint aux Arabes du désert, les avoit conduits lui-même au château dans lequel on élevoit le jeune Prince Bramador, l'avoit enlevé des bras de ses gouvernantes, & l'avoit amené dans le désert après avoir pillé toutes les richesses rassemblées dans ce château. La Reine arrêta le Roi, son époux, au moment qu'il alloit accorder la demande de Dimar : Barbare, dit-elle à celui-ci, qu'as-tu fait de mon frère, & comment oses-tu recourir à la clémence du Roi mon père, après

l'avoir privé de tout ce qu'il avoit de plus cher ? Ah, Madame, lui répondit Dimar, croyez que j'ai fait du moins tout ce que j'ai pu pour réparer ce crime ; votre frère est en vie ; je le sauvai des mains des Arabes, je le portai chez le Comte de la Roche-Sauvage, & cet ancien & brave Chevalier qui n'avoit point d'enfans, fut frappé de sa beauté ; il le fut aussi de trouver, en le faisant déshabiller en sa présence, un riche collier dont l'attache s'étoit cassée au moment de son enlèvement ; ce collier avoit glissé dans ses habits & les voleurs Arabes ne s'en étoient point aperçus : j'ai su depuis que le Comte de la Roche-Sauvage ayant élevé ce jeune Prince sous le nom de Brandimart, regrette tous les jours sa perte, sachant qu'il est devenu l'un des plus célèbres Chevaliers de l'univers. Au nom de Brandimart, Doliston & toute sa famille jettent un grand cri ; la Reine prend la main de Brandimart, elle étend son autre bras, prête à l'embrasser, en s'écriant : Ah ! tout me dit que vous êtes mon frère ! Oui, s'écria Brandimart, mon cœur & ce collier me le prouvent également. A ces mots, il tire ce collier, & la Reine le reconnoît pour être semblable à celui qu'elle a conservé ; le Roi d'Eleuth en ayant fait faire trois semblables pour les trois enfans qu'il avoit alors : cette reconnoissance pénétra toute

cette heureuse famille de la joie la plus vive : Fleur-de-Lys seule eut peine à voir sans une secrète douleur, que son amant étoit reconnu pour un grand Prince : Hélas, dit-elle, comment pourrat-il me tenir tous les sermens qu'il m'a faits, & Monodant voudra-t-il recevoir une fille inconnue pour être l'épouse de son fils aîné ? Brandimart s'aperçut du trouble qui l'agitoit : Ah, chère Fleur-de-Lys, adorable compagne de mon enfance, c'est aux pieds des Autels, c'est en présence de toute cette auguste Cour, que je renoncerois plutôt à tous les biens, à tous les honneurs qui me sont rendus, qu'à l'amour fidelle qui m'unit à toi.

La Reine de Loufachan étoit trop noble & trop sensible, pour ne pas approuver les sentimens de son frère, & courant embrasser Fleur-de-Lys : Ah, lui dit-elle, que ne devons-nous pas à celle qui m'a rendu ma chère Doristelle ! Je perdrois trop à ne vous pas avoir pour ma sœur. Lorsque les premiers transports qui les agitoient furent un peu calmés, ils sortirent du temple, & retournèrent au palais : cette grande nouvelle se répandit dans toute la Ville de Loufachan, & parvint jusqu'au brigand qui demanda sur le champ qu'on le conduisît aux pieds de Doliston, & qui, dans son premier transport, ne put s'empêcher de s'écrier : Le Roi Monodant ne fera

pas le seul père heureux. Les gardes à ce seul mot, n'hésitent pas à mener le brigand au palais, ils lui laissent la liberté de se précipiter la face contre terre aux pieds de Doliston: Sire, dit-il, je viens vous apporter ma tête: je suis ce Furgiforque si renommé par ses brigandages; c'est moi qui frappé par l'éclat des pierreries qui brilloient sur les habits de la jeune Princesse Amathirse, l'enlevai des bras de ses gouvernantes: Et qu'en as-tu fait, malheureux? s'écria la Reine de Loufachan, en se levant avec précipitation? Ce Chevalier, lui dit-il, en lui montrant Brandimart, peut vous en donner des nouvelles plus sûres que personne, puisque j'apprends qu'il l'a dû connoître chez le Comte de la Roche Sauvage, auquel je la vendis alors. La beauté de cette jeune enfant m'ayant mis en droit de lui dire que c'étoit une fille Circassienne que les gens de ma troupe avoient enlevée au-delà des montagnes. Ah, Ciel, s'écrièrent à la fois la Reine, Doristelle & Fleur-de-Lys, le cœur palpitant de joie & de crainte! Aussi-tôt elles courent l'une à l'autre, la Reine entrouvre le corset de Fleur-de-Lys, jette un nouveau cri, & s'évanouit entre ses bras; on court, on les soutient toutes deux: la Reine d'une voix étouffée, & ne pouvant encore ouvrir les yeux, s'écrioit: C'est ma fille, c'est

ma fille. Brandimart éperdu embrasse ses genoux : Oui , Madame , s'écrie-t-il , nous avons été élevés tous deux par le Comte de la Roche-Sauvage qui lui donna le nom de la fleur dont la nature a mis l'empreinte sur son sein ; mais aurez-vous pitié d'un malheureux qui perdrait plutôt la vie que celle qu'il adore depuis que son cœur s'est ouvert au premier sentiment : Ah ! cher Brandimart , elle est à toi , lui dit Doliston , en prenant la main de Fleur-de-Lys , & la lui présentant : retournons au Temple , & que le même jour qui me rend mes enfans , assure leur bonheur , & mette le comble à ma félicité !

Dès le même jour qui suivit cette double alliance , toute la Cour de Loufachan partit pour le royaume d'Eleuth , dont la capitale qui portoit le même nom , n'étoit éloignée de Loufachan que de cinq jours de marche : ils furent fort étonnés , vers le milieu de la première journée , d'entrer dans un grand parc , & de voir un château superbe dont Doliston ni personne de sa suite n'avoient eu jusqu'alors aucune connoissance. Tout-à-coup de grandes grilles d'or s'ouvrirent , & la Fée Fébosile en sortit sur un char brillant de pierreries , ayant à ses côtés le Roi Monodant & le Prince Ziliant son second fils.

On imaginé sans peine quels furent les nouveaux transports de ces deux familles réunies : Mon frère , dit Doliston à Monodant , me pardonneriez-vous d'avoir osé , sans votre aveu , donner la main de ma fille à Brandimart ? Ah ! lui répondit Monodant , il l'eût dûe à Fleur-de-Lys , simple fille Circassienne ; & le comble de la félicité pour moi , c'est qu'il l'ait donnée à la Princesse de Loufachan. Fébosile , pour achever de mettre le comble à leur satisfaction , avoit envoyé des Génies obéissans à ses ordres enlever le Comte de la Roche-Sauvage , après l'avoir prévenu de l'heureux sort de ses deux élèves : ce bon & vénérable vieillard pensa mourir de joie entre les bras de Brandimart & de Fleur-de-Lys : il reçut les plus grands honneurs de Monodant & de Doliston qui ne pouvoient se lasser de lui marquer leur reconnoissance : les deux Rois pardonnèrent à Dimar & à Furgiforque , & les comblèrent de leurs bienfaits.

L'aimable Prince Ziliant avoit une trop belle âme pour être affligé que Brandimart étant son aîné , le privât de porter un jour la couronne d'Eleuth : Vous en êtes bien plus digne que moi , lui dit-il ; & d'ailleurs je vous avoue que plus épris que jamais des charmes de Morgane , il me seroit impossible de renoncer à mon amour

pour elle; je sens encore plus le bonheur d'en être aimé, depuis que Roland m'a tiré de son palais: la liberté que ce Paladin m'a rendue, me fait bien sentir aujourd'hui que les charmes & les sentimens de cette aimable Fée sont encore plus forts que ses enchantemens. Brandimart embrassa tendrement son frère, & l'assura que Fleur-de-Lys & lui ne se croiroient heureux qu'en partageant leur trône avec lui: l'un & l'autre le prièrent d'engager Morgane à leur accorder son amitié: Ziliant les assura que Morgane seroit déjà venue pour les féliciter, si sa bienfaisance ne l'avoit portée à voler jusqu'aux sources du Gange, pour y détruire l'enchantement de la fontaine de la Roche où Callidore & Ifolier languissoient depuis long-tems.

A peine la première clarté de l'aurore annonçoit le jour suivant, que toute la Cour fut très-surprise en croyant qu'un soleil nouveau précédoit celui qui devoit bientôt paroître; un groupe de nuages resplendissans d'une vive lumière, descendit dans la plaine, & ces nuages se relevant dans les airs, laissèrent voir un palais brillant d'or & de pierreries d'où Morgane sortit avec Ifolier & Callidore.

Dans le moment où Ziliant, Brandimart & Fleur-de-Lys courroient au-devant d'elle, Angélique & Roland arrivèrent dans la Cour du

Roi Monodant : Morgane & Fébosile étoient amies ; l'une & l'autre épuisèrent leur art pour embellir les fêtes qui durèrent pendant huit jours dans la Cour d'Eleuth ; elles ne furent interrompues que par les instances de Roland pour qu'il lui fût permis d'aller au secours de Charlemagne : le Paladin , d'ailleurs , brûloit d'envie d'amener Angélique en France , & rien ne put le retenir. Brandimart ne put se résoudre à laisser partir sans lui cet ami si cher , & Fleur-de-Lys seroit morte de douleur , si son père l'eût empêchée de suivre son époux. Les quatre amans reprirent donc ensemble le chemin de la France ; & traversant les vastes pays qui les en séparoient , ils arrivèrent dans ce royaume , où Charles faisoit rassembler des troupes de tous côtés , pour se mettre en état de résister à toutes les forces de l'Afrique qui se préparoient à l'attaquer , & pour secourir l'Italie prête à succomber sous les armes de Rodomont.

Dès le premier moment que Didier , Roi de Lombardie , avoit appris l'incursion que le redoutable Rodomont faisoit dans ses Etats , il avoit dépêché son plus fidèle Hérault à Charlemagne pour lui demander du secours ; & ce Prince connoissant toute l'importance de ne pas laisser pénétrer le Roi d'Alger en France , avoit envoyé le Duc Naymes de Bavière , comme le plus

plus ancien & le plus sage Général de son armée, à la tête d'un gros corps de Gendarmerie François; les plus renommés des Chevaliers qui le suivoient étoient ses quatre fils, le Comte de Savoie, & Guy Duc de Bourgogne; mais ce qui faisoit la principale force de ce secours, c'étoit la jeune & belle Bradamante, nièce de Charlemagne & sœur de Renaud : cette Guerrière s'étoit donnée aux armes, dès son enfance; elle égaloit presque son frère Renaud par sa force & par sa valeur, & son casque cachoit la plus charmante personne qui parât les bords de la Garonne & de la Seine.

Bradamante brûloit d'impatience de se trouver aux mains avec Rodomont qui passoit pour le Chevalier le plus redoutable de l'Afrique, & qui joignoit à la force de Milon le Crotoniate, l'avantage d'être couvert des armes impénétrables de l'impie Nembrod, chef de sa race. L'armée François descendoit dans le plus bel ordre sur les plaines de Lombardie, lorsque Rodomont l'apprit par les troupes légères qu'il avoit en avant de son armée : charmé d'avoir à combattre des ennemis dignes de sa valeur, il fait prendre les armes, & vole à leur rencontre: bientôt ils furent en présence, & Bradamante remarquant Rodomont à la richesse de ses armes, comme aux ordres qu'elle lui voyoit

donner, elle fortit des rangs, & la lance haute elle le défia : Rodomont courut sur elle avec impétuosité ; la guerrière perça son bouclier, mais sa lance se brisa sur la forte cuirasse de Nembrod ; celle du Roi d'Alger ne fit que glisser sur les armes de la guerrière : quoiqu'elle l'eût fait chanceler dans les arçons, il n'en fut que plus terrible ; & suivant sa pointe, il renversa Bérenger fils du Duc Naymes, & pénétra dans le front du premier escadron François.

Rodomont porte le plus grand désordre dans la Gendarmerie Française, il blesse plusieurs Paladins, il massacre tout ce qui tombe sous ses coups ; Bradamante revient en vain sur lui l'épée haute ; celle de Rodomont traversant le bouclier de la guerrière, se porte jusques sur l'encolure de son cheval qui tombe mort sous elle, & l'Africain continue les mêmes ravages, rien ne peut résister à ses coups : vainement de nouveaux escadrons viennent l'attaquer ; la foudre ne perce & ne brise pas plus facilement les sapins d'une forêt, que son épée meurtrière ne fait voler les casques & les brassards autour de lui ; l'épouvante se mettoit déjà dans l'armée Française, & le Duc Naymes étoit prêt à donner le signal de la retraite, lorsque Didier Roi de Lombardie, parut dans la plaine marchant en bon ordre à son secours.

Rodomont s'arrêta quelques momens, reforma ses escadrons, & fit un souris amer en voyant reparoître les Lombards qu'il avoit déjà battus; & dont il se promettoit une victoire facile; mais ses troupes ne conservèrent pas la même assurance, lorsqu'elles entendirent retentir le nom de Renaud de Montauban: ce Paladin accompagné de Dudon fils d'Ogier le Danois, ayant été séparé d'Astolphe qu'il avoit vu ravir par une Nymphé sur le dos d'une baleine, avoit appris en passant dans la Croatie, les ravages que les Africains faisoient dans le cœur de l'Italie, & déterminant Ottacier à se mettre à la tête de ses Croates, il étoit arrivé près de Pavie où Didier reformoit un nouveau corps pour défendre ses Etats.

Didier rassuré par le puissant secours qu'il recevoit, & plus encore par la présence de Dudon & du brave & renommé neveu de Charlemagne, n'avoit pas différé d'un moment pour venir attaquer le Roi d'Alger.

Les Africains ayant mis quelque tems à se reformer, les François eurent aussi celui de se remettre en ordre, & le Duc Naymes les contient en alte jusqu'à ce qu'il eût vu le succès de la première charge des Lombards, & le moment de faire attaquer sa troupe avec avantage.

Renaud & Rodomont s'étant remarqués mutuellement, lorsque les Lombards & les Africains n'eurent qu'à peu de distance, sortirent des rangs, & s'élancèrent l'un contre l'autre; leurs lances se brisèrent jusques dans leurs gantelets, sans qu'ils fussent ébranlés; mais le cheval de Rodomont ne put résister à la force & l'impétuosité de Bayard qui lui brisa les épaules d'un coup de poitrail & le fit rouler mort sur la poussière: Rodomont furieux d'avoir été renversé pour la première fois, se relève l'épée à la main; quoiqu'à pied, sa force prodigieuse le fait résister au choc des Chevaliers qui suivent Renaud; tous les cavaliers & les chevaux qui se trouvent à portée de ses coups, tombent morts de droite & de gauche, & l'épaisseur de cet escadron est séparée par l'espace couvert de sang que Rodomont forme autour de lui.

Renaud après avoir renversé le Roi d'Alger, poursuivoit sa pointe en faisant un massacre horrible des Africains: il perce leur armée, & revient se jeter au plus fort de la mêlée, pour achever leur défaite. Pendant ce tems, Rodomont, quoiqu'à pied, portoit le même désordre parmi les Lombards: le Duc Naymes s'en aperçoit, le montre aux Paladins qui l'entourent, & permet à quelques-uns d'eux de courir sur lui pour le faire prisonnier. Aynor est le premier qui

Joint le Roi d'Alger, & qui fond sur lui, dans l'espérance de le renverser; mais Rodomont se détournant un peu, résiste au choc du cheval, enlève Aynor des arçons, & sans quitter la jambe qu'il a saisie, il fait tournoyer en l'air le malheureux Aynor; il se sert de son corps comme d'une massue; il brise avec ce corps armé la tête des chevaux qui s'avancent sur lui; il renverse tout ce qu'il trouve à sa portée, & se forme un nouvel espace autour de lui dont les Lombards n'osent plus approcher.

Renaud qui vient de percer une seconde fois toute l'épaisseur de l'armée Africaine, voit ce spectacle horrible, & vole pour attaquer Rodomont; mais son grand cœur ne lui permet pas de profiter de l'avantage d'être monté sur Bayard, il en descend, & l'épée haute il court attaquer Rodomont.

C'est alors qu'on put voir tout ce que la force & la valeur peuvent montrer de plus terrible entre deux guerriers que l'honneur & la colère animoient; leurs armes à l'épreuve retentissent au loin de leurs coups; le casque de Nembrod, celui de Manbrin qui couvre la tête de Renaud, ont l'air de deux enclumes sur lesquelles les Cyclopes de Lemnos frappent à coups redoublés, & les têtes altières de ces fiers ennemis ploient à peine sous ces terribles atteintes.

Ce combat effrayant eût duré long-tems ; mais Bradamante ayant reconnu son frère à ses armes, ainsi qu'à Bayard qui renversoit les bataillons comme la faux tranchante abat les fleurs d'une prairie, cette guerrière n'avoit pu résister au desir d'embrasser son frère, & d'unir ses armes avec les siennes ; mais tandis qu'elle se faisoit jour au milieu des Africains, Renaud combattoit déjà Rodomont ; les flots d'Algériens qui fuyoient devant les coups de la guerrière, tombèrent sur le Roi d'Alger & le Paladin : tous les deux séparés malgré tous les efforts qu'ils faisoient pour se rejoindre, se vengent sur les bataillons ennemis à leur portée. Flamberge dans la main de Renaud, moissonne les Africains épouvantés : le carnage que Rodomont fait des Chrétiens les fait encore douter d'une pleine victoire, & les espaces que Rodomont savoit se faire autour de lui recommençoient à marquer la place où ce fougueux Sarrasin faisoit redouter ses coups : c'est dans l'un de ces momens qu'il apperçoit Bayard couvert du sang de ses soldats qu'il déchire avec ses dents, & dont aucun n'ose plus essayer de l'arrêter : Rodomont court, le saisit par la bride, & veut s'en emparer ; mais le terrible animal se cabre, met ses deux pieds sur ses épaules, & tel qu'un athlète des jeux Olympiques, il lutte contre Rodomont qui se défend en vain, il l'at-

terre sous ses pieds, le foule, le meurtrit, & l'empêche de se relever: trois fois Rodomont essaie de plonger son épée dans ses flancs; Bayard étoit invulnérable, & l'épée du Sarrafin ploie jusqu'à la garde, sans pouvoir le percer: Renaud arrive en ce moment, il rit d'abord de cette lutte singulière; Bayard animé par la présence de son maître, redouble ses atteintes, en poussant des hennissemens affreux. Renaud, trop généreux pour laisser périr un si grand guerrier sous ses coups: Arrête, mon cher Bayard, s'écrie-t-il, laisse-moi l'honneur de combattre ce brave Chevalier.

L'animal fée, docile à la voix de son maître, vient le rejoindre en bondissant. Le Roi d'Alger se relève avec peine, & marche en chancelant, son épée baissée, au Guerrier qui lui sauve la vie. Ton grand cœur & ta générosité, lui dit-il, m'apprennent bien que tu ne peux être un autre que Renaud: tu me vois maintenant sans défense; mais je n'accepte la vie que tu me laisses, qu'à condition que tu me promettras de te retrouver les armes à la main contre moi. Brave Prince, lui répondit Renaud, puisque le sort veut que nous soyions ennemis, j'accepte le combat que tu me proposes, & je te donne rendez-vous dans un mois au perron de Merlin dans la forêt des Ardennes. A ces mots les deux Guerriers se

Y iv

séparèrent, pénétrés d'estime l'un pour l'autre; & tous les deux firent sonner la retraite des deux parts. Rodomont fit rapprocher son armée de la mer, abandonna la Lombardie pour se porter sur les côtes de France, & Renaud & Dudon furent rejoindre le camp françois où Bradamante arriva bientôt pour ferrer dans ses bras un frère si tendrement aimé.

Renaud avoit choisi la forêt des Ardennes pour son rendez-vous avec Rodomont, pour s'approcher de Trèves où Charlemagne avoit été dans le dessein de contenir les Saxons & les peuples de la basse Germanie, qui toujours prêts à se révolter, avoient essayé de se rassembler & de tenter un nouvel effort dans un tems où la France étoit menacée de l'incursion que les Africains se préparoient à faire. La présence de Charles éteignit facilement cette nouvelle rébellion; & de plus grands intérêts le rappellèrent bientôt dans ses Etats, quelques barques génoises ayant donné l'avis que la flotte d'Agramant étoit prête à mettre à la voile.

L'Empereur d'Afrique n'avoit retardé l'exécution de ses projets, que par l'opposition de ses Sujets & de plusieurs Rois ses vassaux, qui frappés de ce que le Roi des Garamantes avoit dit en mourant, refusaient de prendre les armes : il attendoit avec impatience le retour de Brunel.

dans l'espérance que ce subtil larron réussiroit à voler l'anneau d'Angélique, & que, par la puissance de cet anneau, l'enlèvement de Roger deviendrait moins difficile. Il pressoit cependant l'équipement de la puissante flotte dont il avoit besoin pour passer la mer.

Un soir, en revenant du port de Biferte, Agramant vit tout-à-coup paroître Brunel : il questionne ce nain avec crainte ; mais il voit briller la joie dans ses yeux : Brunel tout-à-coup disparaît à ceux de l'Empereur ; l'instant d'après il se sent ferrer les genoux, & Brunel qui les embrasse redevient visible à l'instant. Voilà l'anneau que vous desirez, dit-il en lui présentant celui d'Angélique ; j'ai fait plus, j'amène pour monter Roger le cheval de Sacripant ; & ce cheval auquel j'ai donné le nom de Frontin, est le meilleur qui soit dans tout l'Orient. J'ai même eu l'adresse d'enlever l'épée du Paladin Roland pour armer le jeune Prince dont vous desirez le secours. Quoi ! mon cher Brunel, s'écria l'Empereur, la célèbre Durandal seroit dans tes mains ? Vraiment, repartit Brunel, celle-ci qui se nomme Balisarde est bien supérieure à la première, puisque sa trempe est encore plus fine, qu'elle a le pouvoir de couper toutes les armes enchantées, & qu'elle peut donner la mort à Roland même. Agramant transporté de joie, court chercher une

couronne d'or, la pose sur la tête informe du nain en lui disant : Je te fais Roi de Tingitane.

Quoique le généreux Agramant eût une secrète horreur dans l'âme contre Brunel qu'il ne regardoit que comme un vil scélérat, ce même sentiment, qui porte la plupart des Princes à prodiguer des récompenses à ceux qu'ils méprisent secrètement, lorsqu'ils ont profité de leur bassesse & de leurs crimes, lui fit élever Brunel au rang des Rois, & l'admettre dans le grand Conseil où les Rois & ses vassaux furent bientôt rassemblés, par ses ordres.

Agramant leur fit voir l'anneau, Frontin & Balifarde, & leur demanda leur avis sur les moyens de s'emparer de Roger, & de le tirer du château d'Atlant. Les Etats de Malabufer, Roi du Fisan, étoient les plus voisins des monts de Carène; il prit la parole, & soutint que quoiqu'il eût souvent parcouru le pied de ces montagnes, il n'avoit jamais vu de château sur leur cime : Agramant ne crut pas devoir s'arrêter à cette objection; & muni de l'anneau d'Angélique, il marcha lui-même à la tête des trente-deux Rois & de sa Cour vers les monts de Carène, pour y chercher la retraite de l'Enchan-teur.

Malabufer, qui marchoit en avant, fut le pre-

mier à découvrir le château, l'anneau d'Angélique ayant le pouvoir de dissiper l'illusion qui l'avoit dérobé jusqu'alors à tous les regards. Mais Agramant & tous les Rois reconnurent que ce château fabriqué d'un acier poli, & resplendissant de lumière, étoit situé sur la cime d'une montagne isolée, dont les flancs composés d'une roche dure & polie étant presque perpendiculaires de tous côtés, ne présentoient aucune route, & ne laissoient aucun espoir de pouvoir s'élever jusqu'à son sommet.

Brunel eut encore le mérite de les empêcher de désespérer de la réussite : Ce n'est que par l'adresse, leur dit-il, que vous pourrez vous rendre maîtres de Roger. Faites promptement préparer un tournoi; le grand cœur de Roger ne lui permettra point de voir ce spectacle avec indifférence, & c'est ainsi qu'il vous sera possible de l'attirer dans la plaine.

Agramant ne balança pas à suivre le conseil de Brunel, & formant deux troupes de plusieurs quadrilles, il se mit à la tête de l'une, & pria Sobrin de commander l'autre. Les premières joutes que Roger apperçut du haut du château d'acier, excitèrent son admiration & ses desirs : le feu qui brilloit dans ses yeux coloroit aussi ses joues d'une vive rougeur : Ah, mon père, s'écrie-t-il aussitôt, en serrant le vieux Atlant

dans ses bras ! descendons de grace dans la plaine ; allons observer de plus près le combat de ces Chevaliers. Atlant refusa long-tems , connoissant le danger de la complaisance qu'il auroit pour son élève ; mais il est difficile de résister aux instances de la jeunesse : le vieux Atlant se rendit à celles de Roger : il le connoissoit assez vif , assez audacieux pour se laisser glisser le long de la roche , comme il l'en menaçoit : il descendit donc avec lui par un escalier taillé dans le roc qui n'étoit connu d'aucun habitant du château.

L'adroit Brunel qui se promenoit , monté sur Frontin , au bas de la roche , la vit s'ouvrir , lorsqu'Atlant & Roger en sortirent : la belle & noble figure du jeune Roger , fit connoître à Brunel que c'étoit celui que l'Empereur desiroit si vivement d'enlever à l'Enchanteur.

Brunel aussitôt fait caracoller Frontin , & lui fait déployer toute sa force & son adresse : Mon ami , dit Roger au Roi de Tingitane qu'à sa mauvaise mine il prit pour un marchand de chevaux , que je te serois obligé , si tu voulois me vendre ce beau cheval. En tout autre tems , répondit Brunel , j'aurois pu m'en accommoder avec vous ; mais dans ce moment il m'est trop nécessaire : quoique petit , poursuivit-il , j'ai de l'honneur & du courage ; il faudroit être bien lâche pour rester oisif & tranquille , lorsque no-

tre grand Empereur Agramant que vous voyez s'exercer dans la plaine avec ses Chevaliers, va passer incessamment en France à la tête de trente-deux Rois & de la plus belle armée qui jusqu'ici soit sortie de l'Afrique: jamais une guerre si glorieuse ne fut entreprise en l'honneur du saint Prophète; jamais tant de lauriers ne furent offerts à remporter aux Chevaliers Africains; & jusqu'aux mères les plus tendres regarderoient leurs enfans comme vils & déshonorés, s'ils ne suivoient pas leur Empereur. On imagine sans peine à quel point le jeune & bouillant courage de Roger fut ému par ce récit: Vous êtes un barbare, dit-il à l'Enchanteur, vous êtes un ennemi du saint Prophète, si vous vous refusez à mes desirs: ah, mon ami, continue-t-il en s'adressant à Brunel, rends-moi la vie, & si tu ne veux pas me vendre ton cheval, prête-le moi pour quelques momens. C'est autre chose, dit Brunel, il seroit même possible que je vous le donnasse ainsi que les plus belles & les plus riches armes que je tiens de mon père, & qui sont trop grandes pour moi, si je croyois que vous voulussiez vous rendre utile à mon Empereur; car je me rends justice; fait comme je le suis, je ne peux être d'un grand secours, & si vous vouliez me remplacer, non-seulement je pourrois vous donner mon cheval & mes armes, mais aussi

cette belle épée, la meilleure qui soit dans l'univers. A ces mots, il fit briller Balifarde. Ah, je te le jure, dit Roger, sans consulter davantage Atlant, & même sans le regarder. Brunel ne perd pas un moment, lui montre sur un buisson les riches armes dont il vient de lui parler; il l'aide à s'en couvrir, ceint Balifardé à son côté, & Roger s'élance d'un seul saut sur Frontin. Atlant baigné de larmes, & sachant qu'il ne peut résister aux décrets du destin, gémit en voyant partir son élève qui vole pour se jeter dans le plus épais du tournoi.

Dans ce moment le parti de l'Empereur avoit du désavantage; Roger reconnut le Souverain des autres Rois; au croissant de diamans qui surmontoit la couronne de son casque: il vole à son secours; il le dégage de quatre Rois prêts à le prendre prisonnier; nul cheval ne peut résister au choc de Frontin; nul Chevalier ne peut supporter les coups pesans de Balifarde: le parti d'Agramant reprend le dessus, le parti contraire ne fait plus qu'une foible défense. Un Chevalier de ce parti, nommé Bardulaste, remarque que c'est un inconnu qui remporte le prix du tournoi: piqué de lui voir renverser de deux coups de Balifarde deux de ses parens qui s'opposent à ses efforts, il a la lâcheté de porter un coup de pointe au défaut

des armes de Roger, & lui fait une blessure profonde dans le côté. Roger se retourne furieux de cette trahison & d'un acte pros crit dans les tournois : il veut en punir Eardulaste qui n'ose lui tenir tête, & qui fuit à toute bride du côté de la roche d'Atlant. Roger le poursuit, & monté sur le léger Frontin il le joint & lui fait voler la tête ; cependant la douleur que lui fait sa blessure, & son sang qu'il voit couler à gros bouillons l'obligent d'avoir recours au vieux Atlant qu'il a laissé près de la porte qui donne accès dans la roche. Atlant gémit de voir son élève couvert de son sang ; & quoiqu'il l'arrête, & qu'il ferme sa blessure avec une seule goutte d'un baume précieux, il lui dit que ses jours sont en danger, & lui fait de longues représentations sur son imprudence de s'être exposé si témérairement. Pendant ce tems, les Chevaliers opposés à l'Empereur lui cèdent l'honneur du tournoi, se dispersent dans la plaine, & deux ou trois, pour éviter d'être faits prisonniers, s'enfuient du côté de la roche d'Atlant.

Les Chevaliers trouvent le corps de Bardulaste, & voyent Brunel tenant dans ses mains l'épée de ce malheureux Chevalier qu'il vient de ramasser ; ils l'arrêtent, le conduisent à l'Empereur, qui connoissant Brunel pour être capable des plus lâches perfidies, & le détestant dans

son cœur, ne balance pas à le condamner à mort, le fait attacher à la queue d'un mauvais cheval, & commande qu'on aille le pendre près de la roche d'Atlant, pour le punir d'avoir promis en vain qu'il en feroit descendre Roger.

On exécute la Sentence; on traîne Brunel près de la roche: c'est en vain qu'il remplit l'air de ses cris, le bourreau s'apprête à lui passer le cordeau fatal. Roger guéri de sa blessure, entend les cris de Brunel, s'élance sur Frontin, court à son secours, renverse le bourreau, le délivre, & présentant la pointe de Balifarde aux Chevaliers qui venoient voir le supplice de ce larron: Arrêtez, leur dit-il, cet homme est innocent; je vais moi-même le conduire à votre Empereur, & je le prends sous ma garde. Les Chevaliers reconnoissant Roger pour être celui qui vient de remporter l'honneur du tournoi, ne s'opposent point à son dessein, & Roger s'avance vers Agramant qui pouvoit voir de loin tout ce qui se passoit au pied de la roche: Grand Empereur, lui dit Roger d'un air fier, quoique respectueux, cet homme n'est point coupable je lui dois de la reconnoissance, & je le prends sous ma garde. Ce Chevalier, dont on le croit meurtrier, vient d'être puni de ma main; il m'a blessé lâchement d'un coup de pointe, malgré la loi sévère des tournois: il méritoit la mort;

&c

& si quelqu'un de votre armée ose soutenir le contraire, je le défie. Alors il montre à l'Empereur ses armes & son côté qui sont encore tout couverts de son sang. Personne n'élève sa voix, pour prendre le parti de Bardulaste: Généreux Guerrier, lui dit Agramant, la vengeance que vous avez tirée d'un lâche, est juste, & personne n'est en droit de vous reprocher sa mort, mais Brunel ne la mérite pas moins pour n'avoir pas tenu la parole qu'il nous avoit donnée; il avoit juré sur sa tête d'attirer Roger du château d'Atlant & de nous amener ce jeune héros auquel la destinée promet la défaite des Chrétiens & des palmes immortelles. Hélas, Seigneur, cria le malheureux Brunel d'une voix tremblante, qu'avez-vous donc à me reprocher? & pouvez-vous avoir l'injustice & la barbarie de vouloir ma mort au moment même où je vous remets le brave Roger entre vos mains? Ah, Ciel! est-ce bien vous, Roger, s'écria l'Empereur en lui tendant les bras? Roger saute à bas de Fronzin, délace son casque, laisse voir sa figure céleste, & court embrasser la jambe d'Agramant: Oui, c'est moi, Seigneur, qui suis Roger, & qui brûle d'impatience d'employer mon bras & ma vie pour votre service. L'Empereur l'embrasse tendrement: un murmure agréable & flatteur pour Roger, s'élève parmi les Rois assemblés;

L'Empereur le fait remonter à cheval, le place à sa droite, & l'emmène en son palais : il n'oublie pas de rendre justice à Brunel, & l'honore d'une chaîne de pierreries qu'il passe lui-même à son col.

Au moment où l'Empereur arriva dans son palais, Roger se jettant à ses pieds, lui dit qu'il ne se croiroit digne de le suivre, que lorsqu'il auroit reçu l'honneur d'être armé Chevalier de sa main ; ce fut sur le seuil même du palais qu'Agramant lui donna l'accolade, & lui chaussa l'éperon : mais à l'instant même où l'Empereur le tenoit dans ses bras, un tourbillon impétueux se fit entendre ; le vieux Atlant de Carène parut tout-à-coup près d'eux, ses cheveux blancs étoient hérissés, & ses yeux étoient couverts de larmes : Tu me prives de mon élève, Agramant, s'écria-t-il, & mon pouvoir ne peut aller contre les arrêts du Destin : oui, Roger couvrira les bords de la Seine, de morts & de mourans, & son bras te rendra d'abord vainqueur de la France ; oui, la plus illustre race doit naître de ce héros ; mais apprends que ce que tu crois faire pour la gloire du Prophète, tournera dans la suite contre sa religion : apprends que Roger vaincu par l'amour, se fera Chrétien, & que les plus redoutables ennemis de notre sainte loi sortiront de sa race ; apprends de plus, ajouta-

fit-il en poussant un long gémissement, que mon cher Roger sera trahi par des lâches qui lui donneront la mort, & frémis toi-même sur le sort qui t'est préparé ?

Atlant disparut à ces mots ; & quoique la fatale prédiction portât la consternation dans les âmes, elle fut bientôt dissipée par la présence de Roger.

Agramant plein de cette audace que la jeunesse porte jusqu'à la témérité, ne voulut trouver dans tout ce qu'Atlant venoit de dire qu'une ruse de plus pour retenir son élève ; & Roger qui préséroit de vivre peu d'années avec gloire à de longs jours passés dans un honteux repos, fut le premier à presser Agramant d'accomplir la brillante entreprise qu'il avoit projetée : les Rois qui s'étoient d'abord refusés à le suivre d'après la déclaration que le Roi des Garamantes avoit faite en mourant, furent les plus vifs à presser. l'Empereur de hâter son départ, & peu de jours après la grande flotte Africaine mit à la voile.

Nous avons déjà dit que l'ingrat Marsile avoit fait l'alliance la plus étroite avec Agramant, & qu'espérant partager les belles Provinces de France avec lui, son armée devoit se réunir à la sienne : son Envoyé secret avoit ordre de l'avertir, dès que le départ d'Agramant seroit déterminé, & de dire à cet Empereur qu'il pou-

voit aborder en Espagne , & suivre la route qu'il alloit lui tracer , en attaquant Bayonne , le Roussillon & le Languedoc : une corvette légère partit aussitôt pour avertir Marfile , qui sur le champ se mit en marche de Barcelone , tandis que Ferragus & le brave Isolier ses deux fils rassembloient sous Pampelune un gros corps qui devoit se joindre au sien.

Tandis que la flotte d'Agramant se prépare à mettre à la voile , le Berni s'occupe de Renaud de Montauban , & reprend le fil de l'histoire de ce Paladin au moment où sa générosité vient de sauver Rodomont des atteintes de Bayard , & où ces deux braves ennemis se sont donné rendez-vous au bout d'un mois dans la forêt des Ardennes. Renaud ne laissa jouir qu'un jour sa sœur Bradamante du plaisir de le revoir ; il laissa sous son commandement ce qu'il avoit de François avec lui , & s'éloignant de Dudon & d'Ottacier , il partit seul pour aller rejoindre Charlemagne à Trèves où la vigueur & la vâtesse de Bayard le portèrent en peu de jours. Charles n'eut pas le courage de reprocher à son neveu Renaud une si longue absence : cet aimable Paladin lui parut également soumis & zélé pour lui : les services qu'il venoit de lui rendre en Italie , n'étoient pas moins utiles & glorieux pour ses armes ; il prévoyoit de plus

ceux qu'il auroit bientôt à lui rendre. Renaud passa près d'un mois dans sa Cour, mais voyant approcher le tems du rendez-vous que Rodomont & lui s'étoient donné, il partit une nuit pour se rendre dans la forêt des Ardennes; il parcourut inutilement cette forêt pendant quelques jours.

Un soir, fatigué de sa longue recherche, il s'endormit sur les bords fleuris d'une fontaine, & bientôt son esprit fut agité par l'impression d'un songe; il lui sembla voir danser près de lui trois jeunes Nymphes à demi nues qui répandoient des fleurs sur un jeune enfant d'une rare beauté; l'enfant répondoit à la cadence de leurs pieds légers, par le battement de ses ailes; quelquefois elles se penchoient en rond sur lui, faisant semblant de l'attacher avec leurs guirlandes; la plus téméraire étoit arrêtée par un baiser qu'elle recevoit en rougissant, mais auquel l'infant d'après elle s'exposoit encore. Renaud étoit déjà vivement ému par ce charmant spectacle, lorsque tout-à-coup les Nymphes interrompirent leur danse, & parurent le regarder avec indignation: N'est-ce pas là, dit l'une d'elles, ce Paladin rebelle à l'amour, & dont l'ame insensible fait soupirer vainement la beauté qui nous ressemble le plus. A ces mots, les trois Nymphes l'entourent, le frappent de leurs guirlandes;

le jeune enfant prend une tige de lys, & la fait tomber sur le casque de Membrin; les armes impénétrables de Renaud ne l'empêchent point de sentir vivement ces atteintes; bientôt il est obligé de leur crier merci. Je n'en accorde jamais, répond l'enfant (en faisant un ris malin.) & tu subiras encore plus la punition de ton indifférence. A ces mots, Renaud voit les trois Nymphes déployer des ailes pareilles à celles de l'enfant; tous les quatre s'élèvent dans les airs, disparaissent entre les rameaux des arbres, en laissant après eux des sillons de lumière.

Renaud agité par ce songe, se réveille le front humide, & la poitrine embrasée; il détache son casque, le plonge dans les eaux de la fontaine pour apaiser le feu qui le dévore; c'étoit celle de l'amour. A peine cette eau brûlante a-t-elle touché ses lèvres, qu'Angélique reparoit à son souvenir avec tous ses charmes, & les mortels regrets déchirent son cœur: il reconnoît ces mêmes gazons, cette même place où la belle Princesse du Cathay l'a prévenu par les discours les plus tendres; il se rappelle les coupables dédains dont il a payé tant d'amour; il se fait une peinture si vive du bonheur qu'il a perdu par sa faute, que, pénétré de désespoir, il verse un torrent de larmes; il baise cent fois les gazons que le beau corps

Angélique a foulés, & tout ce qu'il fait pour soulager sa peine, ne fait que redoubler la fureur de ses regrets & de ses desirs. Plein des nouveaux transports qui l'agitent, il vole à Bayard, & part, avec le dessein de chercher Angélique, d'expier sa faute à ses pieds, & d'y mourir s'il la trouve inflexible. Il marche quelque tems dans la forêt, & découvre, à l'extrémité d'une longue route, une Dame accompagnée d'un Chevalier, qui tous deux marchent en s'approchant de lui; c'étoit Angélique & Roland; ils s'étoient séparés à Metz de Brandimart & de Fleur-de-Lys, & Roland pressé de rejoindre son oncle, traversoit les Ardennes pour se rendre, & conduire Angélique à sa Cour.

Peu de momens auparavant, Angélique en entrant dans cette forêt, s'étoit rappelée la cruelle indifférence & tous les charmes de Renaud : C'est dans cette même forêt, se disoit-elle en soupirant, que le cruel a dédaigné mon amour; fatale passion, ajoutoit-elle, ne pourrai-je donc jamais t'éteindre, puisque tu ne peux faire mon bonheur ! Une fontaine qui se trouva dans ce moment en son chemin, la fit souvenir de celle sur les bords de laquelle elle avoit trouvé Renaud endormi, & ses beaux yeux rougirent & se remplirent de larmes : craignant que Roland ne s'en aperçût, elle descendit de son palefroi, & cou-

rut à la fontaine pour rafraîchir ses yeux & se défaltérer. Hélas! les eaux glacées de cette source ne devoient faire que trop d'effet sur elle. Arrête, Angélique, arrête, s'écrie le bon Archevêque Turpin, dans cet endroit de son récit; arrête, infortunée! Renaud t'adore en ce moment, & toute la gloire que tu peux tirer de ton indifférence, ne vaut pas une seule des faveurs que te peut prodiguer l'amour. Il n'est plus tems; déjà le froid mortel de ces eaux a glacé le cœur d'Angélique; déjà Renaud se peint à ses yeux non-seulement comme un ingrat, mais aussi comme le plus odieux des mortels; elle déteste sa foiblesse pour lui; son désir n'est plus de se sentir doucement serrée entre ses bras; mais de voir couler tout le sang de ce Paladin à ses pieds.

C'est dans ces sentimens qu'Angélique poursuivoit sa route avec Roland, lorsque Renaud s'approcha d'eux en marchant dans la même route; ils ne pouvoient encore le reconnoître, il étoit trop loin de leur idée; mais les yeux d'un amant, toujours plus perçans, firent bien plutôt reconnoître par Renaud, celle dont l'idée alors étoit pour lui toujours présente: Renaud s'élance de toute la vitesse de Bayard, joint Angélique, & se jette à ses pieds, en lui criant merci, convenant qu'il mérite la mort, &c. &c.

conjurant les yeux pleins de larmes d'avoir pitié de son repentir. Angélique indignée & saisie d'horreur, détourne ses regards, & Roland courroucé des propos de son cousin, s'écrie : Arrête , Renaud , & songe que tu parles devant Roland qui ne peut ni ne doit souffrir tes discours & ton manque de parole.

Ah ! mon cousin , s'écria Renaud , confus d'un reproche qu'il avoit mérité ; ah ! Roland , puisque tu connois le pouvoir de l'amour , tu sçais par toi-même qu'il m'est impossible de t'obéir. Roland , dont la colère s'étoit animée par degrés , étoit prêt à charger Renaud , lorsqu'il y fut déterminé par Angélique elle-même : Ah ! cher Comte , lui cria-t elle , délivrez-moi de cet objet odieux ; & songez que je me suis mise librement sous votre garde. Roland alors s'avancant sur Renaud avec des yeux menaçans : Tu viens d'entendre , lui dit-il , ce qu'on exige de moi , obéis , & ne me force pas de t'y contraindre par les armes. Renaud ne lui répond qu'en s'élançant sur Bayard , & tirant la redoutable Flamberge ; Roland oppose Durandat à ses coups : bientôt l'air retentit au loin de ceux que ces deux fortes épées portent sur les armes des deux Paladins. Angélique est effrayée ; mais ne craignant déjà plus que pour les jours de Roland , que le courage de Renaud peut mettre en danger , elle

fuit dans la forêt de toute la vitesse de son palefroi.

Ce même jour Charlemagne étoit sorti de Trèves pour se promener avec les premiers de sa Cour dans la belle & vaste forêt des Ardennes. Olivier, qui s'étoit avancé de la longueur d'une route, rencontra la belle Angélique, la reconnut, & lui demanda quelle étoit la cause de sa terreur : Hélas ! dit-elle, je me rendois à Trèves sous la conduite de Roland, lorsque nous avons rencontré Renaud : le peu de charmes, qui m'est si fatal, les a rendus depuis long-tems rivaux ; ils sont aux mains, & vous pouvez même entendre retentir la forêt des coups qu'ils se portent.

Olivier conduisit promptement Angélique près de Charles, qui sachant que c'étoit la Princesse du Cathay, la reçut avec les plus grands honneurs. Ce sage Prince connoissant tout le danger d'exposer les charmes d'Angélique aux yeux des Paladins de sa Cour, sans qu'elle fût sous une sûre garde, la remit sous celle du vieux Duc Naymes de Bavière, & le bruit des coups terribles que Roland & Renaud se portoient paroissant encore redoubler, il courut lui-même avec quelques Paladins pour les séparer.

La présence de l'Empereur arrêta les combattans ; tous les deux se reculèrent d'un pas, &

baissèrent la pointe de leurs épées. Charles n'employa point la sévérité d'un Souverain en leur parlant : Mes chers neveux, leur dit-il, quelle fureur vous porte à répandre un sang si précieux ! Songez que vous le devez à la religion, à votre patrie que les Infidèles veulent détruire. Réunissez-vous dans les bras d'un oncle qui vous aime ; suspendez au moins vos débats, & rapportez-vous-en à ma sagesse comme à ma tendre amitié pour les accorder. Roland & Renaud n'hésitèrent pas ; tous les deux vinrent en rougissant embrasser les genoux de l'Empereur, qui leur dit qu'il avoit remis la Princesse du Cathay sous la garde du vieux & respectable Naymes, & que lorsque les ennemis de la foi seroient repoussés, cette Princesse seroit le prix de celui des deux que le Conseil des Pairs jugeroit l'avoir le mieux méritée. Roland crut devoir souscrire à cet accord ; Renaud s'y détermina de même, espérant toujours qu'un retour de tendresse ramèneroit à lui le cœur de celle qu'il adoroit.

On a vu que Renaud avoit attendu vainement le Roi d'Alger dans la forêt des Ardennes : ce Prince avoit été long-tems à se remettre des cruelles atteintes qu'il avoit reçues de Bayard, & ses reins & ses épaules foulées & meurtries avoient été plus d'un mois sans pouvoir supporter le poids de ses armes. Il partit dès qu'il

put monter à cheval; & passant par Genève, il entra dans les Ardennes, priant son Prophète de le faire arriver à tems, pour y rejoindre Renaud; il en eut l'espérance dès le premier jour, en rencontrant un Guerrier de la plus haute apparence; mais il connut bientôt qu'il s'étoit trompé, ne le voyant pas monté sur Bayard dont il conservoit un cruel souvenir. L'un & l'autre se saluèrent: Ferragus, fils du Roi Marfile, étoit le Chevalier inconnu que le hasard fit rencontrer à Rodomont; tous les deux occupés d'une recherche différente, ne pensèrent point à se provoquer à la joute, suivant un usage assez commun alors. Rodomont lui désigna Renaud, Ferragus lui peignit Angélique; & tous deux se demandèrent mutuellement si le hasard les leur auroit fait rencontrer. Ils ne purent s'en rien apprendre, & continuèrent leur route en parlant de l'entreprise d'Agramant. Ferragus occupé de son amour pour Angélique, dit à Rodomont qu'il étoit fort heureux de n'avoir point vu cette Princesse à laquelle rien ne pouvoit résister. Vous pouvez en juger par moi-même, continua Ferragus, j'étois fortement épris de Doralice, fille de Stordilan Roi de Grenade: mais depuis que j'ai vu la charmante Angélique je me sens entraîné malgré moi sur ses pas, & ce n'est que par bienséance que je vais retour-

ner à Grenade pour achever de me dégager des foibles liens qui m'arrétoient. Ne l'espère pas , lui répondit Rodomont en fureur. J'adore la Princesse Doralice; il me suffit que tu l'aies aimée pour que je te traite en ennemi. Parbleu, dit Ferragus, je ne demande pas mieux; & puisque tu le prends sur ce ton-là, je te déclare que quoiqu'Angélique soit plus belle que Doralice, je veux persister dans mes premières amours. La seule réponse de l'impétueux Rodomont fut de mettre l'épée à la main, & les deux Guerriers se chargèrent avec fureur.

Le combat entre deux Chevaliers de cette force & de ce courage, étoit terrible, & duroit déjà depuis long-tems, lorsqu'il fut interrompu par l'arrivée d'un Courier qui les prenant pour des Chevaliers François, leur dit qu'au lieu de se battre, ils feroient beaucoup mieux de courir au secours du Duc Aymon que le Roi Marfile assiégeoit dans Montauban après avoir défait l'avant-garde de l'armée Française: en achevant ces mots, le courier piqua vers Trèves & les laissa riant tous deux de sa méprise. Ma foi, dit Ferragus, je trouverois bien plus sensé d'aller tous les deux nous joindre au Roi mon père, & presser la prise de Montauban, que de nous battre ici sans sujet, & pour un moment d'humeur. J'y consens de toute mon ame, dit

Rodomont ; & puisque je suis sûr que vous n'êtes plus mon rival, je ne trouve plus de raison que de vous estimer & vous désirer pour ami. Les deux Princes s'embrasèrent à ces mots, & prirent ensemble le chemin de Montauban, pour aller se joindre à l'armée Espagnole de Marfile.

Le Courier ayant poursuivi sa route, porta l'allarme dans la ville de Trèves : Charles en partit promptement avec ses Paladins & quelques troupes d'élite pour aller au secours du Duc Aymon ; mais s'étant détourné pour faire marcher les troupes qu'il avoit rassemblées dans la Touraine, Rodomont & Ferragus joignirent Marfile plusieurs jours avant que Charles arrivât à portée de Montauban à la tête de son armée.

Charles ayant rassemblé ses forces, s'approche des lignes que Marfile a fait élever autour de Montauban ; les Espagnols en sortent pour présenter la bataille à Charles, qui déclare à ses deux neveux, en présence des Paladins, que la main d'Angélique sera le prix de celui des deux qui rendra les plus grands services au Saint-Empire. Ces deux armées se chargent avec fureur, le combat dure tout le jour & se renouvelle le lendemain. L'armée de Marfile court le risque d'être entièrement défaite, malgré les efforts de

Rodomont & des deux fils de Marsile, Ferragus & le brave Ifolier : Agramant vient au secours de Marsile à la tête de son armée & conduisant le jeune Roger avec lui ; ce Prince rétablit le combat qui devient plus furieux que jamais ; Roland & Roger se trouvent aux prises ensemble ; Atlant qui veille toujours sur les jours de son élève, trompe Roland par un prestige, qui fait voir à ce Paladin, Charles en danger de perdre la vie, & Renaud le corps traversé d'une lance, qui lui demande du secours ; Roland trompé par l'illusion des fantômes qu'Atlant présente à ses yeux, abandonne son combat avec Roger pour aller au secours de son oncle ; ces fantômes l'éloignent du champ de bataille, & disparaissent tout-à-coup. Roland se trouve alors sur le bord d'une fontaine large & profonde ; il voit briller au fond de ses eaux un palais couvert d'or & de diamans ; ce Paladin ayant éprouvé les enchantemens de Morgane & de Dragontine, ne doute point que Charles ne soit retenu dans ce palais ; son grand cœur & le desir de mériter Angélique, le détermine à se jeter tout armé dans la fontaine.

Pendant ce tems, Roger étonné d'avoir vu Roland quitter le combat, ne peut croire que ce soit un manque de courage qui l'éloigne ; il se jette sur les Chrétiens, il en fait un massacre

horrible : Olivier dans la mêlée, lui porte en passant un coup terrible sur son casque, qui l'étourdit ; Griffin, l'un des Mayençois, prend ce tems pour le désarçonner d'un coup de lance ; Roger se relève, poursuit Griffin pour s'en venger, & quoiqu'à pied, il est prêt à joindre ce traître qui n'ose lui faire face, & qui crie à Renaud de le secourir : ce Paladin a la générosité de sauver la vie au lâche Mayençois en se mettant entre deux, & voyant Roger à pied, il a de plus celle de descendre de Bayard pour le combattre ; mais des flots de combattans séparent bientôt ces deux Guerriers : Agramant continue de remporter l'avantage sur l'armée de Charles dont les deux aîles sont ébranlées ; mais avant de parler de la fin de cette bataille mémorable, le Berni s'interrompt dans son récit pour parler de Mandricard.

Ce Prince, dit le Berni, s'étoit porté d'abord contre les Etats du Cathay pour venger la mort d'Agrican son père ; mais Galafron l'ayant apaisé, Mandricard entend dire que la Fée Andronique conserve dans un palais enflammé les armes d'Hector, & part aussitôt pour en faire la conquête.

Mandricard surmonte tous les obstacles ; il s'empare des armes d'Hector, il désenchante Gradasse, les deux frères Griffon le Blanc, & Aquilant le Noir ;

Noir; Andronique, en le couvrant elle-même des armes d'Hector, lui dit que depuis qu'Enée s'en servit contre Turnus, cette épée est passée dans les mains de plusieurs Héros célèbres, & qu'étant tombée entre celles du brave Almont, Roland a fait la conquête de cette épée, nommée Durandal, en le faisant tomber sous ses coups: Mandricard jure alors de ne point porter d'épée, jusqu'à ce qu'il ait conquis Durandal sur Roland; heureusement que Gradasse, qui prétend également conquérir cette épée, ne l'entend pas alors, étant encore enchanté.

Mandricard sort du château d'Andronique avec Gradasse & les deux fils du Marquis Olivier; ils se séparent ensuite sur les bords de la mer Caspienne; Gradasse & Mandricard retournent dans leurs Etats; Aquilant & Griffon veulent aller à Constantinople pour y voir Léon de Grèce, fils de l'Empereur d'Orient, & leur ami. Les deux frères sont arrêtés près d'une tour par l'aventure la plus étrange.

Griffon le Blanc, avant de tomber sous la puissance d'Andronique, avoit encore éprouvé des perfidies détestables de la part d'Origile, qu'il avoit toujours la foiblesse d'aimer: cette fille s'étant prise d'amour pour un homme aussi lâche, aussi méchant qu'elle, étoit disparue avec lui; le foible Griffon la regrettoit sans

cesse, & se propoisoit de la chercher dans toute la terre, lorsque son frère & lui furent arrêtés près de cette tour par un énorme géant, nommé Orrile, qu'ils furent obligés de combattre. Ce géant tenoit en lesse un monstrueux crocodile qui voulut se jeter sur Aquilant, mais ce brave Paladin lui perça le cœur avec sa lance, tandis que Griffon, d'un coup d'épée, faisoit tomber le bras droit d'Orrile. Quel fut l'étonnement des deux frères, lorsqu'ils virent ce monstre ramasser son bras de l'autre main, le remettre à sa place, & combattre de ce même bras avec plus de force qu'auparavant ! Quelques momens après, Griffon fit voler d'un revers l'énorme tête d'Orrile, mais ce colosse la ramassant promptement, la replaça sur ses épaules, & recommença le combat : les deux frères ne pouvant revenir de leur surprise, & craignant de succomber à la fin sous les coups pesans de sa massue, se concertèrent ensemble, & lui portant à la fois un coup terrible sur les deux bras, ils les lui firent tomber, les ramassèrent, & courant sur le bord de la mer qui n'étoit pas éloignée, ils les jettèrent de toute leur force dans l'onde : Orrile étant accouru de même, se jeta dans les flots, & quelques momens après ils le virent revenir sur l'eau, la fendre de ses deux bras qu'il avoit repris, & courir s'emparer de sa massue, pour renouveler le

combat. Les deux frères restoient interdits de ce nouveau prodige, lorsqu'ils virent arriver le long du rivage un Chevalier à pied qui conduisoit, avec une forte chaîne, un géant tout aussi grand & fort qu'Orrile; & qui portoit un gros paquet de filets sur son dos.

C'est dans cette position, que le Poëme du Berni laisse les deux frères pour retourner à Roger, dont le combat avoit cessé, par l'affluence des troupes des différens partis qui les avoient séparés; tous les deux à pied s'étoient jettés sur leurs ennemis, & Renaud faisoit un massacre affreux des Sarrafins, tandis que Roger perçoit jusqu'aux derniers rangs des Chrétiens, & les faisoit tomber sous les coups de Balifarde: ce jeune Héros les poussa vers une chaussée sur laquelle ils se jetèrent en foule, pour se dérober à ses coups; ce fut dans ce même moment, qu'il aperçut l'Archevêque Turpin qu'il avoit précédemment jetté hors des arçons, & qui s'étoit élancé sur Frontin lorsque Roger avoit été renversé par le lâche Griffin. Le bon Turpin eut autant d'envie d'éviter Roger, que ce Guerrier en avoit de lui reprendre son cheval, & quoiqu'à pied, il le poursuivit sur la chaussée par laquelle Turpin croyoit pouvoir s'échapper de lui.

La quantité de fuyards embarrassant cet étroit

A a ij

chemin, le pauvre Archevêque fut si violemment poussé, que malgré la force & l'adresse de Frontin, l'un & l'autre furent culbutés dans l'étang; Frontin fut bientôt débarrassé de son cavalier, & s'élança sur la digue assez près de Roger pour que son maître pût le saisir par la bride. Dans ce moment il aperçut Turpin qui, vieux & pesant, étoit prêt à se noyer.

Roger court au secours du bon Archevêque, le saisit par les bras, le relève sur la digue; & touché de l'air noble & vénérable qui brille sur son front ombragé de cheveux blancs : Mon père, lui dit-il, acceptez mon cheval, & retournez librement près de votre Empereur. Turpin, attendri, regarde fixement Roger : O mon fils, lui dit-il, puisse le Ciel être ta récompense, & t'éclairer un jour dans notre sainte Religion ! Va, lui dit-il encore, une si belle âme doit être à lui. Suis la brillante destinée qu'il te prépare; & sois la souche d'une des plus illustres races de l'univers. A ces mots, que Turpin prononce d'un ton prophétique, Roger voit briller une flamme céleste dans ses yeux; il reçoit avec respect & tendresse la bénédiction & l'embrassement du noble vieillard, qui démonte un cavalier Sarasin, saute sur son cheval, & dit à Roger qu'il ne l'oubliera jamais.

Roger étant remonté sur Frontin, dédaigne

de répandre le sang des fuyards; il rentre dans la plaine; & comme il passe sur une petite élévation, il voit deux Chevaliers de la plus haute apparence qui combattent l'un contre l'autre avec le plus vif acharnement. Roger reconnoît sans peine le Roi d'Alger; mais il ignore quel est son ennemi: l'air noble, l'adresse & le courage de ce Chevalier l'intéressent en sa faveur; il souffre même de le voir aux prises avec Rodomont, sachant combien ce dernier est redoutable; & cherchant à terminer le combat, il s'approche d'eux: Seigneurs Chevaliers, leur dit-il, si l'un de vous est Chrétien, je vous avertis que l'armée de Charles est en déroute; que l'un de vous soit assez généreux pour laisser éloigner celui qui ne pourroit manquer d'être pris par les escadrons qui se rassemblent dans cette plaine. Ah, Dieu, s'écria Bradamante, tous les Paladins François sont-ils morts? Puisque Charles est réduit à se retirer, Sire Chevalier, permettez-moi d'aller mourir près de mon Empereur. Non, lui répondit brutalement Rodomont, je te reconnois pour m'avoir abattu dans la mêlée, & tu ne pourras te vanter d'avoir eu cet avantage sur moi. Souviens-toi, répondit Bradamante, que tu m'as fait le même affront en Italie, nous n'avons rien à nous reprocher; laisse-moi donc voler où mon honneur m'appelle. Oh, puisque je te tiens,

A a üj

dit le Roi Sarrafin en levant son épée, il faut que je me venge. Arrête, Rodomont, s'écria Roger outré de sa férocité, ou je te déclare que c'est contre moi que tu vas combattre. Allez, brave Chevalier, dit-il à celui de Charles, je me charge d'arrêter votre ennemi.

Le Chevalier s'éloigne, & Rodomont grinçant des dents, & criant : » Jeune homme, je vais t'apprendre à te mêler des affaires des autres, » l'attaque avec fureur. Roger sans s'étonner, tire Balifarde, pare le coup du Roi d'Alger, en porte un sur son casque, & le fait tomber les bras ouverts sur l'encolure de son cheval, ne pouvant plus porter son épée, & Roger baissant la pointe de la sienne, attend généreusement qu'il ait repris ses esprits. Bradamante, (car c'étoit elle que Roger venoit de séparer de Rodomont,) Bradamante voit cette action, & ne pouvant résister au desir de connoître un si noble Chevalier, elle revient sur ses pas : Pardonnez, lui dit-elle, d'avoir suivi le premier mouvement qui me portoit au secours de Charles, & laissez-moi terminer ce combat avec cet orgueilleux Chevalier. Rodomont en ce moment reprend ses esprits, & voit Roger tranquille : Tu m'as vaincu par ta courtoisie, comme par tes armes, lui dit-il ; soyons amis, je ne te dispute plus la victoire. A ces mots, il vole vers une troupe de Chrétiens qu'il voit

rassemblés, & porte la mort & l'épouvante dans leurs rangs.

Dès que Rodomont se fut éloigné, Bradamante saisit ce moment pour demander à Roger quel est son nom, désirant reconnoître toute sa vie ce qu'il a fait pour elle: Roger s'écarte avec elle du champ de bataille, & lui raconte quels sont les évènements dont sa naissance a été précédée, & lui dit qu'il descend d'Hector; pendant ce récit qui ne peut être que long, Roger voulant parler avec plus de liberté, lève la visière de son casque, & Bradamante ne peut voir sans en être émue, que c'est le plus jeune & le plus beau des Chevaliers qui vient de mettre Rodomont hors de combat pour l'amour d'elle; Roger lui demande à son tour de quels parens il a reçu le jour: Bradamante alors délace aussi son casque; ses beaux cheveux blonds tombent en boucles jusqu'à sa ceinture; il voit une fille d'une beauté céleste, & c'est de sa belle bouche qu'il apprend qu'elle est de l'illustre sang de Clermont & sœur de Renaud de Montauban; la voix douce qui sort des lèvres de roses de Bradamante; retentit dans le cœur de Roger; ce cœur devient sensible pour la première fois, & ce moment décide du reste de sa vie.

Roger interdit n'étoit pas encore revenu de ce premier trouble, lorsque cinq Rois Africains

arrivent près d'eux à la poursuite de quelques fuyards. Martasín, qui marche le premier, voit Bradamante ayant encore la tête nue ; & malgré les cris de Roger, il a la férocité de lui porter un coup qu'elle ne peut parer qu'à moitié ; ce coup lui fait une assez large blessure à la tête, peu profonde à la vérité, mais dont il coule beaucoup de sang. Qui pourroit exprimer la fureur de Roger en voyant cet acte horrible ; il fond sur Martasín qui l'évite par la fuite : les quatre autres Rois veulent arrêter Roger, en lui criant que Martasín est le favori d'Agramant ; mais il les culbute les uns sur les autres, les étourdit en les frappant du plat de Balisarde, & voyant qu'ils lui portent des coups dangereux, & qu'ils appellent des cavaliers Maures à leur secours, il ne les ménage plus ; il en étend deux sur la poussière, & pendant ce tems, Bradamante ayant rattaché son casque dont le sang coule en abondance, elle court à Martasín qui l'a blessée, elle lui fait voler la tête, revient au secours de Roger, & combat avec lui, mais plusieurs escadrons accourent, séparent les combattans ; Bradamante & Roger se perdent dans la mêlée, cherchent en vain à se rejoindre, & l'une & l'autre passent la nuit dans cette vaine recherche.

La fraîcheur de la nuit rendit la blessure de Bradamante si douloureuse, & le sang qu'elle avoit

perdu l'avoit tellement affoiblie, qu'elle fut très-heureuse, à la pointe du jour, de trouver un Hermitage, où descendant de cheval, elle reçut d'utiles & prompts secours du saint habitant de ce lieu; mais ses beaux cheveux collés par son sang étant entrés dans sa plaie, l'Hermite fut obligé de les couper assez courts pour les rendre semblables à ceux que portoient les Chevaliers.

Roger passa la plus cruelle nuit: désespéré d'avoir vu blesser Bradamante, & de l'avoir perdue; inquiet du sort de la beauté qu'il sent être souveraine de son ame, il passe la nuit à la chercher vainement; il continua des recherches encore plus exactes, dès que le Soleil eut paru sur l'horison, & se portant assez loin de l'armée d'Agramant, il fut rencontré par deux Chevaliers qui le saluèrent; mais Roger absorbé dans les profondes rêveries que cause toujours un amour naissant, ne s'en apperçut pas, & ne sembla pas même les avoir remarqués: ces deux Guerriers étoient Gradassé & Mandricard qui voyageoient ensemble, depuis que Mandricard avoit délivré cet Empereur Chinois; ils ne purent s'empêcher de se dire l'un à l'autre, que ce Chevalier devoit avoir été nourri dans quelque caverne sauvage, puisqu'il répondoit si mal à leur politesse: Roger les entendit, il avoit

tort, & né trop grand pour ne pas l'avouer, il fit des excuses aux deux Chevaliers, & leur dit qu'un amour très-malheureux l'occupoit tout entier : tous les deux frappés de sa candeur, & du grand air qu'il avoit sous les armes, reçurent non-seulement ses excuses, mais ayant appris la cause de ses recherches, ils s'offrirent à les partager avec lui.

Quelques momens après, Mandricard voyant une aigle déployée sur le bouclier de Roger, telle que celle que Vulcain avoit gravée sur celui d'Hector qu'il avoit conquis, & qu'il portoit à son bras, ne put s'empêcher de lui demander de quel droit il portoit une pareille devise : Je la tiens de mes pères, lui répondit Roger, mais je voudrois savoir moi-même si votre naissance & votre renommée peuvent faire honneur à cette devise qui fut celle du grand Hector. Je la tiens, répondit Mandricard, d'une aventure que j'ai mise à fin & qui me met bien en droit de la porter. En tout cas, ajouta-t-il, nous verrons quand vous le voudrez, lequel de nous deux peut s'en parer avec le plus de gloire.

Roger accepta cette espèce de défi; mais s'apercevant que Mandricard n'avoit point d'épée, il en parut étonné : Comment soutiendrez-vous donc, lui dit-il, l'honneur d'un pareil bouclier, sans une arme si nécessaire pour le défendre?

N'en foyez point en peine, lui répondit Mandricard; la première branche d'un de ces ormes me suffira pour le conserver, & pour briser ou conquérir le vôtre. Au reste, je veux bien vous dire que lorsque je me suis emparé des armes du fils de Priam, l'épée y manquoit; c'est cette célèbre Durandal que porte le Comte Roland auquel je veux l'enlever par la force des armes, & j'ai juré de n'en avoir pas d'autre jusqu'à ce que j'en aie fait la conquête.

Gradasse ne put entendre ce propos sans impatience: Sachez, dit-il à Mandricard, que ma prétention à cette épée est plus ancienne que la vôtre; que je n'ai quitté mes Etats que pour enlever Durandal au Comte d'Angers, & qu'il faut me vaincre pour aspirer à la posséder.

Jamais homme ne fut aussi prompt que Mandricard à se faire sans cesse de nouvelles querelles: Je ne demande pas mieux, lui dit-il, que de commencer par vous la disputer. A ces mots, s'élançant à l'orme voisin, il arracha d'une force incroyable l'une de ses plus grosses branches, & s'en fit une massue. Gradasse, trop généreux pour ne pas rendre le combat égal, se saisit d'une branche pareille; & les deux fiers Empereurs de Séricane & de Tartarie commencèrent entre eux une espèce de combat qui retentissoit sur leurs armes comme le mouton sur la tête du pilotis qu'il enfonce.

Roger fit de vains efforts pour les séparer ; Mandricard étoit né trop violent pour céder , & Gradasse étoit trop fier pour interrompre un combat sans avoir humilié son ennemi par quelque avantage marqué ; Brandimart & Fleur-de-Lys arrivèrent en ce moment ; Fleur-de-Lys, retenue à Metz par une maladie, n'avoit pu marcher jusqu'à Trèves avec Roland ; & le fidèle Brandimart ne l'avoit pas abandonnée. Dans ce moment l'un & l'autre revenoient de Trèves, n'ayant plus trouvé Charles dans cette ville, d'où ce Prince étoit parti pour aller au secours de Montauban. Brandimart s'étoit empressé de venir le rejoindre ; & ces deux parfaits époux s'étoient arrêtés la veille chez l'Hermite où Bradamante avoit reçu les premiers secours après sa blessure. Cette guerrière venoit de partir de l'hermitage lorsqu'ils s'y arrêtrèrent : le saint Hermite, effrayé par une vision, s'étoit défié de lui-même : & quoique accablé par les ans & par la pénitence, il n'avoit pas voulu s'exposer au péril de garder dans sa cellule la charmante Bradamante, & l'avoit suppliée d'aller achever de se guérir de sa blessure dans la ville voisine. L'Hermite avoit raconté cette vision à Brandimart : J'ai vu passer sur ma tête, lui dit-il, un vaisseau conduit par une troupe de démons qui conduisoient dans les enfers les âmes des Sarrafins péris dans la

bataille. J'ai entendu celui qui paroissoit être le Capitaine du vaisseau, se vanter que l'Empire Chrétien seroit bientôt détruit; que Roland étoit tombé dans ses pièges, & qu'il étoit enchanté dans la fontaine des Naiades. Je compte, disoit-il, y faire tomber tour-à-tour ceux qui défendent encore Charles; & je prétends traiter de même jusqu'à ce vieux Hermite qui prie là bas pour lui: je me fais un jeu de le faire tomber dans mes filets en envoyant dans sa retraite une jeune fille assez jolie pour le séduire. L'Hermite, après avoir engagé Bradamante à quitter sa retraite, s'étoit mis en prières, & les grâces qu'il avoit méritées du ciel par la sainte terreur qu'il avoit eue de l'offenser, avoient attiré sur lui de nouvelles grâces, & l'avoient éclairé sur les moyens de tirer Roland de cet enchantement; il en avoit instruit Brandimart & Fleur-de-Lys, & tous les deux cherchoient le ruisseau qui conduisoit à la source de la fontaine des Naiades, lorsqu'ils firent la rencontre des deux Empereurs qui combattoient ensemble, & de Roger qui vouloit les séparer.

Roger ayant dit à Brandimart quelle étoit la légère cause de ce combat, Brandimart se mit à rire; & poussant son cheval entre les combattans, il parvint à suspendre leurs coups. En vérité, leur dit-il, je trouve qu'il est bien dérai-

sonnable que sans avoir aucune ancienne querelle, vous en veniez aux mains pour une épée qui n'est pas en votre pouvoir, & qu'il faut commencer par enlever à Roland. Vous êtes bien heureux que j'arrive à tems pour vous donner des nouvelles de ce Paladin, & pour interrompre un combat qui ne peut vous être d'aucune utilité; mais puisque vous êtes déterminés tous deux à faire la conquête de Durandal, suivez-moi jusqu'à la fontaine des Naiades où Roland est retenu par leurs enchantemens; je fais les moyens de l'en retirer, & l'un de vous alors pourra disputer cette fameuse épée à son possesseur.

Gradasse & Mandricard, également frappés du bon conseil qu'ils recevoient, se rendirent à l'instant, & dirent aux deux amans qu'ils étoient prêts à les suivre; Roger n'eût garde de les abandonner; la haute estime qu'il avoit pour le Comte d'Angers le portoit à prendre part à ce que l'on alloit tenter pour sa délivrance; Fleur-de-Lys se mit à leur tête pour les conduire, & ne fut pas long-tems à trouver un ruisseau dont ils suivirent le cours en le remontant.

Jusqu'alors ce ruisseau coulant en des lieux sauvages & couverts d'arbres épais, ne leur indiquoit point ce qu'ils cherchoient; mais à la fin ils virent que la forêt s'éclaircissoit, & des

sons mélodieux qu'ils entendirent accélérèrent leur marche vers une grande clairière où le spectacle le plus agréable fixa leurs regards; douze Nymphes, telles qu'on peint Hebé, dansoient en rond sur le bord d'une belle fontaine, elles formoient ou des berceaux ou des chaînes avec des guirlandes qu'elles entrelaçoient en cadence; le sourire de l'enfance étoit sur leurs lèvres, le coloris de la jeunesse brilloit sur leurs joues, la volupté de Vénus étoit dans leurs yeux, & toutes leurs différentes attitudes étoient celles des Grâces: elles prirent un air timide en voyant arriver les quatre Chevaliers, & cet air n'en étoit que plus séducteur; feignant ensuite de se rassurer, elles s'en approchèrent avec un air riant, elles leur jetèrent des fleurs, & leur présentèrent une des extrémités de leurs guirlandes; les Chevaliers & jusqu'à Brandimart même, quoiqu'il fût prévenu, ne purent s'empêcher de partager leurs jeux & de chercher à saisir les guirlandes qu'elles avoient l'air de vouloir retirer après les avoir présentées; Fleur-de-Lys voulut vainement arrêter son cher Brandimart, il n'étoit déjà plus tems, il avoit saisi la guirlande d'une des Nymphes, ainsi que ses compagnons; un charme irrésistible les entraînoit.

Fleur-de-Lys en soupirant, les voit se mêler à la danse des Nymphes; bientôt ils forment

trois tours ensemble, & d'un commun accord ils sautent tous dans la fontaine, plongent, & disparoissent à ses yeux. Fleur-de-Lys gémit dans le premier moment de voir que ce charme trompeur a plus de puissance encore que celui de l'amour; mais se souvenant bien des leçons qu'elle a reçues de l'Hermite, elle court dans une prairie voisine, elle y cueille les plantes & les fleurs qu'elle fait être propres à vaincre le pouvoir des guirlandes des Naiades: elle en forme fix dont elle en met une autour de sa tête; elle passe les cinq autres dans son bras, & sans balancer un moment elle s'approche de la fontaine & s'y précipite.

A peine Fleur-de-Lys, soutenue par son fidèle amour, fut-elle éblouie, en traversant la profondeur de ces eaux; elle se trouva dans une prairie délicieuse, semée de petits bosquets d'une forme différente, mais dont l'intérieur étoit également impénétrable à l'œil; elle ne retrouva plus cette danse en rond des bords de la fontaine: tous ceux qui l'avoient formée, étoient alors dispersés; Fleur-de-Lys vit bien que sa seule ressource étoit de parcourir les différens bosquets, & ce fut en frémissant, qu'elle y chercha son cher Brandimart; cette tendre amante sortit en rougissant du premier bosquet dans lequel elle pénétra; elle fut plus heureuse dans sa recherche, en entrant dans
dans

Dans le second; mais que son cœur paya cher le bonheur de trouver Brandimart ! il étoit seul avec une de ces Nayades, & n'avoit pu la voir entrer; mais malgré le cri perçant de cette Nympe en disparoissant, elle eut le courage de jeter l'une de ses guirlandes sur le col de Brandimart qui reprit sa raison, reconnut Fleur-de-Lys, & qui n'osant lever ses yeux sur elle, colla ses lèvres sur ses pieds, & les baigna de larmes.

Quoique l'amour nous permette rarement d'être justes, Fleur-de-Lys le fut en ce moment si douloureux pour elle; elle eut la générosité d'excuser, de consoler elle-même l'époux qu'elle adoroit; mais ne voulant plus s'exposer à parcourir les quatre autres bosquets, elle lui remit les quatre autres guirlandes & lui laissa le soin de défendre Roland & les trois autres Chevaliers: Brandimart y vola, & bientôt elle vit paroître dans la prairie Roland qui tenoit son ami ferré dans ses bras, Roger qui, les yeux baissés, prononçoit en soupirant le nom de Bradamante, & Mandricard & Gradasse qui regardoient de tous côtés & sembloient chercher & regretter les Naïades qu'ils avoient perdues: à l'instant même, un coup de tonnerre, accompagné d'un éclair qui les éblouit, fit disparoître la prairie & les bosquets à leurs yeux, & tous les six se retrouvèrent avec leurs chevaux à côté d'eux,

dans la même plaine où deux jours auparavant Roger & Bradamante avoient combattu les cinq Rois Africains.

Ils étoient tous encore dans la surprise de cette aventure, lorsqu'un nain qui venoit à toute bride, les aborda: Chevaliers, leur dit-il, si vous êtes fidèles observateurs des loix de la Chevalerie, suivez-moi, venez protéger l'innocence, & vous opposer à la plus cruelle injustice. Le bon Roland qui se souvenoit d'avoir été plusieurs fois trompé par des nains & par des aventures de cette espèce, demanda quelques explications à ce nain, & balançoit beaucoup à le suivre, lorsque le jeune Roger, emporté par son courage, s'écria: Guide-moi seulement, je te suivrai sur terre, sur mer & jusques dans les airs, si tu peux me prêter des aîles. Roland fut un peu honteux qu'un jeune Chevalier eût paru montrer plus d'audace que lui: Marche donc, dit-il au nain, & fût-ce aux enfers, ne crains pas que je te quitte. Gradasse & Mandricard en dirent autant, & le nain prenant le chemin de la forêt se mit à marcher à grands pas devant eux.

Gradasse qui se trouvoit alors le plus près de Roland, lui dit: Comte, vous devez faire les honneurs de votre pays: laissez-moi donc celui de tenter le premier l'aventure qui nous est destinée. J'ignore qui vous êtes, lui répondit Ro-

land; mais une telle demande ne peut partir que d'un cœur noble & généreux. Je vous l'accorde, & ne ferai que vous y seconder, si vous avez besoin de mon secours. J'espère bien m'en passer, lui répondit Gradasse, sur-tout si vous me prêtez votre épée: au reste, ajouta-t-il, je ne fais que précéder de peu de tems celui de vous redemander Durandal qui m'appartient, Charles me l'ayant promise pendant qu'il étoit en ma puissance. On imaginera sans peine tout ce que dut sentir l'impatient Roland en écoutant un pareil propos. Prends garde, Gradasse, dit-il, car je te reconnois à ta présomption comme à ce que tu viens de me dire: prends garde qu'au lieu d'armer ton bras de Durandal, ton corps ne lui serve bientôt de fourreau. La voilà, dit-il en la tirant; essaie, si tu l'oses, à l'arracher des mains de Roland. A ces mots le fier Gradasse tire son cimenterre, & les deux Guerriers sont prêts à se charger; mais Mandricard se jette entre deux: Ne pense pas, dit-il avec fureur à Gradasse, entreprendre un pareil combat en ma présence. Ne t'ai-je donc pas dit que Durandal manque aux armes d'Hector que j'ai conquises, & que jusqu'à ce que je l'aie arrachée à Roland, j'ai juré de ne me servir que d'une massue dont tu dois déjà connoître la pesanteur? La tête vous

tourne-t-elle à tous, interrompit Roland? Pag-

Bb ij

bleu, si vous êtes fols, voici ce qu'il faut pour vous corriger, dit-il en faisant briller Durandal. Eh! venez tous les deux ensemble, si vous voulez, j'en serai plutôt quitte de la correction que je vous dois. Fleur-de-Lys qui vit bien qu'elle ne pouvoit empêcher quelque grand combat, voulut du moins prévenir une espèce de bataille où Brandimart eût exposé ses jours pour Roland: Écoutez-moi, leur dit-elle; puisque l'épée de Roland est l'unique cause de vos démêlés, tirez au sort lequel de vous deux combattra ce Paladin, & si celui des armes le favorise contre Roland, l'autre pourra lui disputer Durandal après sa victoire. Les deux Empereurs Sarrafins se rendirent à ce conseil; il tirèrent au sort qui tomba sur Mandricard, & Roland le voyant armé d'une massue, arracha la maîtresse branche d'un chêne dont il s'en fit une.

Ces deux Guerriers d'une force incroyable firent frémir les spectateurs & retentir la forêt, par les horribles coups qu'ils se portèrent: tous les deux s'étant levés sur leurs étrières, & voulant se frapper en même tems, la massue de Mandricard fut brisée en l'air par celle de Roland: qui tombant à plomb sur le casque du Tartare, le fit pencher privé de tous ses sens sur l'encolure de son cheval. Quoique Mandricard eût la tête couverte du casque d'Heador, un second

coup l'eût privé de la vie; mais le généreux Roland se recula deux pas, appuya sa massue sur son étrier, & ce fut en cette attitude, qu'il attendit que Mandricard eût repris ses esprits; ce Prince, en ouvrant les yeux & se relevant sur son cheval, apperçut Roland qui le regardoit d'un air tranquille, & qui ne tiroit aucun avantage de sa position: Tu m'as vaincu, Roland, s'écria-t-il, & par la force de ton bras & par ta générosité: ah, faut-il que tu sois le meurtrier d'Agrican mon père, avec quelle ardeur ne te demanderois-je pas ton amitié! Hélas, lui répondit Roland, le sort des batailles m'a mis aux mains avec ce brave Empereur, & j'ai moi-même donné des larmes à sa mort. Roland, repartit Mandricard, je vois avec douleur que trop d'évenemens cruels nous séparent, & je le regrette: vas porter ton bras à Charles, & moi je vais me rendre dans l'armée d'Agramant.

Les deux Guerriers se séparèrent, après s'être donnés ainsi des marques réciproques d'estime. Mandricard reçut des mains de Roland sa massue en place de celle qu'il avoit brisée, & Roland, Brandimart & Fleur-de-Lys se rendirent auprès de Charlemagne avant que l'armée Sarrafine fût arrivée assez près pour l'assiéger.

On a déjà vu comment le bon homme d'Hermite, après avoir coupé les cheveux de Brada-

mante & mis le premier appareil à sa blessure, l'avoit conjurée de sortir de sa cellule & d'aller achever de se rétablir dans la Ville voisine. La fille d'Aymon, malgré sa modestie naturelle, rioit tout bas des craintes du vieillard ; mais un Hermite de soixante-quinze ans peut être encore bien susceptible, s'il conserve des yeux, & ceux de la jeunesse lui font bien sentir leur pouvoir : d'ailleurs, il avoit à se défendre de la niche dont les Diables du vaisseau l'avoient menacé. Le Berni loue sa prudence, & je sens bien que je dois la louer avec lui.

Bradamante, après avoir passé près d'un mois sans être en état de porter un casque, partit enfin, & marcha pour passer la rivière du Tarn au-dessus de Montauban, & aller joindre l'Empereur son oncle à Paris. Elle suivit long-tems le cours de cette rivière qui couloit le long d'une forêt ; la fatigue d'une première journée de marche avoit épuisé ses forces, & le soleil brûlant, qui pénétroit au-travers d'une haute & claire futaie, l'obligea de chercher l'ombre plus épaisse d'un taillis, pour y trouver la fraîcheur & quelques heures de repos. A peine sa tête reposa-t-elle doucement sur le gazon, qu'elle tomba dans un profond sommeil, & l'arrivée de la Princesse d'Espagne Fleur-d'Epine, que la chasse conduisit en ce lieu, ne la réveilla pas.

Marfile s'étant emparé de Montauban, en avoit fait une place de magasin pour servir de communication avec l'Espagne, & la Princesse sa fille étoit venue l'y joindre.

Depuis la défaite & la retraite de l'armée Françoisè sur Paris, cette jeune Princesse pouvoit satisfaire en liberté son goût pour la chasse dans la belle & vaste forêt arrosée par le Tarn. Fleur-d'Epine étonnée de trouver un Chevalier endormi dans ce lieu, s'approcha doucement pour le voir de plus près: O saint Prophète, s'écria-t-elle après l'avoir regardé quelque tems, les hourris que tu promets à tes enfans ne peuvent avoir autant de charmes que cette divine créature! Ah! que ne destines-tu pour les fidèles Musulmanes des époux célestes aussi charmans que ce Chevalier!

La suite de la Princesse se trouvoit alors assez écartée pour qu'elle osât descendre de son palefroi, s'approcher encore plus près du Chevalier dont la respiration imprima sur ses lèvres une douce chaleur qui pénétra jusques dans son ame; entraînée par sa passion naissante, elle ne put s'empêcher d'approcher ses lèvres de roses de celles qu'elle voyoit entr'ouvertes, & ce premier baiser eût peut-être été suivi de mille autres, si le bruit des cors qu'elle entendit ne l'eussent forcée à se retirer à quelque distance

de Bradamante que ce même bruit réveilla. La Guerrière fut très-étonnée de voir Fleur-d'Epine & sa suite si près d'elle, & la Princesse d'Espagne fut frappée d'un nouveau trait, lorsqu'elle admira l'air noble du Chevalier, & lorsque ses beaux yeux se levèrent sur les siens, au moment où, fléchissant un genou devant elle, ce Chevalier lui rendoit les respects qu'il reconnut devoir à son rang.

A l'instant où Bradamante se relevoit, elle s'aperçut que son cheval épouvanté par le bruit des cors, cassoit sa bride & s'échappoit dans la forêt, elle courut promptement pour le rattraper, mais cet animal s'enfonça dans l'épaisseur du bois & disparut à ses yeux : le premier mouvement de Fleur-d'Epine avoit été de suivre le beau Chevalier; elle le joignit au moment où désespérant de retrouver son cheval, il montrait une vive douleur de cette perte : Sire Chevalier, lui dit-elle, je suis fâchée que l'on ait troublé votre repos, & que le premier moment où nous nous voyons soit désagréable pour vous; mais, ajouta-t-elle en le regardant avec des yeux bien tendres & bien expressifs, seroit-il donc impossible à la Princesse d'Espagne de réparer tous les torts qu'elle vous a faits? & si vous ne sentez nulle peine à vous trouver près d'elle, craignez-vous de manquer de chevaux, mon pays

fournissant les plus beaux qui soient en Europe ? Belle Princesse, lui répondit Bradamante, je vous avoue que la perte de mon cheval me fait une peine mortelle, dans un moment où l'honneur me force à me rendre près de mon Souverain. Ce petit malheur, lui dit Fleur-d'Epine, est bien facile à réparer : essayez, en suivant la chasse avec moi, le cheval que je vais ordonner qu'on vous amène ; & s'il vous convient, je vous prie de l'accepter de ma main. A ces mots, elle parle tout bas à l'un de ses Ecuyers, & l'instant d'après cet homme revint tenant par la bride un cheval Andaloux, presque aussi beau que Bayard, & léger comme Rabican : Fleur-d'Epine prit la bride des mains de son Ecuyer, & voulut la présenter elle-même au beau Chevalier.

Quoique Bradamante eût bien peu d'expérience, les yeux de la jeune Espagnole devinrent si brillans, & son action fut si vive, en se saisissant de cette bride pour la lui donner, qu'elle ne put s'empêcher de soupçonner que Fleur-d'Epine, trompée par les apparences, étoit émue par un sentiment plus vif que celui qu'inspire la simple générosité : elle reçut cette bride avec la grâce qui paroît son maintien & sa beauté ; elle sauta légèrement sur le bel Andaloux qui fier d'une charge si belle, leva bien des courbettes en s'approchant de Fleur-d'Epine : rien ne fut

perdu pour elle, la légèreté, l'air noble du Chevalier, son adresse à manier ce bel animal, furent de nouveaux traits qui la pénétrèrent. La Princesse ordonna de fouler une nouvelle enceinte, & bientôt un vieux cerf, dont la tête bien ouverte portoit jusques sur sa croupe, fut donné aux chiens qui le lancèrent à grand bruit : Fleur-d'Epine ayant Bradamante à son côté, se mit à la queue des chiens montée sur une jument Arabe qui devançoit les vents par sa course. Le cerf, après s'être laissé battre pendant quelque tems dans les taillis, débucha dans une petite plaine, & déployant toute la vitesse de ses jambes légères, il laissa les chiens & les piqueurs assez loin derrière, & disparut à leurs yeux en traversant cette bruyère, mais il fut suivi de bien plus près par Bradamante : un seul mot que Fleur-d'Epine avoit dit en faisant semblant d'animer sa jument, avoit fait partir l'Andalous comme un trait ; il avoit emporté la Guerrière qui faisoit de vains efforts pour le retenir, & qui dépassant le cerf, entra plutôt que lui sous une belle futaie qu'il traversa sans ralentir sa course. Bradamante commençoit à s'effrayer, voyant que ce fougueux animal étoit prêt à l'emporter entre des buissons épais, lorsque Fleur-d'Epine qui ne l'avoit point quittée d'un pas, l'arrêta d'un seul mot. Bradamante occupée seu-

lement du péril qu'elle avoit couru, craignit de l'essuyer encore, & se jetta légèrement à terre pour voir si la bride étoit bien attachée: elle fut assez surprise de voir Fleur-d'Epine si près d'elle, qui descendit en riant, & qui lui dit: Je me fai bien mauvais gré de ne vous avoir pas dit que cet excellent cheval que j'ai dressé pour moi s'emporte quelquefois; cependant je m'en sers souvent, un seul mot m'en rend la maîtresse, & dès que je lui dis: Arrête, beau cheval, il obéit à ma voix; mais, (lui dit-elle avec des yeux plus vifs que jamais,) la chasse est loin encore, & le cerf s'est trop fort longé pour n'avoir pas mis les chiens en défaut; nous sommes échauffés d'une course si rapide, asseyons-nous un moment sur l'herbe en attendant que le bruit des cors nous appelle.

Malgré toute l'innocence & la candeur qui régnoient dans le cœur de Bradamante, ce dernier trait l'éclaira sur les sentimens & les projets de Fleur-d'Epine; elle ne douta plus que la jeune Espagnole prompte à s'enflammer, ne l'eût écartée volontairement de la chasse; elle en rit intérieurement, & cependant elle se trouva bien embarrassée; elle ne l'eût point été de soutenir l'honneur des jeunes Paladins François, les armes à la main; mais voyant bien que ses chevaux, coupés par l'Hermite, avoient trompé la

Princesse, elle ôta promptement son casque, espérant que la délicatesse de ses traits détruiroit l'illusion de la sensible Fleur-d'Epine; elle n'y gagna rien; une course si rapide, son embarras, faisoient briller de si vives couleurs sur son teint, que Fleur-d'Epine les prit pour être celles du desir, & serra bien tendrement sa main. Tout concourut dans ce moment à troubler tellement la bonne & charmante Bradamante, que je crois que les Lecteurs auront pitié de l'embarras où le Berni la laisse, en terminant brusquement son Poëme; mais nous les prions de croire que l'Arioste fut trop juste & trop galant pour ne pas tirer Bradamante avec honneur de cette aventure, & pour n'avoir pas amené les événemens au point d'empêcher la charmante Fleur-d'Epine d'être la dupe de l'Amour, & de ne pas recevoir de ce Dieu le prix & le tribut qu'il devoit à ses charmes.

F I N.









